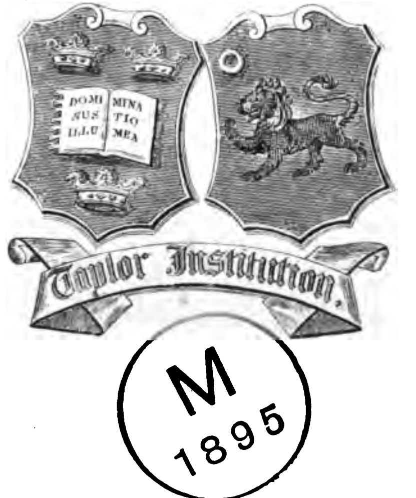
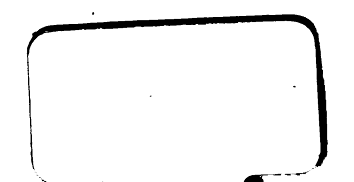



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



GERBET

DU MÊME AUTEUR

LAMENNAIS ET SON ÉCOLE, 1 beau vol. in-18 jésus.

En préparation :

LACORDAIRE ET SES ŒUVRES.
MONTALEMBERT.

MARSEILLE.— Imp. J. CHAUFFARD, r. des Feuillants, 20.

L'abbé Ant. RICARD
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE D'AIX

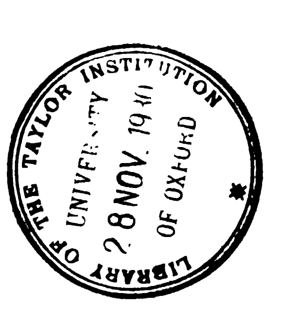
GERBET

SA VIE, SES ŒUVRES



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1881



Gerbet fut le premier et le principal disciple de l'Ecole Menaisienne : il était naturel de lui consacrer une étude spéciale, après avoir raconté la vie et exposé les œuvres de celui qu'il appelait son maître (1).

Nous l'avons fait, pendant le second semestre de l'année 1880-81, à la Faculté de théologie d'Aix, et les auditeurs de ces leçons ont bien voulu nous demander de les imprimer.

Avant de les livrer à l'impression cependant, nous avons cru devoir les dépouiller de leur forme, trop oratoire pour le livre, et en élaguer tout ce qui n'était que l'exposition purement philosophique, pour nous borner au récit de la vie et de l'action de ce grand homme sur son temps.

C'est d'ailleurs ce que nous avions fait, dans un autre volume, pour Lamennais, et ce que nous espérons faire plus tard pour Lacordaire, Montalembert, Maurice de Guérin, et les autres principales gloires de la grande Ecole de Lamennais.

(1) *Lamennais et son Ecole, 1 beau vol. in-18 jésus.*

I

NAISSANCE. — ÉDUCATION.

SÉMINAIRES.

NAISSANCE. — ÉDUCATION. — SÉMINAIRES.

Sommaire. — Les montagnards du Jura. — Un cœur de mère. — Première communion. — La voix de Dieu dans le silence. — En rhétorique. — Modestie et douceur. — Sur le chemin du séminaire. — L'esprit de Dieu sur l'Eglise de France. — L'abbé Astier. — Une victime du doute. — Jouffroy et Gerbet. — Attendons ! — Les 500 Elèves en théologie à Besançon. — La place de Gerbet. — Académie au Séminaire. — Le régime intellectuel des grands Séminaires d'après M. Renan. — M. Olier et Saint-Sulpice. — L'Ange du Séminaire. — Gerbet à Saint-Sulpice. — Gerbet et Salinis. — Les amitiés de Séminaire. — Lettre de Lacordaire. — Jonathas et David. — Devant le cercueil d'un ami.

I.

Dieu plaça son berceau au sein des montagnes du Jura, « contrée riante et poétique, féconde en « grands et beaux tableaux, qui a son histoire « à elle, ses traditions, son caractère, et qui, du « haut de ses montagnes sauvages, regarde sans

« envie les montagnes vantées de la Suisse et « les cîmes hautaines des Alpes (1). »

Les montagnards du Jura ont l'âme ardente, un peu rêveuse, profondément attachée au culte de leurs pères.

Entre tous, ceux de Poligny offrirent de tout temps (2) le type le plus complet du caractère franc-comtois.

C'est à Poligny que naquit, le 5 février 1798, PHILIPPE-OLYMPE GERBET, d'une famille riche et honorée.

Pour qui a connu la limpidité d'âme, la pureté de regard de l'abbé Gerbet, il ne saurait y avoir de doute : une mère pieuse veilla sur son berceau. Rien ne laisse sur la physionomie d'un enfant une empreinte reconnaissable, comme le rayonnement d'un cœur maternel qui vit de la vraie vie, de celle que l'on puise dans l'Eucha-

(1) X. Marmier. *Guides Johanne.*
(2) A. Rousset. *Dictionnaire historique et géographique.*

ristie. Femme de devoir, la mère de Philippe Gerbet veilla elle-même sur les premiers développements du cœur de ses enfants. Femme de foi, elle leur parla de Dieu en termes qui se gravèrent au plus intime de leur conscience. Femme d'exemple, elle leur apprit à conformer toujours leur vie à leurs convictions. Femme forte, elle leur montra comment il faut soutenir les épreuves de Dieu (1).

II.

Aussi, quand l'heure de la première communion arriva pour le pieux enfant de cette femme forte, l'enfant sentit, dans son âme, les émotions impérissables qu'il a depuis si magnifiquement décrites (2).

(1) De Ladoue. *Mgr Gerbet et l'Ecole Menaissienne,* tom. 1.

(2) Gerbet. *Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique.*

« La communion, dira-t-il, s'accomplit comme « sous le vestibule entr'ouvert du sanctuaire « invisible où se consomme l'éternelle union. « Tandis que les sens restent dans l'ordre actuel, « l'âme ressent la présence de l'autre ordre ; elle « y entre, elle prend possession de sa substance, « comme un homme transporté aux limites de « cet étroit univers visible, étendant sa main au- « delà, saisirait déjà les prémices de l'autre « monde. Alors, il se passe en elle de ces choses « que la parole humaine craint de profaner en les « exprimant. A ce murmure confus des passions, « qui gronde encore dans l'âme fidèle comme le « dernier bruit des agitations de la vie, succède « tout à coup un grand silence. Bientôt une « commotion également forte et douce annonce « la présence d'un Dieu ; et soudain les saints « désirs, et la prière, et la patience, et l'esprit « de sacrifice, souvent languissants, se rani- « ment : tout ce qu'il y a de divin en elle s'al- « lume à la fois. Son regard s'épure et reçoit

« quelques rayons de cette lumière qui éclaire
« ce qui est au-delà du cœur. Des émotions indé-
« finissables, vives comme des sensations, calmes
« comme des idées, attestent l'harmonie renais-
« sante de l'esprit et des sens. On éprouve, dans
« mille autres circonstances, les joies de la
« vertu : c'est là seulement qu'on en savoure
« toute la volupté. Contemplez les traits de ce
« chrétien qui adore en lui son Sauveur : ne
« diriez-vous pas que si cette bouche, fermée
« par le recueillement, s'ouvrait tout-à-coup,
« une voix en sortirait, essayant, d'un ton
« plaintif encore, le cantique des cieux ? Elle
« chanterait comme un ange gémit, elle gémirait
« comme chante un mortel. »

C'est au collége de Poligny que Gerbet fit sa première communion, durant laquelle « il se passa dans son âme de ces choses que la parole humaine craint de profaner en les exprimant. »

III.

Dieu parla à cette jeune âme ce langage mystérieux, que tant de vies sacerdotales se souviennent avoir entendu, ce jour-là, tandis que, tout faisant silence autour des facultés du dedans, celles-ci se sentirent tout d un coup comme divinisées et s'inclinèrent, comme une tendre moisson, sous un souffle subit, qui la dompte sans la briser et lui donne, quand elle se relève, une vigueur nouvelle pour atteindre la mâturité.

Dès lors, à la tête de ses condisciples, l'élève de Poligny se montrera le « pieusement docte et le doctement pieux (1),» que toute sa vie il sera.

En rhétorique, dit Mgr Besson (2), il rencontre

(1) *Piè sciens, scienter pius.* (Saint Augustin).
(2) Besson. *Etude sur Mgr Gerbet.*

« un professeur plein de goût autant que de « piété, dont les exemples valaient les leçons. » Cet homme, dont l'Eglise de France se doit de conserver le nom avec respect, M. Gauthier, de Largilley, « remarqua le jeune Gerbet entre tous « ses autres élèves, et le forma à l'art de bien « faire comme à celui de bien dire. »

La piété chez le jeune homme se revêtait de modestie et de douceur, les deux caractères distinctifs de celui qu'on a appelé « le Mélanch- « ton du nouveau Luther, » de celui qu'à la Chesnaie, Maurice de Guérin nommait « le doux abbé Gerbet. »

A quatorze ans, il avait achevé ses études littéraires.

IV.

La voix, qui avait parlé aux pieds de l'autel

de sa première communion, il en avait gardé pieusement l'écho au plus intime de son être. Elle le poussa à revoir cet autel et à y réveiller, dans une longue oraison, des souvenirs « précieux, parce qu'il avait été fidèle. »

Quand il se releva, ce fut pour dire adieu à ses maîtres, embrasser sa mère et prendre le chemin du Séminaire.

Son principal historien, Mgr de Ladoue, dont nous suivons les données aussi sûres que filialement attendries, introduit ici un dialogue, qui rappelle, à s'y méprendre, la manière de Gerbet.

« Je me figure qu'au moment où il s'éloignait ainsi dans son modeste équipage, il eût été rencontré par quelque haut dignitaire de l'Empire, un général, — il y en avait alors un peu sur tous les grands chemins, recrutant des hommes pour combler les vides de la grande armée. — En voyant ce jeune homme à la taille élancée, à la physionomie ouverte, il s'approche, espérant peut-être faire une heureuse recrue :

— Où allez-vous ainsi, jeune homme ?

— Monsieur, je vais me faire prêtre.

— Prêtre ! il n'y en a donc pas assez ? Mais, pourquoi voulez-vous vous faire prêtre ?

— Pour enseigner la religion et pour la défendre.

— Vous allez défendre là une cause perdue. Ne savez-vous pas que le Pape est en prison ? L'Empereur vient de le faire venir à Fontainebleau, et, après celui-ci, il n'y en aura plus d'autre.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Vous feriez bien mieux de vous enrôler dans les armées de l'Empereur : d'ici à quelques années, il sera le maître du monde.

— Vous ignorez sans doute, Monsieur, que celui à qui Dieu a donné le monde est Jésus-Christ, dont le Pape est le vicaire ?

— Vieilleries que cela !... Mais enfin, mon ami, pourquoi voulez-vous vous faire prêtre ? Est-ce que vos parents n'ont pas de fortune ?

— Mes parents sont riches, et j'aurais pu , en continuant leur honorable profession, vivre dans l'aisance.

— Est-ce qu'on ne vous a pas trouvé assez d'esprit pour faire autre chose ?

— Je viens de terminer mes études, et mes maîtres ne m'ont pas trouvé plus bête qu'un autre.

Ne comprenant rien à ce langage, le général s'éloigne, en murmurant assez haut, pour être entendu :

— Fanatisme !

Et il disait plus vrai qu'il ne pensait.

Il fallait, en effet, une foi bien robuste, pour pousser vers la milice sacerdotale une âme jeune, intelligente , devant qui s'ouvraient toutes les carrières conduisant à la fortune et aux honneurs (1).

(1) De Ladoue. *Mgr Gerbet et l'Ecole Menaisienne.* Tome I, pages 15 et suivantes.

Mais, l'esprit de Dieu remuait l'Eglise de France, et, sur des points divers, il préparait dans l'ombre la brillante génération sacerdotale, d'où la nôtre est sortie, qui a ressuscité le catholicisme dans le pays et l'a réconcilié avec lui, au prix de tant d'efforts et de luttes contre l'esprit des vieux mécontents et les préjugés des fils de Voltaire.

V.

A Besançon, où il arriva en 1812, Gerbet trouva comme à Poligny, un professeur, qui en fit son disciple chéri et développa les dons merveilleux de cette intelligence d'élite.

Le professeur de philosophie, à l'Académie de Besançon, dont le futur séminariste suivit d'abord les cours, suivant l'usage du moment, était « un « des hommes les plus singuliers et les plus

« habiles de son temps (1). » Il s'appelait l'abbé Astier.

Mgr Besson nous a conservé un portrait achevé de ce maître, qui exerça tant d'action sur le développement intellectuel de Gerbet.

« M. Astier avait plus de cinquante ans, quand il parut pour la première fois dans la chaire de l'académie. Son extérieur n'imposait pas, mais il attirait, Tous les yeux de son auditoire se fixèrent sur lui avec l'intérêt qu'inspirent un nouveau maître et un nouvel enseignement. C'était un homme d'un brun foncé et d'une petite taille; son caractère était plein de vivacités et son esprit plein de saillies; doué d'une mémoire prodigieuse, il parlait le latin aussi bien que le français, et professait, selon la méthode scholastique, la philosophie de l'ancienne Sorbonne. Sa voix était aiguë et pénétrante, sa conversation ins-

(1) Besson. *Biographie de l'abbé Busson.*

tructive et variée. Le prêtre en lui dominait tout le reste.

D'une foi vive, d'une piété profonde, d'une moralité exemplaire, il mêlait à toutes ces qualités quelques excentricités de caractère qui semblaient les relever encore. Ses distractions sont devenues fort célèbres, mais il ne souffrait guère qu'on l'en avertit.

Un jour qu'un chanoine lui fit observer, dans une sacristie, qu'il avait déjà mis trois chasubles l'une sur l'autre, et qu'il était inutile d'en ajouter une quatrième :

— Croyez-vous donc, répartit M. Astier, que je n'aie, comme vous, autre chose à faire qu'à aboyer le parchemin.

Si sa verve railleuse n'épargnait pas assez les chanoines, elle vengeait en toute occasion l'Eglise et ses dogmes. Fidèle au costume ecclésiastique comme à toutes les règles de son état, il s'entendit reprocher un jour par un de ses collègues,

diacre défroqué, d'être vêtu, comme un curé de village :

— Monsieur, répondit-il, apprenez que les curés de village ont plus d'esprit dans leur petit doigt que vous n'en avez dans toute votre personne, et je le sais, car je viens de l'être.

Dans une voiture publique, où un riche électeur avait engagé une querelle avec lui sur la religion, il allait réduire son adversaire au silence, quand une dame l'arrêta, en lui disant à l'oreille :

— Prenez garde : monsieur paie pour plus de 1,000 francs d'impôts.

— Et moi, répartit M. Astier à haute voix, je vous déclare que, si on imposait l'esprit, il ne paierait pas un centime (1).

Ces traits de vivacité spirituelle firent à l'abbé Astier la réputation d'un redoutable joûteur et

(1) Besson. *Biographie de l'abbé Busson.*

ne le rendaient que plus cher à ses élèves. Aussi charitable dans ses procédés, qu'il était parfois incisif dans ses paroles, il frappait ainsi l'esprit, gagnait le cœur et gravait dans l'âme de ses disciples cette vive et forte empreinte, qu'un professeur habile laisse sur tout ce qui l'entoure.

« J'ai peint l'abbé Astier, c'est déjà peindre l'abbé Gerbet. A la différence des élèves qui ne copient que les défauts de leur maître, Gerbet ne prit de M. Astier qu'un goût passionné pour les études philosophiques, avec quelques habitudes familières aux esprits distraits. On se figure difficilement aujourd'hui, avec le discrédit qui a frappé les hautes spéculations *et la méthode actuelle* (1) des professeurs de nos facultés, quels

(1) Nous avons cru devoir atténuer par ces mots l'expression de « MISÉRABLE *auditoire auquel sont réduits* les professeurs de nos Facultés. » Les auditoires qui se pressent autour de nos chaires ne méritent pas cette qualification et nous n'en sommes pas réduits à exciter cette pitié.

étaient l'avide empressement et les préoccupations studieuses des 120 élèves de l'abbé Astier. Ils allaient le chercher à sa demeure, lui faisaient escorte le long des rues et le ramenaient chez lui, non sans s'arrêter autour d'une borne ou sous une porte cochère, pendant des heures entières, pour prolonger, quelques-uns par malice, la plupart par envie de s'instruire, la leçon que le professeur finissait trop tôt à leur gré. Les élèves discutaient, l'abbé Astier s'emportait parfois, le jeune Gerbet écoutait surtout. Les promenades du jeudi n'étaient pour le maître amoureux de la vérité que de nouvelles occasions de voir plus familièrement et d'intéresser plus longuement la jeunesse byzontine. Partout M. Gerbet était au premier rang. On l'appelait le bras droit de M. Astier, son élève chéri, l'espoir de la science (1). »

(1) Besson. *Etude sur Mgr Gerbet.*

VI.

Parmi les *Victimes du Doute*, dont l'abbé Baunard a éloquemment décrit les tortures, il en est un, plus célèbre que ses autres contemporains, peut-être parce qu'il a analysé lui-même, avec une poignante tristesse, les ravages du Doute, lui arrachant peu à peu ses tranquilles croyances d'autrefois.

« Je n'oublierai jamais, écrit-il, la soirée de « décembre où le voile, qui me dérobait à moi- « même mon incrédulité, fut déchiré. J'entends « encore mes pas dans cette chambre étroite « et nue, où, longtemps après l'heure du cou- « cher, j'avais continué de me promener... Je « suivais, avec anxiété, ma pensée qui, de « couche en couche, descendait vers le fond de

« ma conscience, et, dissipant l'une après l'autre
« les illusions qui m'en avaient jusque là dérobé
« la vue, m'en rendait de moment en moment les
« détours plus visibles. En vain je m'attachais à
« ces croyances dernières, comme un naufragé
« aux débris de son navire. . Je sus alors qu'au
« fond de moi-même il n'y avait plus rien qui
« fût debout... Ce moment fut affreux ; et, quand
« le matin je me jetai épuisé sur mon lit, il me
« sembla sentir ma première vie, si riante et si
« pleine, s'éteindre, et derrière moi s'en ouvrir
« une autre sombre et dépeuplée, où désormais
« j'allais vivre seul, seul avec ma pensée, qui
« venait de m'y exiler et que j'étais tenté de
« maudire. Les jours qui suivirent furent les
« plus tristes de ma vie. »

Franc-Comtois comme Gerbet, celui qui notait ainsi les déchirements de son âme, jusque là croyante, avec cette poétique tristesse de l'enfant des montagnes qui chante son mal, Jouffroy, s'en revint, un jour de vacances, dans son Jura, et,

sur sa route, il rencontra Gerbet. « Jouffroy, dit Sainte-Beuve dans ses *Causeries du Lundi* (1), « Jouffroy, dans le premier orgueil de la jeu- « nesse et de la science, et l'auréole au front, « ne dédaigna point de discuter avec le jeune « séminariste de la province. »

Le « jeune séminariste de province » était de taille à tenir tête au brillant disciple de Cousin, qui « ne dédaigna pas de discuter avec lui. »

C'était pendant les dangers de l'invasion. La scène se passe dans la montagne, chez un curé, où Gerbet s'était retiré.

L'historien de Gerbet, s'aidant des écrits des deux interlocuteurs, a dramatisé cette entrevue (2) qui se termina par le fameux « Atten- « dons ! » remarqué de Sainte-Beuve.

L'élève de l'Ecole Normale entre brusquement en matière.

(1) Sainte-Beuve. *Causeries du Lundi*, t. VI.
(2) Ladone, *op. cit.*, t. I, p. 30 et suiv.

— Quelle philosophie vous a-t-on enseignée à Besançon ?

— On nous a enseigné la philosophie traditionnelle dans les écoles catholiques.

— Les vieilleries scolastiques !... Est-ce que vous en avez été complètement satisfait ?

— Non, il y a bien des choses qui m'ont paru laisser à désirer. J'ai, en particulier, trouvé la manière de procéder défectueuse (1).

— Je ne suis pas surpris que vous n'ayez pas été satisfait : La vraie philosophie n'existait pas encore. J'ai été assez heureux pour assister à la naissance de la philosophie nouvelle. J'ai entendu l'homme de génie, destiné à éclairer son siècle, nous en vanter, dans son langage un peu enthousiaste, les gloires méconnues : « La phi-
« losophie, nous disait-il, est la lumière de toutes
« les lumières, l'autorité des autorités, l'unique

(1) Gerbet. *De l'Enseignement philosophique*. (Art. du Mémorial Catholique de 1824, t. I, pag. 205)

« autorité. (1) » Il nous expliquait que, jusqu'à présent, la philosophie n'avait pas pu exister, parce qu'on acceptait aveuglément la solution donnée par la révélation. Or, je vous le demande, croyez-vous que, dans l'époque actuelle, une solution puisse être proposée à l'acceptation des masses, à ce titre qu'elle a été révélée. Croyez-vous qu'elles sentissent du goût pour une doctrine qu'on leur envelopperait de figures ? Quant à moi, j'incline fortement pour la négative (2).

— Comment ! votre premier pas en philosophie consiste à renverser le seul fondement de toute investigation philosophique ? Vous n'êtes donc plus catholique !

— Eh ! mon Dieu, je vais vous faire ma profession de foi : elle vous étonnera peut-être ; mais, pour peu que vous vouliez suivre le chemin que j'ai suivi, vous arriverez au même résultat.

(1) Cousin. *Cours d'histoire de la philosophie.*

(2) Jouffroy. *Du problème de la destinée humaine,* pag. 436 et suiv.

Né de parents pieux dans ce pays où la foi catholique était encore pleine de vie, au commencement de ce siècle, j'avais été accoutumé de bonne heure à considérer l'avenir de l'homme et le soin de son âme comme la grande affaire de la vie, et toute la suite de mon éducation avait contribué à fortifier en moi ces dispositions... J'étais heureux de ce bonheur que donne une foi vive et certaine en une doctrine qui résout toutes les grandes questions qui peuvent intéresser l'homme.... Je n'oublierai jamais la soirée de décembre, où le voile qui me dérobait à moi-même mon incrédulité fut déchiré (1).

— J'espère bien ne jamais vous suivre dans cette triste voie. Arrière toute philosophie qui n'aurait pas pour résultat de confirmer en moi les convictions catholiques.

— Vos convictions catholiques ! Vous ne savez donc pas qu'il n'est plus possible aujour-

(1) Jouffroy. *Mélanges philosophiques.*

d'hui, en présence des découvertes de la science, de croire ce qu'enseigne l'Église ?

— Quelles sont ces découvertes ?

— Avez-vous entendu parler de Zodiaque de Denderah ?

— Non. C'est la première fois que ce nom est prononcé devant moi.

— Le Zodiaque, que l'on appelle de Denderah, parce qu'il a été découvert, pendant les campagnes de l'armée française en Egypte, dans le grand temple de Denderah, l'ancienne Teutyris, représente l'état du ciel, à l'époque où il fut dessiné. Or, pour retrouver cet aspect céleste, il faut remonter à 45, à 65 siècles. Que devient dès lors la chronologie de la Bible ?

— Etes-vous bien sûr de ces calculs ? S'il y a désaccord entre la Bible, qui a pour elle une certitude infaillible, et un monument très-incertain, le bon sens dit qu'il faut se prononcer pour la Bible..... Mais, attendons !

« Le jeune séminariste, dit Sainte-Beuve, mis

en présence du monument inconnu, ne put que répondre : « Attendons ! »

Il eut raison d'attendre.

Lorsque la vraie science eut parlé, il fut constaté que le Zodiaque de Denderah appartenait à l'époque de la domination des Romains en Egypte, c'est à dire au 1er ou au 2e siècle de notre ère.

Le Normalien et le Séminariste se séparèrent.

VII.

Celui-ci regagna sa chère solitude studieuse de Besançon.

500 jeunes gens s'y pressaient autour des chaires de théologie.

Et quels jeunes gens !

« En regardant leurs fronts avec les lumières que projette sur eux un avenir assez rapproché, on peut distinguer, dans leurs rangs pressés, le

prélat éminent qui aura pour mission de répandre dans la France du XIX[e] siècle, les vraies doctrines de l'Eglise Romaine, les saints enseignements de la morale, les solides principes du droit canonique, Mgr Gousset.

« A côté de lui, dans l'ombre où il se plaît, un autre prélat, qui exercera aussi sur le clergé français, par la solidité, la profondeur de sa doctrine, une influence salutaire, Mgr Doney, le savant évêque de Montauban.

« Puis, deux autres évêques, dont l'épiscopat sera béni, (Mgr Mabile, évêque de Versailles, et Mgr Legain, successeur de Mgr Doney à Montauban) ; des apôtres, dont l'un (l'abbé Gagelin, mis à mort pour la foi en Cochinchine), recevra la palme du martyre ; des écrivains distingués, les abbés Blanc et Receveur, auteurs l'un et l'autre d'ouvrages d'*Histoire Ecclésiastique*, d'esprit et de valeur différents ; l'abbé Gaume, qui laissera plus que le souvenir de ses livres ; d'autres ecclésiastiques, de vertu et de

savoir, qui occuperont les postes les plus importants de la hiérarchie ecclésiastique !

« Si vous demandez aux anciens du sanctuaire, écrit l'éloquent évêque de Nîmes (1), quelle était la place de M. Gerbet parmi tant de réputations qui commençaient et d'espérances déjà couronnées par la renommée, aucun d'eux n'hésitera à lui assigner la première place.

« De brillants concours, dont on ne saurait trop déplorer la suppression, terminaient alors l'année scolaire. 4 prix et 8 accessits suffisaient pour animer les meilleurs esprits. Les 450 jeunes gens qui composaient cette grande école pouvaient tous prétendre à ces modestes récompenses ; mais, outre les notes obtenues pour les réponses de l'année, on tenait compte, pour déterminer le rang, des décisions données par écrit sur des cas de conscience, et surtout d'une argumentation à laquelle les plus forts prenaient part,

(1) Besson. *Etude sur Mgr Gerbet.*

sous la direction des maîtres et sous les yeux de tout le Séminaire.

« M. Gerbet partagea le premier prix en 1816 ; il l'obtint seul en 1817. Le nom, le talent, le savoir de ses rivaux, qui sont devenus les oracles de l'Eglise, indiquent assez à quelle hauteur il s'était élevé.

« Les hommes d'élite, qui composaient cette brillante phalange, loin de se borner aux études imposées par la règle, se réunissaient chaque mercredi en académie, et employaient ce jour de congé à lire des dissertations, préparées pendant la semaine, sur l'Ecriture Sainte, sur l'Histoire Ecclésiastique et sur le Droit Canon. Les principaux commentaires de la Bible étaient lus, traduits, analysés. Fleury servait de texte aux études historiques ; mais, en résumant chacun des livres de son histoire, on en signalait les points douteux ou incomplets. Enfin, la littérature et les langues avaient leur part dans ces modestes travaux, en sorte que l'imagination, le

goût, la mémoire, tout ce qui fait l'homme, s'exerçait et se formait à la fois.

« Qu'il était agréable aux maîtres de surprendre, par une visite inattendue, une de ces académies si heureusement composées ! Ils trouvaient dans la même séance M. Gousset et M. Blanc, M. Gerbet et M. Dartois.... M. Gousset était un casuiste plus habile, M. Blanc un dialecticien plus serré, M. Dartois un linguiste plus érudit ; mais M. Gerbet avait plus que personne le don de plaire et de charmer. »

« Il aurait pu être tout ce qu'étaient ses condisciples ; mais, le poète avait ses heures, et le malicieux causeur prenait quelquefois le dessus, à moins qu'une distraction ou une rêverie ne le plongeât dans un silence profond ou une étude solitaire. »

VIII.

L'observation en a été faite par un ancien séminariste, qui, en perdant le don de la foi, n'a point perdu cette estime et, je l'ose dire, cet amour du Séminaire, qui survivent à tout, dans le cœur de ceux qui y ont vécu.

« Le régime intellectuel des grands séminaires, a dit M. Renan, est celui de la liberté la plus complète : rien ou presque rien n'étant demandé à l'élève comme devoir rigoureux, il reste en pleine possession de lui-même ; qu'on joigne à cela une solitude absolue, de longues heures de méditation et de silence, la constante préoccupation d'un but supérieur à toutes les vues personnelles, et on comprendra quel admirable milieu de pareilles maisons doivent former pour développer les facultés réfléchies. Un tel genre de vie

anéantit l'esprit faible, mais donne une singulière énergie à l'esprit capable de penser par lui-même. On en sort un peu dur, parce qu'on s'est habitué à placer une foule de choses au-dessus des intérêts, des jouissances et même des sentiments individuels ; mais cela même est la condition des grandes choses, qui ne se réalisent jamais sans une forte passion désintéressée. Voilà pourquoi, conclut le célèbre académicien, — bon juge d'ailleurs en cette matière, — voilà pourquoi les Séminaires sont une source si féconde d'esprits distingués, et tiennent une si grande place dans la statistique littéraire. (1) »

Lorsque l'Eglise, réunie en concile à Trente, décréta la fondation des Séminaires, Dieu marqua, dans les mystérieux desseins de ses prédestinations, un homme, qui devait s'inspirer de la pensée dominante de cette institution sublime

(1) E. Renan. *Essais de Morale et de Critique.* (Etude sur Lamennais), pages 148 et 149.

et la réaliser dans une association qui n'a eu sa pareille nulle part.

Cet homme fut l'abbé Olier, fondateur du Séminaire, type et modèle de tous les Séminaires de la Chrétienté, Saint-Sulpice.

Les étrangers qui, visitant la capitale, passent devant ce grand bâtiment sans caractère, que l'on appelle le Séminaire de Saint-Sulpice, ne se doutent guère que, derrière ces murs modernes, subsiste une institution ancienne; que, dans ces bâtiments bourgeois sans style et sans grandeur, s'abrite une des œuvres merveilleuses du grand siécle. Quelle révélation, s'il leur était donné de converser quelques instants avec ces prêtres vénérables qui consument, dans des labeurs obscurs, fatigants par leur éternelle monotonie, des existences de quarante et soixante ans, n'ayant d'autre ambition que de remplir le mieux qu'ils peuvent leur tâche quotidienne, et de donner à l'Eglise des serviteurs dévoués. Et ces hommes, dont souvent personne ne connaît le nom,

en dehors de cette enceinte, ce sont des savants de premier ordre, comme l'abbé Le Hir, des prêtres éminents qui brilleraient sur les plus hauts degrés de la hiérarchie ! (1).

Le but unique et exclusif de Saint-Sulpice, c'est de former le prêtre. Il se refuse à tout autre ministère ; il n'a jamais voulu et ne voudra jamais faire que cela. Son idéal c'est le prêtre, et ce qu'il y a de plus essentiel à l'Église dans le prêtre, le pasteur..... Les trois vertus les plus indispensables au prêtre vivant dans le siècle forment aussi l'esprit particulier de Saint-Sulpice : l'éloignement du monde, l'amour des choses saintes et le respect de la hiérarchie.

Cette vénérable association, qui forme ou anime de son souffle le clergé français depuis trois siècles, si semblable à elle-même depuis l'origine, si humble, si faible en apparence, et en réalité si forte, ne repose point sur l'engage-

(1) Ladoue. *op. cit.*, t. I., p. 39.

ment irrévocable des vœux. Le sulpicien ne connaît d'autre joug que celui de l'Eglise, d'autre promesse que celle de tout prêtre à son évêque, afin que le spectacle de cette volonté, toujours libre d'elle-même et toujours soumise, serve d'exemple au prêtre qui, dans le monde, doit être à lui-même sa règle et sa sanction.

Les statuts du Sulcipien sont simples, peu nombreux, à la portée de tous, afin que tout prêtre y trouve l'exemplaire de sa vie, et qu'il puise, dans cette espèce de *presbyterium*, le goût et l'amour de la vie commune, autant que le ministère paroissial la rend praticable et possible..... De là vient en partie, au clergé français, formé par la règle ou l'esprit de Saint-Sulpice, l'honneur et l'estime dont il jouit partout. (1).

Un ancien élève de Saint-Sulpice a décrit l'accueil qu'on reçoit à Saint-Sulpice, lorsqu'un jeune aspirant à la cléricature s'y présente :

(1) Chocarne, *Vie intime du Père Lacordaire*, t. I, p. 66 et 67.

« Vous venez d'entrer, dit-il ; on vous a conduit dans la chambre du supérieur, qui s'est levé pour vous recevoir, qui vous a embrassé, qui a pris la peine de vous donner toutes les indications qui vous sont nécessaires. A la porte, vous rencontrez un séminariste, qui vous prend par le bras comme s'il vous connaissait depuis longtemps, et qui s'empresse de vous déclarer qu'il est tout entier à votre disposition : c'est votre *Ange !* — En effet, à partir de ce moment, il veillera sur vous comme un ange, attentif à prévenir vos moindres désirs, à vous éviter le plus léger souci... Qui peut avoir oublié son *Ange* du Séminaire ! (1) »

C'est qu'aussi, sous des dehors empreints d'une réserve, empreinte elle-même d'un parfum des anciennes mœurs ecclésiastiques, suave et touchante réminiscence du passé (2), rien, suivant la douce expression du prêtre, qui a fait peut-

(1) Ladoue, *op. cit.*, t. 1, p. 40.
(2) Renan, *op. cit.*, p. 58.

être jusqu'ici le plus d'honneur à l'institution de M. Olier (1) « rien n'est maternel comme Saint-Sulpice. »

XI.

Gerbet avait entrevu de loin tout cela.

L'enseignement élémentaire de Besançon ; le besoin qu'il éprouve, en revêtant enfin l'habit ecclésiastique, — qu'il n'avait point encore pris après trois ans de Séminaire, — de se tremper fortement dans l'esprit de son saint état ; puis, un secret instinct, qui lui fit comprendre que son ministère s'exercerait toujours hors du pays natal, le portèrent à s'en aller demander, au Séminaire de Saint-Sulpice, ce complément d'éducation cléricale, dont il sentait la nécessité.

(1) Fénelon.

C'est au commencement de l'année 1818, qu'il frappa à la porte de Saint-Sulpice.

La compagnie obéissait alors au saint abbé Duclaux, et le Séminaire avait pour directeur le savant abbé Garnier, ayant sous ses ordres des directeurs comme les Boyer, les Carrière, les Tesseyre, dont les noms restent si justement vénérés dans le clergé de France.

Lorsque M. Duclaux vit l'abbé Gerbet, son âme, tempérée d'austérité et de tendresse, se sentit attirée vers le jeune Bysontin, dont la physionomie réfléchie et un peu triste révélait une âme d'élite.

Il lui assigna, pour être son *Ange*, un séminariste de haute distinction, en qui le Sulpicien exercé devina le compagnon naturel du nouvel arrivant.

C'était l'abbé de Salinis !

Comme plus tard Lacordaire, Gerbet se mit tout aussitôt à cultiver et à cueillir avec délica-

tesse cette fleur de l'amitié et à en jouir sans scrupule (1).

Les amitiés de Séminaire, d'ailleurs surveillées avec un soin jaloux par les directeurs qui en savent les avantages et aussi les périls, laissent, dans une vie sacerdotale, un parfum pénétrant et suave que rien n'emporte, et qui demeure le meilleur abri aux jours de l'épreuve.

Lacordaire séminariste a décrit le charme de ces amitiés, contractées sous l'œil de Dieu et scellées, sous le regard de maîtres vénérés, dans le recueillement du sanctuaire.

« Tu ne sais pas un de mes enchantements, écrit-il à un de ses amis du dehors, c'est de « recommencer ma jeunesse, je veux dire cet « âge qui est entre l'enfance et la jeunesse, avec « les forces morales qui appartiennent à un âge « plus élevé... Au collége, on est encore trop « enfant, on ne connaît pas le prix des hommes

(1) Chocarne, *op. cit.*, t. 1, p. 74.

« et des choses ; on manque de trop d'idées pour
« savoir se choisir et s'attacher des amis par des
« liens puissants. Les rapports élevés de l'amitié
« échappent à des âmes si faibles, à des intelligen-
« ces si neuves. Ensuite, dans le monde, on n'est
« plus à même de se créer des liaisons bien soli-
« des, soit que les hommes ne vivent plus si rap-
« prochés, soit que l'intérêt et l'amour-propre se
« glissent jusque dans les unions qui semblent
« les plus pures, soit que le cœur soit moins à
« l'aise au milieu du bruit et de l'activité sociale.
« L'amitié a bien plus de prise, au milieu de cent
« quarante jeunes gens, qui se voient sans cesse,
« qui se touchent par tous les points, qui sont
« presque tous comme des fleurs choisies et
« transportées dans la solitude (1). »

(1) Lacordaire. *Lettre à M. Lorain*, 31 janvier 1825.

X.

Gerbet, âme tendre, un peu rêveuse, moins faite pour les réalités pratiques de la vie que pour les spéculations de l'esprit, avait, plus qu'un autre, besoin d'un ami, qui suppléa à ce qui lui manquait, tout en étant en communion d'idées avec les siennes.

Or, il se trouva que Salinis avait, des besoins de son temps, des aspirations du prêtre au dix-neuvième siècle, de la sainte Eglise et de Rome, les mêmes intuitions que Gerbet (1).

Dès lors, entre les deux séminaristes que Dieu destinait à être un jour les princes de son peuple, s'établit une amitié, ou mieux une union si

(1) Fr. Ladoue. *Notice sur Mgr de Salinis*, passim.

complète de l'esprit, du cœur, de l'âme, que l'on eut dit Jonathas et David.

Quarante années durant, ces deux grands hommes marcheront, dans les sentiers les plus glorieux de l'Eglise de France, la main dans la main, sans que rien vienne jamais ternir ce pur et doux attachement.

La mort seule les séparera pour un temps, et, lorsque Gerbet, survivant à Salinis, regardera son ami dans le cercueil, c'est avec des larmes dans la voix et des sanglots au cœur qu'il s'écriera :

« Mes frères, je suis appelé, par une vieille
« et sainte amitié, à vous adresser quelques pa-
« roles dans cette heure si tristement solennelle.
« On a désiré que celui qui a si bien connu
« votre grand archevêque (1), vous laissât, pour
« consolation dernière, une image de sa vie, telle
« qu'on peut le faire à la hâte, dans ces instants

(1) Antoine de Salinis, d'abord évêque d'Amiens. est mort archevêque d'Auch.

« troublés que nous venons de passer près de son
« lit de mort. Je vous apporte des souvenirs de
« quarante ans. Nos affections, nos travaux ont
« été, durant ce long espace de temps, tellement
« entremêlés, qu'il fallait, ce semble, que ce
« mélange se produisît jusqu'à la fin, et qu'à la
« voix qui sort de cette tombe pour vous prê-
« cher encore vos devoirs, vînt se joindre la
« mienne pour proclamer vos regrets. Ma dou-
« leur eût mieux aimé garder le silence; mais un
« autre sentiment m'invite à parler. Nous avons
« besoin, moi, de lui offrir; vous, de recueillir
« pour lui ce suprême hommage, par lequel on
« fait ses adieux non plus à l'âme qui part, mais
« au corps qui s'en va. Nous avons besoin de
« nous représenter quelques traits impérissa-
« bles de cette grande âme, au moment où ce
« cercueil, qui déjà nous cache ses traits mor-
« tels, est sur le point de disparaître aussi (1). »

(1) Gerbet. *Eloge funèbre de Mgr de Salinis.* (Exorde.)

Quand il fallut finir, c'est avec un accent déchirant, que les auditeurs n'ont pas oublié, que Gerbet, s'adressant à son ami, disait :

« O grand évêque, ô saint ami, faites par vos
« prières que je participe à vos dons. Laissez
« tomber sur moi cette grâce, comme Elie, mon-
« tant vers le ciel, jeta son manteau sur son dis-
« ciple et ami. C'est le meilleur présent que
« puisse me faire votre céleste amitié, pour me
« soutenir, moi, pauvre évêque, dans ce qui
« me reste à parcourir de la route, où je ren-
« contre les devoirs que vous avez si bien rem-
« plis, et les tristesses dont vous êtes délivré (1).

(1) Gerbet. Ibid. (Péroraison.)

II

GERBET ET LAMENNAIS

GERBET ET LAMENNAIS

Sommaire. — Félicité de Lamennais. — Secret de séduction. — — Affinité de natures. — Lecture du premier volume de l'*Essai sur l'indifférence.* — Le premier noyau de l'Ecole Menaisienne. — Aux Missions Etrangères. — La thèse soutenue en Sorbonne. — Aumônier du collège Henri IV. — Le *Mémorial Catholique.* — Gerbet journaliste. — Gerbet controversiste. — Opposition des Jésuites. — Secret de l'influence des doctrines de Lamennais. — A la Chesnaie. — Comment on y vivait. — Quelques noms. — Gerbet d'après Maurice et Eugénie de Guérin. — Le David du nouveau Saül. — Parfaite communion d'idées. — Premières inquiétudes. — L'*Avenir*. — A Juilly. — Lion et épagneul. — Lamennais à Juilly. — Retour à la Chesnaie. — Le cri de l'amitié blessée. — Adieu, mon père bien-aimé, mon meilleur ami, adieu ! — Les *Paroles d'un Croyant.* — Réfutation. — Prières. — Seigneur, grâce et miséricorde !

I.

Gerbet et Salinis avaient contracté une de ces amitiés qui scellent deux vies l'une à l'autre : un homme « alors le plus célèbre et le plus vé-

néré des prêtres français (1), » allait ajouter une affinité de plus à cette union, forte et tendre, née sous l'abri favorable du Séminaire.

Le prêtre s'appelait Félicité de Lamennais.

Nous avons longuement étudié cette figure, trop peu connue malgré sa grande renommée — faute de quoi, on ne comprend rien au mouvement religieux et apologétique du XIX[e] siècle (2). — En l'étudiant, nous avons rencontré Gerbet et tout ce que nous avons dit alors de lui nous dispense de revenir, aussi longuement qu'il le faudrait, sur cette phase si importante de la vie du futur évêque de Perpignan. Nous n'y insisterons donc pas, et il nous suffira, après avoir rappelé les grandes lignes, de noter quelques épisodes, forcément négligés dans nos précédentes études.

(1) Montalembert. Le *Père Lacordaire*. (Œuvres complètes, tome IX).

(2) *Lamennais et son Ecole*. 20 leçons professées à la Faculté de Théologie d'Aix et à la Faculté des Sciences de Marseille. (1880-1881).

II

Comment Lamennais put-il exercer une séduction si profonde sur Gerbet ?

« Jamais plus grandes passions n'excitèrent dans une plus grande âme de plus violentes tempêtes ; jamais l'enfantement laborieux d'un monde nouveau n'arracha des cris de douleur plus éloquents. Comme la femme de la Bible, dans le sein de laquelle deux peuples, l'un d'élus, l'autre de réprouvés, se heurtaient, il sentit dans son ardente poitrine la lutte de siècles entiers... Lamennais fut un ressort terrible, un arc tendu et toujours prêt à lancer le trait... Le tour absolu des opinions de Lamennais, qui nous a valu tant de pauvres raisonnements, tant de jugements défectueux, nous a valu aussi les cinquante pa-

ges de grand style les plus belles de notre siècle... Lamennais est inexplicable, si l'on n'accorde que le même homme peut être à la fois un artiste supérieur, un philosophe médiocre et un politique insensé (1). »

Gerbet ressembla plus qu'on ne croit à Lamennais, avec ces différences profondes que creusent entre deux natures, d'une part l'obstination à enchaîner son cœur à ses idées (2), et de l'autre un irrésistible besoin d'écouter toujours le langage du cœur, « ce doux conseiller repoussé de tous les séraphins foudroyés (3). »

Les côtés artistiques du génie de Lamennais attirèrent et fixèrent longtemps Gerbet. Il fut, lui aussi, contemplatif comme Platon, soldat comme Achille. Sous la soutane et sous la mître, ce fut un lutteur vaillant et un doux docteur.

(1) Renan. *M. de Lamennais*, passim.
(2) Lacordaire. *Lettre à Montalembert*.
(3) Chocarne. *Le Père Lacordaire*, tome I, page 113.

On disait de lui, quand il siégeait sur sa chaire pontificale de Perpignan : c'est l'abeille de l'épiscopat, bien supérieure à l'abeille attique (1).

A Besançon, Gerbet avait lu et savouré le premier volume de l'*Essai*. On ne l'a dit nulle part, mais je soupçonne à plus d'un indice que le désir de connaître et le besoin d'aimer l'auteur ne furent pas étrangers à sa détermination de venir à Paris.

Aussi, quelle émotion il éprouva, le jour où son *Ange* lui dit : « Seriez-vous bien aise de voir l'abbé de Lamennais ! Il vient souvent ici chez M. Teyssère : c'est celui-ci qui l'a décidé à publier son *Essai*. Je suis déjà en rapport avec lui, et il veut bien me témoigner de l'affection. (2) »

C'est ainsi que se forma, à l'insu de tout le monde, à l'insu du Séminaire lui-même, le premier noyau de cette Ecole Menaisienne, qui de-

(1) Fèvre. *L'abbé Gerbet*, 1er article. (Personnages catholiques contemporains.)
(2) Ladoue. *Mgr Gerbet*, t. I, p. 42.

vait révolutionner l'Eglise et le pays, en France.

III

Quand il eut fait la connaissance de Lamennais, Gerbet, peu propre d'ailleurs à se plier aux exigences minutieuses d'une règle de vie monotone, songea à quitter Saint-Sulpice, où sa santé délicate souffrait visiblement. Attiré par l'un de ses anciens directeurs de Besançon, il alla se loger au Séminaire des Missions Etrangères, d'où il suivit les cours de la Sorbonne.

Son assiduité, son attention et ce rayonnement d'une grande âme qui se refléta toujours en lui, attirèrent les regards des professeurs. Il n'avait pas vingt ans, mais, dit Sainte-Beuve, « il annonçait un talent philosophique et littéraire des plus distingués. » La Faculté de Théologie le choisit pour soutenir, au début de l'année sco-

laire, une thèse publique. « Il avait naturellement les fleurs du discours, le mouvement et le rhythme de la phrase, la mesure et le choix de l'expression, même l'image, ce qui, en un mot, deviendra le talent d'écrire. Il y joignait une faculté de dialectique élevée, déliée, fertile en distinctions, les multipliant parfois et s'y complaisant, mais ne s'y perdant jamais. (1) »

Plus tard, racontant volontiers ce premier succès de son docte ami, l'abbé de Salinis aimait à répéter qu'il n'avait jamais entendu parler latin avec autant de facilité et d'élégance.

Tous les deux ne perdaient pas de vue le grand but de leur vie : s'ils se complaisaient dans ces joûtes de l'esprit, ils y voyaient surtout le moyen de devenir des prêtres instruits, en état d'exercer fructueusement leur apostolat, en un temps où la naissance et la condition sont si peu, comparées au savoir et à la valeur personnelle.

(1) Sainte-Beuve. *Causeries du Lundi*, t. V.

Le 1er juin 1822, tous deux recevaient, sous les voûtes de Notre-Dame, des mains de Mgr de Quélen, l'onction sacerdotale, et tous deux, prosternés aux pieds du Pontife, qui semblait le mieux représenter la transition entre l'ancienne Eglise Gallicane et la nouvelle Eglise de France, promettait de vouer leurs vies à la gloire de cette Eglise, qu'ils ont tant contribué à faire aimer, en la faisant mieux connaître et en dissipant les préjugés, amoncelés contre elle par les souvenirs du passé.

Il n'est point raconté que Lamennais assista à cette ordination. J'aime à le croire. Le grand lutteur s'était pris d'une véritable passion pour le jeune ecclésiastique : il ne pouvait manquer de prendre part aux grandes dates de sa vie !

IV

A peine ordonné prêtre, l'abbé Gerbet fut nommé professeur suppléant à la chaire de Théologie Morale, à la Sorbonne.

Ce n'est point là que le voulait Lamennais.

On se préoccupait beaucoup, à ce moment, de réorganiser les aumôneries dans les établissements universitaires. Relever, dans les collèges, le niveau de l'enseignement religieux, en le confiant à des ecclésiastiques intelligents et zélés, fut la grande préoccupation de M. de Frayssinous. Salinis lui écrivit : « Monseigneur, il se« rait impossible de trouver mieux que M. Ger« bet. Il a tout ce qu'il faut pour ce ministère : « la piété, le zèle, l'attrait, le talent. Je m'esti« merais heureux de pouvoir partager avec lui

« l'œuvre dont vous avez daigné me char-
« ger. (1) »

Salinis et Gerbet furent chargés tous deux de l'aumônerie du Collége Henri IV. Les deux aumôniers se complétaieut l'un par l'autre : le premier était plus actif, plus entreprenant ; l'autre, plus spéculatif, plus philosophe. Tous deux prirent rapidement un ascendant considérable sur cette jeunesse, alors, plus que jamais peut-être, désireuse de s'instruire des controverses religieuses qui passionnaient à ce moment les esprits. Tous deux, par leur prosélytisme sage et leur influence douce, attiraient les jeunes gens, et leurs salons ne désemplissaient pas.

V

Lamennais aimait à les surprendre, au milieu

(1) Lettre de l'abbé de Salinis au Grand-Maître de l'Université, 15 septembre 1822.

de leurs labeurs dévoués, et c'est dans ces conversations que naquit définitivement le plan de l'Ecole, dont nous avons raconté les débuts.

La presse catholique laissait alors beaucoup à désirer.

Parmi les journaux, qui s'étaient donné la mission de défendre l'Eglise, les uns subordonnaient constamment les intérêts religieux aux intérêts politiques, ou tout au moins ils étaient tellement inféodés aux querelles d'un parti que leur action restait nulle ou à peu près, en dehors de ce parti. Les autres feuilles religieuses, traînant une existence misérable à force d'économies et d'aumônes, étaient vouées au gallicanisme.

Les deux aumôniers résolurent de donner, sous le patronage de M. de Lamennais, un organe aux doctrines romaines : ils fondèrent le *Mémorial Catholique*. Cette revue mensuelle préluda aux fautes et à l'éclat de l'*Avenir*.

« La polémique du bien devint aggressive, hautaine, provoquante, prodigue d'amertume et d'iro-

nie.. Tous les adversaires, quels qu'ils fussent, adversaires catholiques surtout, furent mis au pilori, et, dans ces exécutions périodiques, on ne saurait dire avec quel *dilettantisme* les exécuteurs épuisaient toutes les formules de la dérision. (1) »

Dans la circonstance de cette fondation, comme en beaucoup d'autres occasions, ce fut Salinis qui prit l'initiative ; mais, ce fut Gerbet qui fit le succès du recueil. Sa collaboration active produisait, avec une verve inépuisable, des polémiques où la sève de la jeunesse débordait sous mille formes.

Réhabilitation de la constitution catholique du moyen-âge et dès lors réhabilitation de la grande mémoire de Grégoire VII, ce fut la première entreprise du jeune polémiste. Il s'éprit, pour cette imposante figure du moyen-âge, si amoindrie par les gallicans, d'une véritable passion,

(1) Foisset *Vie du R. P. Lacordaire,* t. 1, p. 115.

comme le témoigne une lettre qu'il écrivait à Lamennais, alors malade aux eaux de Saint-Sauveur : « Nos pensées, nos vœux, nos prières, « s'envolent toutes du côté des Pyrénées. *Au « nom de Saint Grégoire VII*, soyez guéri. Que je « voudrais être pour un moment l'ange de ces « eaux minérales ! »

Nous ne saurions suivre, même par une simple énumération, l'infatigable journaliste, dans ses études ou redressements historiques sur la déclaration de 1682, sur la Ligue, etc. ; ni dans ses réfutations des Traités de Théologie alors adoptés dans les Séminaires, des ouvrages de M. Boyer de Saint-Sulpice, du travail de M. Affre sur la suprématie temporelle des Papes, des Conférences ecclésiastiques de Gap, etc.

A côté de ces questions d'histoire, Gerbet s'était donné la mission de lutter, sur le terrain philosophique, contre les deux erreurs qu'il jugeait les plus fatales aux esprits contemporains : le Rationalisme, qui proclamait l'indépendance

absolue de la raison, et le Cartésianisme, qui, sans nier l'ordre surnaturel, lui paraissait avoir la prétention d'organiser la philosophie et les sciences, en dehors des données de la Révélation.

VI.

Après avoir réfuté, il fallait édifier. Nous savons déjà quel système philosophique le Maître prétendit substituer aux méthodes traditionnelles et aux systèmes anti-chrétiens. Gerbet épousa la querelle du Maître, avec une vivacité toute juvénile, dont Lamennais était ravi !

Dans deux ouvrages de controverse (1) et dans un travail synthétique (2), l'abbé Gerbet

(1) *Des Doctrines philosophiques sur la certitude dans leurs rapports avec les fondements de la Théologie.* 1826. — *Coup-d'œil sur la controverse chrétienne.* 1828.

(2) *Sommaire d'un système des connaissances humaines.* 1830.

s'efforça de prouver qu'il est impossible de faire de la bonne théologie, sans prendre pour base le système philosophique du sens commun.

Ces études éveillèrent l'attention des professeurs de théologie : elles contribuèrent à combler une des lacunes les plus sensibles de l'enseignement des Séminaires, comme il est aisé de s'en convaincre, en comparant Bailly avec Perrone. Les jésuites les attaquèrent par la plume du Père de Rozaven, en des termes dont Mgr de Ladoue n'a pas craint de dire : « Le ton général « de la discussion affecte, à l'insu probablement « du vénérable auteur, un ton de supériorité qui « va quelquefois, dans l'expression, jusqu'à la « suffisance et au mépris. Presque à chaque « instant, il dit ou sous-entend que son adver- « saire n'a pas compris les théologiens ; qu'il n'a « pas lu, qu'il n'a pas étudié... (1) »

Gerbet fut sensible à cette attaque. Lamennais

(1) Ladoue, *op. cit.* t. I. page 136.

en fut irrité, comme d'une insulte. Ses correspondances en portent la trace vive et acerbe (1).

Substituer la méthode d'autorité, qui est la méthode traditionnelle dans l'Eglise, à la méthode cartésienne, dans l'enseignement scientifique de la Théologie, c'était une entreprise que beaucoup d'enthousiastes acclamaient comme un acte de courage et un acte de foi. Elle était tout-à-fait dans le mouvement d'idées, au sein duquel se mouvait alors Lamennais, qui passa plus tard au fanatisme du principe de liberté, tout comme à ce moment il en était au fanatisme du principe d'autorité. Seulement, on ne s'aperçut que plus tard aussi, lors de la défection du Tertullien moderne, que cette autorité était pour lui celle du genre humain ou du sens commun.

Comment ce système, dont on a si clairement depuis démontré l'inanité, comme le faisait avec tant de vigueur ces temps derniers M. Ferraz à

(1) Lettres des 8 et 28 janvier et du 1er février 1832.

la Faculté des Lettres de Lyon, (1) comment ce système put-il si longtemps séduire de grands esprits, comme l'était Gerbet, et entraîner en si grande majorité le clergé de France ?

Lacordaire, lui aussi séduit comme les autres, s'est posé cette question :

« Je me suis demandé, dit-il, comment une « philosophie, dont j'aperçois si clairement le « vice aujourd'hui, avait pu si longtemps tenir en « suspens ma raison ; et j'ai compris que, lut- « tant contre une intelligence supérieure à la « mienne, et voulant lutter seul contre elle, il « était impossible que je ne fusse pas vaincu. « Car la vérité n'est pas toujours un auxiliaire « suffisant pour rétablir l'équilibre des forces ; « autrement, jamais l'erreur ne triompherait de « la vérité. Il faut donc qu'il y ait dans le monde « une puissance qui soutienne les intelligences

(1) La *Philosophie au XIXe Siècle*, tome II. Leçons professées à la Faculté des Lettres de Lyon en 1879, par M. Ferraz. (Lamennais).

« faibles contre les intelligences fortes, et qui les « délivre de l'oppression la plus terrible de « toutes, celle de l'esprit. Cette puissance, en « effet, est venue à mon secours ; ce n'est pas « moi qui me suis délivré, c'est elle. Arrivé à » Rome, au tombeau des saints apôtres Pierre « et Paul, je me suis agenouillé, j'ai dit à Dieu : « Seigneur, je commence à sentir ma faiblesse ; « ma vue se couvre ; l'erreur et la vérité m'é- « chappent également ; ayez pitié de votre ser- « viteur qui vient à vous avec un cœur sincère ; « écoutez la prière du pauvre. Je ne sais ni le « jour ni l'heure ; mais j'ai vu ce que je ne « voyais pas, je suis sorti de Rome libre et victo- « rieux. J'ai appris de ma propre expérience « que l'Eglise est la libératrice du genre humain ; « et, comme de la liberté de l'intelligence, décou- « lent nécessairement toutes les autres, j'ai « aperçu sous leur véritable jour les questions « qui divisent le monde aujourd'hui (1). »

(1) *Considérations sur le système philosophique de M. de Lamennais,* chapitre XII, page 60.

VII

Quand il soutenait ces polémiques, Gerbet était déjà à la Chesnaie.

Sans vouloir recommencer cette histoire, rappelons que Lamen-nais avait entrepris de fonder là une espèce d'ordre religieux, mi-partie bénédictin, mi-partie séculier.

De la Chesnaie, qui en était le noviciat et la pépinière, il dirigeait, sous le titre modeste de Congrégation. son jeune institut, qui avait déjà une succursale importante dans le Morbihan, à Malestroit.

Le genre d'existence que l'on embrassait, en entrant au petit monastère de la Chesnaie, tenait à la fois de l'austérité du cloitre et de la liberté du monde. La diversité des travaux, dont chacun

avait son heure et son temps déterminés, variait, de la manière la plus agréable, l'uniformité des exercices communs ; et l'unité de la vie spirituelle établissait dans cette famille une fraternité touchante, où ervivait l'idéal parfait des mœurs chretiennes, telles que les vit l'âge d'or du christianisme au berceau. Quand on a dit que la Chesnaie apparaissait à ses hôtes comme la république de Platon, ou mieux, comme un Portique chretien, on n'a peint encore que faiblement cette maison sainte, qui fut réellement pleine de science et de piété (1).

D'ailleurs — et c'est là à mon sens tout le secret du succès de ce Port-Royal du dix-neuvième siècle — « c'était un principe de laisser à chaque individualité le plus de jeu possible, afin que chacun pût sedévelopper librement, et la règle ne déterminait que les choses indispensables (2). »

(1) Fèvre, *op. cit.*, 1er art.
(2) Maupoint. *Vie de Mgr de Hercé,* passim.

La vie de la Chesnaie convenait merveilleusement à l'abbé Gerbet. Son cœur suave et aimant, sa raison profonde ne pouvaient que se complaire à cette vie de méditation, de prière, de travail et de gaie liberté. D'ailleurs, il trouvait des échos dignes de lui dans la docte et pieuse tribu.

« Le nom et la réputation de M. Félicité de Lamennais y avaient en effet attiré des jeunes gens de toutes les parties de la France. L'Est y avait envoyé plusieurs ecclésiastiques du diocèse de Besançon, dont l'esprit froid et modéré, le caractère ferme, doux et posé, et le maintien digne et réservé , contrastaient avec l'enthousiasme, le feu et la vivacité des jeunes gens du Midi. L'énergie des Bretons, leur franchise âpre quelquefois et la constmce de leur volonté, ne formaient pas un moindre contraste avec la nature douce, aimante, mais faible, molle parfois, de l'Anjou et du Maine. Tous ces contrastes, rapprochés et fondus ensemble par la charité, for-

maient une communauté où l'on ne savait lequel admirer davantage de la variété de tant d'éléments divers ou de l'unité qui régnait entre eux. Les membres qui la composaient ne formaient véritablement qu'une famille (1). »

Rappelons quelques noms. Plus d'un a laissé son sillon lumineux parmi les grands esprits de ce temps, parmi ceux qui travaillèrent à populariser la cause catholique et à réconcilier l'Eglise avec la Société.

Le monastère projeté, ou plutôt la famille religieuse de la Chesnaye, compta, parmi les siens, le neveu du fondateur Ange Blaize, Elie de Kertanguy, François de Marzan, Eugène Boré, Frédéric de la Provostaye, Edmond de Cazalès, Charles de Montalembert, Joseph d'Ortigue, Charles de Coux, Maurice de Guérin, Hippolyte la de Morvonnais, Sainte-Beuve, Eloi Jourdain mieux connu sous le pseudonyme de Charles

(1) Maupoint. *Ibid.*

Sainte-Foi, Mermet, d'Ault-Dumesnil, Chavin de Malan, etc.

VIII

Au milieu de cette élite, l'abbé Gerbet avait une situation particulière.

Avec Lamennais, il était disciple ; avec les autres, il était maître, maîtretrès-doux et très-respecté.

Maurice de Guérin l'appelle « le plus doux et le plus endolori des hommes ; (1) » Eugénie, sa

(1) « Le soir, après souper, nous passons au salon. Il (M. de Lamennais) se jette dans un immense sopha, vieux meuble en velours cramoisi râpé, qui se trouve, précisément placé sous le portrait de sa grand'mèrei où l'on remarque quelques traits du petit-fils, et que semble le regarder avec complaisance. C'est l'heure ds la causerie. Alors, si vous entriez dans le salon, voue verriez là-bas, dans un coin, une petite tête, rien qu, la tête, le reste du corps étant absorbé par le sophat avec des yeux luisants comme des escarboucles, ee pivotant sans cesse sur son cou ; vous entendriez uns voix tantôt grave, tantôt moqueuse, et parfois de long éclats de rire aigus : c'est notre homme. Un peu plus loin, c'est une figure pâle, à large front, cheveux noirs, beaux yeux, portant une expression de tristesse et de souffrance habituelle, et parlant peu : c'est M. Gerbet, le plus doux et le plus endolori des hommes. » (Maurice de Guérin, *Journal et Lettres*, p. 195).

sœur, charmée par les décisions de casuistique données à Maurice pour elle (1), lui trouve « la suavité d'un ange. (2) » F. de Marzan l'appelle

(1) « Je sors à l'instant de chez M. Gerbet; je lui ai proposé ton cas de conscience, qui l'a d'abord fait sourire; puis il m'a dit : Mademoiselle votre sœur peut s'occuper, en toute sûreté de conscience, de littérature et de poésie. Il n'y aurait de mal à faire des vers qu'autant que ce travail entrainerait la négligence des devoirs et des soins de famille. Il faut aussi prendre garde à ne pas se laisser emporter par l'imagination si loin dans l'ordre idéal, qu'on se prenne de dégoût pour l'ordre réel et que la vie imaginative nuise à la vie pratique. Il n'y a pas d'autre danger à cela, et je suis bien persuadé que mademoiselle votre sœur saura s'en garder. Il n'y a pas au monde de délassement plus innocent que la poésie. Si l'on défend la poésie aux femmes, il faut aussi leur proscrire la musique : la poésie et la musique, c'est tout un, elles conviennent également aux femmes. Encore un coup, rassurez-la... » *(Ibid.*, p. 54.)

(2) Charmée de la décision, Eugénie exprimait à son frère un vœu, où se révèlent bien la sûreté de son jugement et sa tendresse fraternelle : « Quels torrents de foi et d'amour t'inondent dans ta solitude de la Chesnaye! Tu me représentes un religieux à Clairvaux, du temps de saint Bernard. Seulement M. de Lamennais me semble un peu moins doux que cet aimable saint; mais M. Gerbet a la suavité d'un ange. *Je te préférerais sous sa direction toute d'amour et d'humilité.* Recueille bien les conférences qu'il vous fait. et que tu destines à tes sœurs, les anachorètes du Cayla. Je suis au reste fort satisfaite de sa décision; veuille bien lui en témoigner mes remerciments et combien je serais charmée de l'avoir toujours pour mon casuiste. » (Eugénie de Guérin, *Lettres*)

« le platonique abbé Gerbet. (1) » Mais, nul n'a mieux décrit son influence et son rôle l'Ecole du Maître, que Charles Sainte-Foi.

« Le baromètre de son humeur (à M. de Lamennais) était sujet à bien des variations, et souvent, dans l'espace d'un jour, il descendait de beau fixe à tempête. Souvent, après avoir été gai, aimable et charmant au dîner, il était au souper triste, taciturne, maussade et bourru. Ses tristesses et son silence duraient quelques fois plusieurs jours. Et alors, tout notre petit Olympe

(1) « L'aimable et platonique abbé Gerbet occupait toujours, à mes yeux du moins, la première place dans ce *Portique* chrétien, dont il était la lumière pure en même temps que le charme. Mais il y avait, dans son esprit, des inquiétudes et de la rêverie. Ce visage, habituellement si calme, laissait voir par moments des signes de préoccupations pénibles, qui le faisaient ressembler à celui d'un ange commis à la garde d'un temple, dont il pressentait la ruine prochaine, et peut-être la profanation. » (Du Breuil de Marzan. *Impressions et Souvenirs*, page 427.)

Le même observateur fait remarquer que, si l'abbé Gerbet parlait peu habituellement, il avait « une manière originale et toute à lui d'effectuer, au cœur même de la conversation, des rentrées ou charges imprévues, succédant alternativement à certaines pauses ou absences demi-rêveuses, illuminées tout-à-coup par un éclair charmant, qui faisait tout aimer et apprécier en cet homme, même les distractions. » (*Ibid.*, page 429.)

était dans la gêne et dans l'émoi, comme lorsqu'un nuage fronçait les sourcils du grand Jupiter. Dans ces circonstances, c'était l'abbé Gerbet, qui faisait les frais de la conversation, et qui, avec une grâce charmante, cherchait à voiler à nos yeux les tristesses de son maître, et à interposer entre son humeur chagrine et notre curiosité inquiète les saillie douces et aimables de cet esprit toujours si placide et si serein (1).

Comme Saül, le grand homme, qui dominait à la Chesnaie, sentait passer devant lui le souffle de l'esprit mauvais, et alors, on cherchait la harpe de David pour apaiser ces colères subites, de plus en plus terribles, à mesure que l'abîme l'attirait.

Gerbet était ce David du nouveau Saül.

C'est encore Sainte-Foi qui nous révèle ce petit drame de l'intimité, dans une notice, écrite avec des larmes, où l'on aime à trouver un ton

(1) Charles Sainte-Foi. *M. de Lamennais*. (Revue du Monde Catholique), tome II' p. 438.

de respect affectueux, qui survit, dans l'âme de ce disciple, à la rupture. Noble exemple, malheureusement trop rare : nos apologistes se croient obligés, dirait-on, d'injurier ce qu'ils ont aimé, quand le devoir les en sépare !

« Le sentiment du beau, dit Sainte-Foi, était très-développé chezlui (Lamennais) : il sentait et goûtait, avec un tact exquis, les œuvres d'art, surtout la musique. Mais là aussi, c'était la simplicité qui le charmait davantage. Les chants de l'Eglise et les vieux cantiques le touchaient quelquefois jusqu'aux larmes. Jamais, je n'oublierai les extases de cet homme, lorsqu'il faisait chanter à l'abbé Gerbet une mélodie que Choron avait découverte et qu'il avait adaptée à l'hymne de la Toussaint : *Cœlo quos eadem*. Mais, il FALLAIT qu'elle fut chantée par l'abbé Gerbet ; car lui seul avait donner à sa voix ces inflexions, qui sont comme les notes intérieures et immatérielles d'un chant, et qui sont aux notes invisibles ce que l'esprit est au corps. Vous auriez vu alors

sa figure longue et sévère s'épanouir et comme se dissoudre dans un sourire triste et doux, et le feu de son regard se voiler sous un nuage humide (1). »

Puis ce souvenir évoquant devant sa mémoire des images toujours chères, malgré la distance des ans et les tristesses de la séparation, le fidèle enfant de la Chesnaye ajoute : « Cet air, je ne l'oublierai plus jamais ; il est pour moi un son mélodieux et une image délicieuse. Il flatte et mon oreille et mes yeux, car jamais je ne le chante, sans voir devant moi les visages émus et recueillis de tous ces hommes avec qui j'ai vécu, et que la main du temps a dispersés loin de moi (2). »

C'est ainsi qu'on vivait à la Chesnaie, ce cher asile, « qui devait être le Cambridge ou l'Oxford

(1) Charles Sainte-Foi. *M. de Lamennais*. (Revue du Monde Catholique), tome II, p. 446.

(2) Charles Sainte-Foi. *M. de Lamennais*. (Revue du Monde Catholique), tome II, p. 447.

« de la France, réparant les désastres du schis-
« me (1). »

Mais, Gerbet était le trait d'union entre le Maître et les disciples.

IX.

Lui-même vivait en parfaite communion avec Lamennais, qui avait fini par se reposer sur lui comme sur la plus sûre portion de lui-même. Les lettres du grand homme sont remplies des témoignages de sa confiance en son lieutenant fidèle, d'angoisses quand la santé du cher malade donne plus d'inquiétudes qu'à l'ordinaire. Ces deux hommes se complétaient l'un par l'autre. Celui-là avait le coup d'œil, la pénétration, la vigueur mâle ; celui-ci la mesure, la règle, l élévation et

(1) De Lézéleuc. *Oraison funèbre de l'abbé Jean-Marie de Lamennais*, p. 31.

la grâce. Puis, les deux amis n'avaient alors au cœur qu'un seul désir : le triomphe de la sainte Eglise.

Cependant, malgré cette grande intimité intellectuelle, la fusion des idées ne fut jamais absolue. Tout en épousant les systèmes d'apologétique, en dehors desquels Lamennais ne voyait plus de salut pour la religion, Gerbet n'alla jamais aussi loin. Sa disposition d'esprit, son jugement exquis, sa réserve instinctive, tout, jusqu'à la parfaite pureté de ses mœurs et son admirable modestie, le préserva des excès qui affligeaient dès lors les voyants d'Israël. Il acceptait les vues de son ami, il défendait même les conséquences qu'il en tirait, et cependant, tout en les acceptant, il s'efforçait de les adoucir.

Déjà même, comme le racontait tantôt François de Marzan, un nuage assombrissait parfois ce front si pur : il y avait, dans sa pensée, un doute qu'il n'osait s'avouer à lui-même, une inquiétude qui faisait trop souffrir son affection,

pour qu'il cherchât à en découvrir les fondements. Qui n'a connu cet état, où l'esprit, même le plus ferme, ne veut pas regarder en face ce qu'il ne peut réussir à se dérober !

Lamennais, trop absolu pour le confesser publiquement, sentait le service que lui rendait Gerbet. Il s'efforçait de le retenir, et, comme il était à ses heures le plus séduisant et le plus irrésistible des hommes (1), il avait bien vite raison du cœur de son ami. Celui-ci alors consentait à continuer de prêter à ce grand esprit, vigoureux et hardi, mais violent et absolu, le concours de sa plume « plus fine, plus retenue et plus douce (2) » et à revêtir du caractere de persuasion et de ménagement, qui lui était propre, le système de son illustre maître (3).

(1) Card. Wiseman. *Souvenirs sur les quatre derniers Papes*, p. 35.

(2) Sainte-Beuve. *Causeries du Lundi*, 1. VI, page 3.

(3) Charles Hamel. *Histoire de Juilly*, page 499.

X.

J'ai déjà longuement raconté ailleurs les destins de l'Ecole Menaisienne en face de la Révolution de Juillet, la fondation de l'*Avenir*, l'éclat des polémiques de ce journal et la part qu'y prit Gerbet (1).

Tant qu'il fut là cependant, son rôle de pondérateur s'exerça sensiblement sur le ton du journal. Sa collaboration, très-active au début, se ralentit cependant, quand il dut céder aux fatales exigences de sa santé, alors gravement compromise.

Le voyant si malade, Lamennais s'alarma.

Il savait les liens qui attachaient son ami à l'abbé de Salinis, pour lors directeur du collége

(1) *Lamennais et son Ecole*, chap. VIII et suiv.

de Juilly. Là se trouve, à mon sens, le secret de la détermination, singulière en apparence, qui décida le maître à transférer de la Chesnaie à Juilly sa colonie studieuse. On a cherché d'autres raisons : celle-là me semble péremptoire.

Gerbet fut heureux de se retrouver près de Salinis, trop heureux peut-être ! Lamennais était exigeant. « S'il vous aime, disait un de ceux qui « l'ont connu, son amitié sera passionnée comme « l'amour le plus violent. Il se nourrira en « quelque sorte de vous : son âme s'imbibera « de vos pensées, de vos sentiments, de vos « goûts. Il sera l'esclave même de vos caprices. Il ne vous demandera rien et vous donnera tout. Vous n'aurez rien à faire qu'à vous « laisser aimer et absorber par lui. Il établira « entre vous et lui les mêmes rapports qui existaient entre ce lion et cet épagneul qui vivaient « dans la même cage (1). »

(1) Charles Sainte-Foi. *op. cit.*, p. 443.

Mais, malheur à l'imprudent qui venait caresser l'épagneul ! surtout, si, comme l'abbé de Salinis, il exerce facilement une influence quelconque sur l'esprit de celui que le lion garde avec un soin jaloux. « Malheur à vous, si vous essayez « de soustraire votre esprit à la puissance de « ses idées. Car, dans ses affections, il donne « son cœur à ceux qu'il aime, à condition « qu'ils donneront leur intelligence, et qu'ils la « placeront sous la sienne, comme un vase pour « la remplir de ses pensées ! (1) »

Bientôt, en effet, le séjour de Juilly devint difficile, puis impossible. « Il n'avait aucun rap- « port avec les élèves. Ils le voyaient seulement, « enveloppé dans une longue douillette noire, « qui couvrait sa soutane, se promenant de lon- « gues heures dans le parc, quelques fois en- « touré de ses disciples, le plus ordinairement « seul, méditant les leçons de philosophie qu'il

(1) Charles Sainte-Foi. *op. cit.*, p. 443.

« leur donnait tous les jours ou ses articles de « l'*Avenir*. La pâleur et la mélancolie de son « visage, la vivacité et la profondeur de son re- « gard, et plus encore peut-être la singulière « énergie de ses traits, qui contrastait tant « avec la maigreur et la débilité de son corps, « inspiraient à tous le respect et la crainte ; on « eût aimé à le contempler de près, mais cha- « cun redoutait sa présence (1). »

Un an à peine s'était écoulé depuis qu'on était venu à Juilly. Il fallut en partir vers la fin de 1831 et regagner « la maison solitaire et sombre, « dont aucun bruit ne troublait la mystérieuse « célébrité (2). »

A la Chesnaie non plus, Gerbet ne trouva pas le repos. Le voyage de Rome, l'Encyclique *Mirari vos*, les lettres et les plaintes de son il-

(1) Charles Hamel, *op. cit.*, pages 493 et 494.
(2) *Mémoires* inédits du Père Lacordaire, cités par le P. Chocarne, tome I, page 105.

lustre ami, troublaient sans cesse sa conscience, en mettant son cœur au supplice.

— Que voulez-vous ? lui disait Laurentie, il faut bien que tout homme obéisse à l'autorité du Pape !

— Oui, s'écriait Gerbet, mais M. de Lamennais n'est pas un homme comme un autre !

C'était le cri de l'amitié blessée, ce n'était pas une résistance (1).

Lorsque Lacordaire se sépara de Lamennais, Gerbet éprouva une douleur qui s'épanche dans une lettre attendrie, qu'il termine ainsi : « Adieu, « mon père bien-aimé ; mon meilleur ami, adieu ! « Je prends la part d'un fils, du fils le plus ten- « dre et le plus dévoué, à tous vos chagrins, à « toutes vos espérances, à tous vos travaux. Je « sens plus que jamais, depuis que vous êtes « loin, que ma vie est enchaînée à la vôtre. Et « ce n'est que justice ; c'est vous qui m'avez

(1) Souvenirs d'une conversation entre l'abbé de Ladoue et Laurentie (tome I, page 240)

« donné une vie nouvelle. Comment ne vous la
« consacrerais-je pas tout entière ! (1). »

XI.

Quelques années auparavant, veillant auprès du lit où son ami était mourant, il avait ouvert le livre de l'*Imitation* et il n'y avait lu que ceci : « Et vous aussi, apprenez donc à quitter pour « l'amour de Dieu l'ami le plus cher ! »

Le grand révolté poursuivait sa voie. Les *Paroles d'un Croyant* avaient répondu à l'Encyclique. « Lorsque l'abbé de Lamennais a souf-« fleté l'Eglise par son livre coupable, tous les « yeux se sont tournés vers l'abbé Gerbet et « l'abbé Lacordaire, parce que tous les cœurs

(1) Imit. J. C., liv. III. chap. 32.

« sentaient que c'était à eux qu'il appartenait de « venger leur mère (1). »

Gerbet prit la plume, et, les yeux pleins de larmes, il écrivit cette magnifique réfutation, qui consola l'Eglise, en brisant le cœur du prêtre fidèle.

« Grand Dieu ! pourquoi faut-il que ce soit « moi qui sois chargé de montrer le fond de ce « précipice ? (2)... On sent tout ce que ces paro- « les me coûtent. Celui qui déclare une guerre « ouverte à l'Eglise, qui prophétise sa chûte, « qui n'a pas craint d'outrager l'auguste vieil- « lard que la chrétienté salue du nom de Père, « a eu en moi un ancien ami qui l'aime d'une « amitié née au pied des autels, et qui avait, « pour lui, je le crois, autant de dévouement « qu'aucun des nouveaux amis qui sont venus « courtiser sa révolte. A ce souvenir, je tombe

(2) Lettre de M. de Montalembert à Mme de La Ferronnays, *Récit d'une Sœur*. t. II, page 91.
(3) *Univ. Cath.*, III, 88.

« à genoux, offrant pour lui à Dieu des prières
« dans lesquelles il n'a plus foi, et je ne me re-
« lève que pour combattre, dans l'ami de ma
« jeunesse, l'ennemi de tout ce que j'aime d'un
« éternel amour (1). »

Depuis, le nom de Lamennais ne revient plus sur les lèvres de Gerbet, que sous cette forme de la prière. Il offrait à Dieu sa vie pour ce retour tant désiré.

« J'unis ma pauvre prière à ces gémissements
« infinis des saintes âmes qui s'élèvent vers vous
« de tous les coins du monde, où son nom est
« parvenu, afin que la vraie vie lui revienne
« avec abondance et surabondance, afin qu'il
« porte le repentir si haut que les anges du ciel
« aient bien peu à descendre pour se réjouir
« près de lui, afin que le Père commun, de ses
« bras toujours ouverts, le prenant enfin contre
« son cœur, le bénisse de ces bénédictions que

(1) *Univ. Cath.*, III, 9.

« saint Ambroise fit descendre sur Augustin re-
« pentant, que ses amis, dans la vivacité de leur
« joie, doutent de leur douleur passée comme
« d'un songe, et que son frère oublie même qu'il
« l'a pleuré (1). »

Et cela dura ainsi pendant vingt ans, jusqu'au jour où un témoin des derniers moments vint attrister l'évêché d'Amiens du récit de cette fin lugubre. Ce fut Joseph d'Ortigues, mort depuis dans de tout autres sentiments, qui assuma la pénible mission d'arracher du cœur des deux vieux amis cette espérance tant caressée. Mon Dieu ! que ce jour fut triste ! Je vois encore, dit M. de Ladoue, la figure atterrée de l'abbé Gerbet. Trop affecté pour pouvoir parler ; il se contenta de dire à Dieu : « Seigneur, grâce et miséricorde !... (2) »

(1) *Univ. Cath.*, III, 88.
(2) Ladoue, *op. cit.*, t. I, p. 291.

III

A JUILLY

A JUILLY

Sommaire. — Châtiment et récompense. — L'abbé Migne. — Fondation du journal l'*Univers*.— Soupçons.— Etudes sur la philosophie des Pères de l'Eglise. — Les trois âges de la science. — Alcuin. — Retour à Juilly. — Salinis à Juilly.— Ce qui manquait à Gerbet.— La maison de Thieux.— Le *Précis de l'histoire de la Philosophie.* — Rôle de Gerbet à Thieux. — Quelques noms de visiteurs.— Les comédiens ordinaires de Juilly.— Un collége dans la Lune.— Les deux courants des esprits. — Double travail de l'apologiste.— Programme salué par M. Guizot. — Les cinq Facultés.— Vide douloureux.— Spirituel envoi. — Confessionnaux à cornes dorées.— Que sainte Hiltrude me pardonne ! — La vie de château.— Fort comme le diamant et plus tendre qu'une mère. — Le secret royal. — Albert et Alexandrine. — Harmonies des heures.— Première et dernière communion.— Sois toute à Dieu ! — Le *Credo de la douleur*.— L'imagination, le cœur, la volonté. — Le papillon de nuit.— Le Vicicili.— Une épitaphe.

I.

« Dieu résiste aux superbes, et il réserve ses douces consolations pour les humbles.

« En s'élevant dans son insoumission orgueilleuse, Lamennais rencontra les résistances de Dieu ; il vit briser successivement entre ses mains tous les moyens d'action, qu'il eût pu rendre si féconds, s'il les eût humblement consacrés au service de la sainte Eglise : l'apostolat de la jeunesse, le dévouement de l'amitié, et jusqu'à la plume du publiciste.

« Ce qui était refusé comme châtiment à l'orgueil révolté était réservé comme récompense à l'humilité soumise.

« De disciple, l'abbé Gerbet devenait maître ; il voyait se grouper autour de lui de jeunes hommes avides de recueillir ses leçons ; il se sentait environné d'amis dont la tendre affection adoucissait la blessure qu'une amitié brisée laissait au fond de son cœur ; il était assez heureux pour ressusciter la presse catholique qui aurait dû, ce semble, rester écrasée sous les anathèmes prononcés par l'Eglise contre l'*Avenir*. (1) »

(1) Ladoue. *Mgr Gerbet*, etc., t. II, pag. 1 et 2.

II.

Un prêtre, dont le nom est demeuré célèbre dans les annales de la librairie et qui, à travers certaines excentricités d'allures et de langage, a su rendre à la France et à l'Eglise d'incomparables services, l'abbé Migne, venait de lancer, dans le monde, un de ces prospectus, écrits dans le style pyramidal qu'il avait inventé et dont il a emporté le secret en mourant.

Le prospectus fut suivi, à peu de distance, de l'apparition du journal qu'il annonçait. Le nom du journal est demeuré célèbre, et il réveille bien des souvenirs. C'est une date importante dans l'histoire des luttes religieuses au XIXe siècle, que celle du dimanche 3 novembre 1833, où parut le premier numéro de l'*Univers*.

« Catholiques dans l'âme, disait l'abbé Migne

« dans sa langue particulière, nous ne voulons « arriver au but le plus catholique que par les « moyens les plus catholiques. (1) »

A la suite des articles, dont la paternité revenait visiblement au fondateur, dès le premier numéro, il y en eut un autre, signé également *l'abbé Migne*, mais de style tout différent. C'était une vision, intitulée « la Toussaint, » où l'école menaisienne reconnut bien vite la touche du principal disciple de l'auteur des *Paroles d'un Croyant.*

Le soupçon suffit, pour éveiller quelques défiances et permettre aux ennemis de répandre charitablement le bruit que l'*Univers* était en somme le continuateur de l'*Avenir*. Gerbet, par prudence, crut devoir s'abstenir de signer, craignant de nuire à la prospérité du journal; mais ses belles études sur la philosophie des Pères de l'Eglise, publiées chaque semaine, eurent bientôt conquis la faveur du public.

(1) *Univers religieux*, numéro du 5 novembre 1833

Des Pères des premiers siècles, Gerbet, passant aux docteurs du moyen-âge, s'arrête et s'attarde complaisamment devant une figure, solitaire, mais majestueuse, celle « du vénérable Alcuin, « avec son froc de moine anglo-saxon et sa ton- « sure cléricale, qui semble sortir de l'Océan, « comme les sages Orientaux avaient semblé « descendre des montagnes. (1) »

L'abbé Gerbet considère Alcuin comme le père de la science moderne.

« La science des peuples modernes, dit-il, « considérée dans ses formes extérieures, a eu « trois âges, son âge patriarcal, son âge epique « ou héroïque, son âge dramatique. Son âge « patriarcal commence sous Charlemagne ; elle « arrive à son âge héroïque dans les écoles des « onzième, douzième et treizième siècle, bruyant « tournoi de la pensée. On l'a dit : La scholas- « tique était la chevalerie de l'intelligence. Les

(1) Gerbet. *Littérature du moyen-âge. Alcuin*, etc. (*Univers religieux* du lundi et mardi 3 février 1835).

« docteurs cherchaient les combats de l'argu-
« mentation, comme les preux cherchaient des
« querelles et des aventures : époque passion-
« née pour les idées où les étudiants de l'Uni-
« versité de Paris, divisés en deux armées,
« *transfrétaient la Séquane*, dit un chroniqueur,
« et s'allaient battre à la *Lriparre*, pour décider,
« en champ clos, la question du nominalisme et
« du réalisme. Mais, depuis que les pensées
« humaines ont été troublées par des luttes
« plus profondes, plus intimes, la science a pré-
« senté le spectacle d'un drame solennel et terri-
« ble, où se jouent les destinées du genre hu-
« main. Nous sommes encore mêlés à ce drame,
« nous aurons passé avant qu'il soit fini, nous en
« entendrons encore le bruit dans nos tombes.
« Mais déjà nous pouvons en entrevoir le dénoû-
« ment ; il finira par un hymne à la foi. (1) »

(1) Gerbet. *Littérature du moyen-âge. Alcuin*, etc. (*Univers religieux* du lundi et mardi 3 février 1835).

Puis, revenant à Alcuin, Gerbet l'interpelle, dans une vive prosopopée, qui est bien dans sa nature et dans ses habitudes littéraires.

« Bon précepteur de Charlemagne ! s'écrie-t-il, on t'avait bien oublié, mais on revient à « toi : car ta statue s'élève sur le seuil de ce « grand temple gothique, qu'on appelle le moyen-« âge, et dont on s'est mis enfin à étudier l'ar-« chitecture et les tombeaux. Nous nous plai-« sons aussi, pour notre part, à secouer la pous-« sière, qui a recouvert ta mémoire. Tu fus le « vénérable instituteur primaire de la vieille so-« ciété européenne, comme saint Anselme fut « son professeur de philosophie, comme saint « Thomas, qui était à lui seul une université, « lui donna l'enseignement supérieur et une « encyclopédie. Karl-le-Grand signa ton brevet « avec la pointe de son épée triomphante ; il se « fit l'inspecteur des études que tu dirigeais; « il s'assit lui-même sur les bancs de ta classe.

« Donc, nous aurons à parler de toi, glorieux « maître d'école ! (1) »

III.

Malgré les ressources de l'étude et les jouissances d'une collaboration active au journal que le jeune clergé accueillait avec enthousiasme, le jeune publiciste se sentait bien seul, à Paris.

Aussi, ne fallut-il pas à Salinis beaucoup d'instances, pour que Gerbet « ne sut pas résister à « l'appel d'un ami égal et tendre, et tout confor- « me à sa belle nature. (2) »

Il revint donc à Juilly.

Salinis régnait à Juilly et s'y faisait aimer, té-

(1) Gerbet. *Littérature du moyen-âge. Alcuin*, etc. (*Univers religieux* du lundi et mardi 3 février 1835).

(2) Sainte-Beuve. Lettre citée dans la *Vie de Mgr de Salinis*.

moin ce cri du cœur qu'un de ses collaborateurs, devenu évêque comme lui, lui envoyait à vingt années d'intervalle :

« O Juilly ! Juilly ! délicieuses causeries, frais « ombrages, douce confiance, tendres épanche- « ments, quelle place vous aurez toujours dans « mes souvenirs ! C'est là qu'aurait dû s'écouler « ma vie avec vous, très-bon et vénéré Sei- « gneur ! Croyez bien que je serai toujours pour « vous ce que j'étais sous votre toit, quand « vous teniez mon âme charmée par la grâce de « votre parole et de votre si aimable hospita- « lité ! (1) »

La solitude, les souvenirs d'un grand passé, les nouvelles du présent transmises par les meilleurs témoins, une belle bibliothèque, aucun souci des choses matérielles, et, à côté de ces charmes de la vie, une amitié tendre et forte : c'était bien tout ce qui convenait à Gerbet, il s'y

(1) Mgr Cœur. *Lettre à Mgr de Salinis,* du 11 septembre 1853.

complut avec délices, et, si l'on veut nous pardonner l'application, il s'y roula comme une abeille dans sa fleur.

Mais, au bout de quelque temps, l'œil perspicace de son ami découvrit qu'il ne tarderait pas de manquer à Gerbet une chose que la Chesnaie lui avait donnée : un auditoire digne de lui.

« L'abbé Gerbet ne pouvait pas s'assujettir au rôle de professeur. Esprit éminemment synthétique, saisissant la vérité par les côtés où elle touche à l'infini, celui qui est le moins accessible aux intelligences naissantes ; manquant d'ailleurs d'une certaine clarté d'exposition, il n'aurait pas pu se plier aux exigences d'un enseignement scolaire. (1) »

Les directeurs de Juilly eurent alors la pensée de créer une maison de hautes études, sorte de transition entre la vie de collége et la vie du monde, où la règle plus large et plus flexible se

(1) Ladoue. *op. cit.*, II, 2.

bornerait à préserver du passage subit à l'indépendance absolue, et où l'on ferait aux élèves des cours supérieurs de littérature et de philosophie de l'histoire, pour les préparer aux études de droit.

IV

Une vaste maison fut louée à Thieux, à deux kilomètres de Juilly, et la direction en fut confiée à l'abbé Gerbet.

De là sortit ce *Précis de l'histoire de la Philosophie*, — le premier ouvrage de ce genre, paru en France, — qui fit toute une révolution dans l'enseignement, et rendit un véritable service à la cause religieuse, en mettant en regard l'histoire des dogmes et l'histoire des systèmes. « Le *Précis* est excellent, écrivait un bon juge. C'est M. Gerbet qui l'a écrit sans le signer. (1) »

(1) Ozanam. *Lettres*, II, 24.

Il ne se borna pas à laisser l'empreinte de son génie dans l'enseignement de Juilly : il embellit encore la studieuse solitude du charme et de la douceur de son esprit.

Les traditions de la Chesnaie et les souvenirs de Lamennais le suivirent à Juilly et à Thieux.

A la Chesnaie, Lamennais lui avait appris à « descendre des hauteurs du génie et de la gloire, « pour se mêler aux divertissements de ses disci- « ples, pour se faire jeune, enfant même avec « eux. (1) »

C'était toujours Gerbet, qui composait les chansons, les petits poèmes allégoriques de fête et de circonstance ; et, malgré le voile de l'anonyme dont il avait soin de les couvrir, leur spiritualité discrète et leur gracieuse gaîté trahissaient chaque fois l'aimable poète (2).

(1) Charles Sainte-Foi. *Lamennais*. (*Revue du monde catholique*, n° du 10 janvier 1862).

(2) Dans son *Histoire de l'Abbaye et du Collège de Juilly*, M. Charles Hamel a complaisamment décrit ce rôle de Gerbet auprès des élèves.

Les divertissements et les études firent bientôt une réputation à la maison de Thieux. Le croira-t-on ? Les visiteurs les plus éminents s'y succédaient, et la chronique de l'école prétend que les divertissements avaient pour eux autant d'attraits que les études, et les visiteurs s'appelaient Berryer, Lacordaire, Montalembert, Bertheaud, Combalot, Lamartine, Sainte-Beuve, Rio, Ozanam, Jules Le Chevalier, Margerin, etc.

Bref, les choses en vinrent au point que ceux de Thieux s'étaient constitués et avaient été agréés comme les *comédiens ordinaires de Juilly*, Gerbet était le directeur assermenté de la troupe.

V

Son biographe raconte une de ces inventions du directeur, qui faisaient le bonheur de Sainte-Beuve (1).

(1) Ladoue, *op.* et *loc. cit.*, p. 7 et suiv.

Les journaux de l'époque venaient de mystifier leur crédule public en racontant les prétendues découvertes faites dans la lune par le célèbre Herschell : avec une lunette d'une puissance remarquable, l'illustre astronome avait aperçu dans notre satellite des êtres vivants qui ressemblaient à des hommes.

S'emparant de cette découverte, l'abbé Gerbet composa une pièce ingénieuse, intitulée : *Un élève de Juilly dans la lune.*

Les élèves sont curieux de leur nature, ils aiment les nouveautés ; un jour de grand congé, un élève, s'étant séparé de la communauté, avait rencontré des individus qui partaient pour visiter leurs nouveaux amis de la lune ; il s'était joint à eux. Au moment où ces voyageurs débarquèrent, une grave question préoccupait le public lunaire ; il s'agissait de fonder un collége dans le genre des colléges sublunaires les plus renommés. Pendant que l'on délibérait, la nouvelle se répand dans la lune que des étrangers sont arrivés et

que parmi eux se trouve un élève du célèbre collége de Juilly, dont la réputation est montée jusqu'à ces hauteurs ; on s'empresse de le mander, et, sans lui donner même le temps de la réflexion, on le constitue directeur de l'instruction publique et supérieur du collége-modèle. L'élève se laisse faire, et le voilà en train d'organiser son établissement. Il va sans dire que, sous prétexte d'organiser, il se livre à une critique des plus amusantes de ce qui se fait à Juilly. Rien n'est épargné : depuis les maigres dîners de l'économe jusqu'aux conférences religieuses du directeur, tout est agréablement critiqué.

On juge de l'enthousiasme que cette critique joyeuse excitait dans l'auditoire. Mais, ce qui émerveilla surtout, ce fut le dénouement.

La réputation du nouveau collége se répandant jusqu'aux extrémités de la lune, les élèves affluaient de tous les côtés. Le directeur accueillait avec une grâce parfaite les enfants qu'on lui présentait, et il écoutait avec une bienveillance

que rien ne lassait les observations des parents, assez semblables, naturellement, à celles dont les parloirs des colléges de la terre sont les témoins.

Au milieu d'une de ces scènes de présentation, on voit se lever dans l'auditoire un monsieur que personne ne connaît, et qui, s'adressant à M. le supérieur, se plaint en termes très-vifs de ce que l'on vient de reproduire mot pour mot la conversation qu'il a eue la veille avec lui, au sujet de son fils, et, sans vouloir entendre aucune raison, il se précipite sur le théâtre pour obtenir raison, et la toile se baisse.

Dire la stupéfaction de l'auditoire, la rage des petits, surtout, contre cet importun qui venait interrompre la pièce, serait difficile.

Ce ne fut que le lendemain que le mot de l'énigme fut connu, et que le rire remplaça la colère. L'interrupteur n'était qu'un acteur déguisé !...

VI.

L'influence religieuse de Juilly devint assez considérable pour donner à Salinis et à Gerbet la pensée de la faire rayonner par un enseignement public.

La loi s'y opposant, ils essayèrent d'y suppléer par une publication périodique, dont les séries d'articles principaux formeraient, en quelque sorte, des cours correspondant aux diverses facultés universitaires.

Comme toujours, Gerbet tint la plume.

Il assigna son but à cette Revue, avec une merveilleuse intuition des besoins de l'apologétique à ce moment. Ces hommes de l'Ecole Menaisienne avaient bien compris leur temps. Si, d'une part les révoltes du chef et d'autre part les mes-

quines entraves de la jalousie, — toujours aux aguets contre quiconque osera tendre une main loyale à ceux qui ne nous connaissent pas encore, — n'avaient point arrêté cet élan, le XIX[e] siècle aurait assisté à ce triomphe de la foi et à cette réconciliation des esprits, que Joseph de Maistre avait prophétisés.

Gerbet voulait que la revue nouvelle correspondît au double courant des esprits.

L'un de ces courants les rapprochait du catholicisme, en montrant en lui le plus grand préceptorat du genre humain, qui ait jamais existé.

L'autre les en éloignait, en les persuadant que l'humanité, parvenue aujourd'hui à l'âge viril, n'avait plus besoin de ses leçons et pouvait se charger, seule et sans appui, de constituer la science, la morale, les arts, la société.

Pour correspondre à ce double courant, la revue effectuera un double travail.

Un travail d'épuration et d'élimination, qui tendra à cultiver les diverses parties des con-

naissances humaines, à les dégager de plus en plus des conceptions erronées qui pouvaient y avoir été mêlées, et à favoriser ainsi le mouvement de retour des esprits à la foi.

Puis un travail d'organisation, tendant à montrer que la foi catholique engendre la philosophie, science générale qui constitue l'unité de toutes les sciences diverses; que la hiérarchie catholique, combinée avec les résultats de la science, peut seule résoudre les problèmes les plus importants de l'économie politique; que tout art doit être chrétien; enfin, que tout ce qui est chrétien émane du catholicisme ou y rentre.

Ce programme passionna l'attention publique.

Dans un article magistral, reproduit par tous les journaux de l'époque. M. Guizot salua cette généreuse entreprise.

« Grâces leur en soient rendues ! s'écriait noblem ent le célèbre homme d'Etat, grâces soient « rendues à ces hommes vraiment pieux, vrai« ment catholiques, qui portent sur la France

« catholique, sur la France de la Charte, un « regard équitable et affectueux. C'est déjà de « leur part une marque de leur haute intelligence « que ce premier rayon de justice envers notre « époque, cette espérance hautement manifestée « qu'elle accueillera la vérité éternelle, et ne doit « pas être maudite en son nom !

« Ils ne gardent contre elle (la société) point « d'arrière-pensée, point de mauvais dessein ; ils « comprennent et acceptent les principes sur les- « quels elle se fonde et ils s'efforcent sincèrement, « sérieusement, de rétablir, entre ces principes « et les doctrines catholiques, une harmonie qui « ne soit pas purement superficielle et apparente.

« Leur plan est simple : après avoir tracé un « cadre général des sciences humaines et des « rapports qui les lient, soit entre elles, soit à « l'unité sublime vers laquelle elles tendent, ils « placent dans ce cadre des cours spéciaux sur « chacune des sciences diverses, tant de l'ordre « matériel que de l'ordre intellectuel, et s'appli-

« quent, dans ces cours, à faire pénétrer tantôt la « religion dans la science, tantôt la science dans « la religion, les tenant sans cesse en vue l'une « de l'autre, afin qu'elles se connaissent, se rap- « prochent et s'unissent dans un commun pro- « grès (1). »

En effet, tout comme dans une *Université*, les *Cours* étaient divisés en *Facultés*. Au début, ces Facultés étaient au nombre de cinq.

1° Faculté des sciences religieuses et philosophiques, avec les abbés Gerbet, de Salinis et Juste, pour titulaires.

2° Faculté des sciences morales, où professaient le comte de Coux et le vicomte de Villeneuve-Bargemon.

3° Faculté des Lettres et Arts, dirigée par l'abbé de Cazalès et par Rio.

4° Faculté des sciences physiologiques, phy-

(1) Guizot. *De la Religion dans les sociétés modernes.* (Art. publiés par la *Revue Française*.

siques et mathématiques, inaugurée par le brillant enseignement d'un Saint-Simonien converti, Margerin.

5° Faculté des sciences historiques, avec des professeurs comme Edouard Dumont, Charles de Montalembert, Foisset, Douhaire, etc.

Ils intitulèrent naturellement leur Revue l'*Université Catholique.*

Le premier numéro parut en janvier 1836.

L'œuvre a vécu trente ans et se soutint vaillamment entre les mains de Bonnetty.

L'abbé de Salinis y a publié son magnifique *Cours de Religion*, Gerbet son *Introduction à l'étude des vérités chrétiennes*, de Coux son *Economie sociale*, Rio son *Art chrétien*, Montalembert l'*Introduction à l'histoire de sainte Elisabeth* et plus d'une étude sur les *Moines d'Occident*, Alban de Villeneuve une remarquable *Histoire de l'économie politique*, etc.

VII.

Quand il rompit avec Lamennais, Gerbet avait senti se creuser sous lui un vide, qui lui faisait peur. Et pourtant, quel contraste entre les deux amis ! Le premier, toujour exagéré, passionné, violent, poussant tout à l'extrême ; le second, cœur aimable, nature fine et délicate, esprit pénétrant, caractère d'une rare bienveillance qui n'excluait pas une certaine malice, fort contenue sans doute, mais saisissant à merveille le côté comique des hommes et des situations (1).

Sa correspondance intime donne raison à cette appréciation.

Quel aimable et spirituel envoi, par exemple,

(1) De Mérode. *Souvenirs* racontés par Mgr Besson, p. 12.

siques et mathématiques, inaugurée p...
lant enseignement d'un Saint-Simonien ... de
Margerin.

5° Faculté des sciences historiq... ous en-
professeurs comme Edouard Dumon... dresse
Montalembert, Foisset, Douhaire, ...

Ils intitulèrent naturellement leur ... les li-
versité *Catholique*.

Le premier numéro parut en j...

L'œuvre a vécu trente ans et ...

lamment entre les mains de B... in, le roi

L'abbé de Salinis y a pub... moyen-âge.

Cours de Religion, Gerbet ... mes,

l'étude des vérités chrétiennes, ...

mie sociale, Rio son *Art chr*...

l'*Introduction à l'histoire* ...

plus d'une étude sur les *M*... de la fa-

de Villeneuve une remarq...

nomie politique, etc.

; —

..er les absolutions dont
..esoin.

.. la raison. Voici celle qu'il
.respondant :

.. que l'église (de Trélon) n'a pas
.. statues de saints de toutes cou-
.encore, ma parole d'honneur, des
..onnaux dorés, ou plutôt à cornes do-
.. ar la dorure de ces confessionnaux a été
.. e particulièrement à des lames de bois
.. iues, placées de telle sorte qu'une imagi-
..ion un peu vive transforme aisément ce
..nfessionnal en un taureau symbolique. Je
..nais des paroissiennes très-ferventes, aux-
..elles ce taureau de bois a fait une telle peur,
qu'elles s'en vont chercher, à une distance
considérable, à travers la pluie, la boue ou la
poussière, un confessionnal qui n'ait pas de
cornes dorées. (1) »

(1) *Lettre au comte de Montalembert*, du 29 juillet 1834.

que ce récit de la légende de sainte Hiltrude, vierge du VIII[e] siècle, adressée sous forme de lettre à Charles de Montalembert !

« J'ai toutes sortes de raisons pour vous en-
« voyer ces notes. Et d'abord, je les vous adresse
« à titre de redevance, car je vous reconnais
« pour le propriétaire féodal de toutés les lé-
« gendes , l'aumônier de toutes les chapelles
« gothiques, l'abbé de tous les monastères en
« ruine, le grand-maître de toutes les chevale-
« ries, le connétable, le seigneur suzerain, le roi
« de tous les souvenirs poétiques du moyen-âge.
« C'est pourquoi, Monseigneur, je viens, moi,
« votre féal et humble vassal, vous faire hom-
« mage de quelques souvenirs que j'ai glanés
« sur votre domaine..... (1) »

Il écrivait cela de Trélon, résidence de la famille de Mérode. Or, les châtelaines, se refusant à donner leur confiance au curé du lieu, s'en

(1) *Lettre au comte de Montalembert*, du 29 juillet 1834.

allaient, fort loin, chercher les absolutions dont elles pouvaient avoir besoin.

Gerbet en cherche la raison. Voici celle qu'il en donne à son correspondant :

« Vous saurez que l'église (de Trélon) n'a pas « seulement des statues de saints de toutes cou- « leurs, mais encore, ma parole d'honneur, des « confessionnaux dorés, ou plutôt à cornes do- « rées ; car la dorure de ces confessionnaux a été « infligée particulièrement à des lames de bois « pointues, placées de telle sorte qu'une imagi- « nation un peu vive transforme aisément ce « confessionnal en un taureau symbolique. Je « connais des paroissiennes très-ferventes, aux- « quelles ce taureau de bois a fait une telle peur, « qu'elles s'en vont chercher, à une distance « considérable, à travers la pluie, la boue ou la « poussière, un confessionnal qui n'ait pas de « cornes dorées. (1) »

(1) *Lettre au comte de Montalembert,* du 29 juillet 1834.

Il continue son gracieux badinage : « Je me « hâte, dit-il, de sortir aussi des réflexions bis« cornues que je vous condamne à lire. Allons « respirer en plein air. Le beau village de Trélon « est voisin d'une grande et superbe forêt longue « de plusieurs lieues. Elle touche, par une de « ses extrémités, à une habitation qui appar« tient — que sainte Hiltrude me pardonne ! — « à M. de Talleyrand. Mais, par un effet tout « particulier de la protection de la sainte, le « propriétaire de cette demeure paraît avoir « pour elle une bienheureuse aversion. (1) »

A Trélon, à Epoisses, en plus d'un autre châ« teau, on se disputait les loisirs de l'abbé Gerbet. « Partout, il demeurait l'aimable et doux abbé « Gerbet ; partout aussi, il restait prêtre !

Or, le prêtre est apôtre. Malheur à qui l'oublierait, dans la milice sainte ! Celui-là ne tarderait pas à subir des influences qui diminuent

(1) *Lettre au comte de Montalembert*, du 29 juillet 1834.

l'esprit de son état, en punition de ce qu'il a négligé de faire rayonner les siennes!

VIII.

Gerbet partout fut apôtre. Dieu lui réservait là des consolations, qui compenseront avec surabondance le sacrifice généreux de son cœur.

« Fort comme le diamant, et plus tendre « qu'une mère ! » C'est l'idéal du prêtre, tel que Lacordaire l'a défini (1). C'est la définition même de Gerbet.

Doux et consolant ministère que celui de la parole du prêtre et de son action mystérieuse sur les âmes, auprès desquelles il est le canal de la grâce divine !

D'ordinaire, ces opérations restent « le secret

(1) MONTALEMBERT. *Le Père Lacordaire,* Par. III, *sub fin.*

du roi » qu'il est bon, dit le saint livre, de tenir caché (1). » Mais, dans la vie sacerdotale de Gerbet, plus d'un de ces ministères a eu un tel rayonnement qu'il a éclaté, comme la lumière tirée du du boisseau.

Je n'en citerai qu'un.

Qui n'a lu ce récit, ou plutôt ce chant, cet hymne à l'amour conjugal, chaste et doux comme l'amour de Valérien et de Cécile, ardent et pur comme l'amour de Pauline et de Polyeucte, poétique et charmant comme l'amour de Cymodocée et d'Eudore ; ce *Récit*, tombé du cœur et de la plume *d'une sœur*, dont l'éloge est superflu, aujourd'hui qu'il est dans toutes les mains !

En 1832, à Rome, un jeune gentilhomme français, resté fidèle à sa race et à son baptême, rencontrait une jeune fille russe, en qui tout l'attira. Mais, en outre de certains obstacles matériels, il y avait entre ces deux âmes, vio-

(1) Tobie, XII, 7.

lemment attirées l'une vers l'autre, un abîme : le jeune homme était catholique fervent, la jeune fille était luthérienne !

S'unir à une compagne, qui ne le suivrait pas au pied des mêmes autels, semblait à Albert un sacrilége.

« Mon Dieu, s'écria-t-il un jour, je vous fais « l'offrande solennelle de ma vie pour obtenir sa « conversion ! (1). » De son côté, Alexandrine eut l'inspiration de faire « l'abandon de son bonheur « pour obtenir la claire vue de la vérité (2). » Le mariage eut lieu. Huit jours après le mariage, elle aperçut du sang dans le mouchoir d'Albert.

A quelque temps de là, en plein mois de mai, consacré à la Vierge Mère de Dieu, — ce culte qui arrêta le plus longtemps son âme, pourtant si aimante, mais dominée par les préjugés luthériens, — elle écrit dans son *Journal :* « Je serai

(1) *Récit d'une sœur,* t. I., page 30
(2) *Ibid.*, page 31.

« catholique avant la Fête-Dieu. L'abbé Gerbet « sera mon confesseur (1). »

« Elle ne l'avait jamais vu alors, dit Madame Craven, mais, un jour, à Venise, elle avait lu un article de lui dans *l'Université Catholique* (2), et l'impression qu'elle en reçut fut si grande qu'elle résolut alors, si elle se faisait catholique, de n'avoir d'autre confesseur que lui. »

Quand, le 31 mai 1836, elle se présenta pour la première fois au saint tribunal, elle eut peur, et fut bien longtemps à se décider à y entrer. Quand elle en sortit, elle dit à Dieu : « O mon « Père céleste ! quel prêtre tu m'as envoyé, sur- « passant tout ce que j'avais désiré trouver dans « un confesseur ! (3) »

Ame essentiellement poétique, l'abbé Gerbet avait l'oreille ouverte à toutes les harmonies de

(1) *Récit d'une sœur*, t. I., page 393.
(2) Ce sont les articles intitulés *Vues sur le dogme catholique de la Pénitence*, dont il sera parlé plus loin.
(1) *Récit d'une sœur*, t. I, page 395.

la nature. « Il croyait aux harmonies des heures « en faveur de certaines âmes ; il croyait que « le temps, si fantasque, si souvent rebelle à nos « arrangements profanes, est, sous la main de « Dieu, un rhythme souple et docile, qui obéit « mieux que nous ne pensons aux convenances « divines. »

Il imagina, pour Albert mourant, uné consolation suprême et pour Alexandrine nouvellement convertie une émotion impérissable, en confondant, dans un seul et même acte, ce que Mgr de la Bouillerie a si admirablement nommé « le plus « doux souvenir et la meilleure espérance, (1) » une première communion et une communion dernière en viatique.

« Comme le pauvre malade ne pouvait aller à l'église assister au saint sacrifice, le sacrifice vint à lui, et, par une dispense miséricordieuse, sa chambre, presque funèbre, fut transformée en

(1) *Méditations sur l'Eucharistie,* 5[e] médit.

sanctuaire. En face de ce lit, qui était déjà comme une espèce d'autel, où l'ami mourant du Christ offrait à Dieu sa propre mort, on éleva un crucifix et un autel, où le mystère du Christ mourant allait se renouveler. Elle y suspendit des ornements et des fleurs, car une première communion est toujours une fête. Mais les broderies que sa main attacha au-devant de l'autel rappelaient une autre fête : elles avaient été portées dans une autre cérémonie ; et, après avoir été depuis lors mises à l'écart, elles sortaient de nouveau , elles reparaissaient là comme pour nous dire que la joie de ce monde n'est qu'un tissu à jour, bien frêle, et que nos espérances ne sont guère qu'une parure qui se déchire.

« Tout à coup, cette chambre, sombre jusqu'alors, s'éclaira de la lumière qui jaillissait des flambeaux de l'autel; comme la mort, la ténébreuse mort, s'illumine pour le juste des rayons que Dieu tient en réserve pour ses derniers re-

gards. Le sacrifice commença, et il était minuit. (1) »

« Dans cette chambre, dit Sainte-Beuve, près de ce lit, tout à l'heure funéraire, on célébra une nuit — à minuit, heure de la naissance du Christ,—la première communion de l'une en même temps que la dernière communion de l'autre. L'abbé Gerbet fut la consécrateur et l'exhortant dans cette scène si profondément sincère et si douloureusement pathétique, mais où le chrétien retrouvait de saintes joies. (2) »

Mais pourquoi demander à d'autres ce récit et ces impressions ? Alexandrine elle-même les a écrits dans son journal :

« Albert était au lit, il n'avait pu rester levé. Je me mis à genoux près de lui, je pris sa main, et c'est ainsi que commença la messe de l'abbé Gerbet. Je ne savais où j'étais, ce qui m'arrivait,

(1) *Récit d'une sœur*, t. I, pages 400 et suiv.

(2) SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. VI, page 105.

lorsque, la messe s'avançant, Albert me fit quitter cette main, que je regardais comme si sacrée, que, dans le moment le plus saint de ma vie, je ne croyais pas manquer à Dieu en la tenant. Albert me la fit quitter, en me disant : « Va, va, sois toute à Dieu. »

« L'abbé Gerbet m'adressa quelques paroles avant de me donner la communion, ensuite il la donna à Albert, en partageant l'hostie entre l'époux et l'épouse, — double viatique, pour lui de la mort, pour elle de la douleur ; — puis je repris sa main. Je m'attendais à le voir mourir cette nuit. (1) »

La mort tarda quelques jours. Quand elle arriva, Gerbet avait dû rentrer à Thieux. Alexandrine eut la force de lui écrire :

« Monsieur, il y a quelques heures qu'Albert
« m'a quittée. Oh ! mon Dieu ! sa mort a été
« douce, et il est mort appuyé sur moi.... A

(1) *Journal d'Alexandrine* (loc. cit.) p. 406.

« cette dernière messe que vous lui avez dite,
« quand je le regardais, ne me faisait-il pas
« toujours signe de regarder l'autel, et m'au-
« rait-il aimée comme il l'a fait, s'il n'eût encore
« plus aimé Dieu que moi ?... (1) »

Cette énergie surhumaine ne pouvait durer. Elle écrit encore :

« Monsieur, il y a huit jours aujourd'hui qu'il
« n'est plus. Comme c'est long déjà ! et comme
« je déteste m'éloigner davantage du moment
« où il m'a parlé, où je l'ai vu encore, à moins
« que ce ne soit pour le rejoindre ! Quelque-
« fois, j'espère que Dieu me fera cette grâce...
« Vous devez trouver qu'il serait bien charitable
« de me souhaiter la mort... Oh ! monsieur, dai-
« gnez m'assurer que je reverrai Albert. Vous,
« si bon, vous que Dieu doit tant aimer ; votre
« conviction m'y fera croire ; et puis, permettez-
« moi de mourir... (1) »

(1) *Récit d'une sœur*, t. II p. 6.
(1) Lettre d'Alexandrine de la Ferronnays à l'abbé Gerbet, du 6 juillet 1836.

Gerbet comprit qu'avant d'essayer de réconcilier cette veuve désolée avec la vie, il fallait toucher la fibre de la foi, la seule qui fut encore vibrante, et il composa cet incomparable *Credo de la douleur*, où passent toute la tendresse de son âme et toute l'énergie de sa foi :

« Je crois, ô mon Dieu, qu'en souffrant avec résignation, j'achève en moi la passion du Christ.

« Je crois que toute créature en ce monde est gémissante et comme dans les douleurs de l'enfantement... et qu'elle attend le jour de la manifestation de Dieu.

« Je crois que nous n'avons pas ici de demeure stable et que nous en cherchons une autre dans l'avenir.

« Je crois que toutes choses coopèrent au bien de ceux qui aiment Dieu.

« Je crois que, s'ils sèment dans les larmes, ils moissonneront dans la joie.

« Je crois que bienheureux sont ceux qui meurent dans le Seigneur.

« Je crois que nos tribulations forment un poids éternel de gloire, si nous contemplons non ce qui se voit, mais ce qui ne se voit point ; car les choses que nous voyons sont passagères, celles que nous ne voyons pas sont éternelles.

« Je crois qu'il faut que notre corps corruptible revête l'incorruptibilité, que notre corps mortel revête l'immortalité et que la mort soit absorbée dans la victoire.

« Je crois que Dieu essuiera toute larme dans les yeux des justes, que la mort ne sera plus en eux, ni le deuil, ni les gémissements, et que leur douleur s'arrêtera enfin, car tout le premier monde aura passé

« Je crois que nous verrons Dieu face à face. »

Puis, à peu à peu, sa charité, ingénieuse comme l'amour d'une mère, lui inspira de composer quelques cantiques qui, donnant aux douleurs d'Alexandrine l'accent de la prière, faisaient descendre sur son âme attristée des consolations d'autant plus vives, qu'elles arrivaient comme

embaumées du lieu où son Albert était heureux.

Quand elle se fut reprise à la vie, le sage directeur la guérit successivement d'une certaine tendance que les âmes pures connaissent bien, et qui fait leur torture et leur croix.

Puis, il régla cette imagination, en la dirigeant vers les beautés chrétiennes et les harmonies saintes de l'ordre créé. Ici, il faudrait tout citer dans la correspondance de Gerbet avec Madame de la Ferronnays. Bornons-nous à deux extraits.

C'était au premier anniversaire de la mort d'Albert.

« Minuit va bientôt sonner, et avec cette heure commence pour vous, ma pauvre enfant, la semaine des douleurs.

« Je viens d'écrire ces deux lignes, et j'ai interrompu quelques instants ma lettre pour une petite chose qu'il faut pourtant que je vous dise tout d'abord, parce qu'elle a une signification consolante et douce.

« Pendant que j'écrivais, un papillon de nuit,

qui était entré par ma fenêtre entr'ouverte, s'est abattu sur les briques de ma chambre. Il s'était probablement fait mal et il voltigeait par terre, faisant un grand petit bruit par ses efforts pour se relever.

« Son bruit m'a fait penser à lui. Moi, qui dans ce moment ne pensais qu à vous, je me suis dit que, s'il parvenait à voler comme de coutume, il viendrait bien vite brûler ses ailes à la lumière et mourir, et qu'il valait bien mieux le mettre dehors, en liberté, sous les étoiles. Je l'ai poursuivi avec un cornet de papier pour le prendre ; je l ai pris et je l'ai mis en liberté.

« Pauvre papillon, nous sommes comme toi ; blessés par la douleur, nous nous agitons terre à terre, mais en même temps nous battons des ailes, des ailes que Dieu nous a faites, l'espérance et la prière, et c'est alors que Dieu pense particulièrement à nous. Quand je te poursuivais tout à l'heure, tu avais bien peur de moi : tu croyais que je voulais augmenter ton mal ! Et je

ne te poursuivais que pour te sauver ! Et c'est comme cela que Dieu nous poursuit ! Mais, quand je t'ai jeté dehors par la sombre nuit, c'est alors surtout que tu as accusé ma cruauté ! Pauvre ignorant ! Cette grossière lumière que tu regrettais t'eût fait mourir, et, au lieu de cela, tu auras demain un air pur et doux au soleil levant. Cette sombre nuit est l'image de la mort ; quand Dieu nous y jette, c'est pour nous faire retrouver, et la liberté, et la vie, et la joie, au lever de l'éternelle aurore. Voilà ce que je te dis, petit papillon, et voilà ce que vous nous dites, ô mon Dieu (1). »

A un mois de cela, il écrit aux deux sœurs, la veuve d'Albert et Eugénie, la sœur d'Albert :

« Chères enfants, comme vous aimez les oiseaux et les symboles, je veux vous transcrire ici un passage sur un oiseau du Mexique, que

(1) *Lettre* écrite de Juilly *à Madame de La Fenonnays* le 24 juin 1837.

j'ai lu ces jours-ci. Cet oiseau se nomme le *Vicicili ;* c'est du moins l'ancien nom mexicain. Gomare décrit ainsi ce symbole vivant :

« Il n'a pas le corps plus gros qu'une abeille, « son bec est long et très-délié ; il se nourrit de « la rosée et de l'odeur des fleurs, en voltigeant « sans jamais se reposer. Son plumage est une « espèce de duvet , mais varié de différentes « couleurs, qui le rendent fort agréable.

« Le vicicili meurt , ou plutôt s'endort , au « mois d'octobre, sur quelque branche à laquelle « il demeure attaché, par les pieds, jusqu'au mois « d'avril, principale saison des fleurs. Il se ré- « veille alors, et de là vient son nom qui signifie: « Ressuscité. »

« Chères enfants, ce monde est notre hiver. Est-ce que nous ne valons pas le vicicili ? Adieu (1). »

(1) *Lettre* de Juilly *le 26 juillet 1837.*

De l'imagination à la volonté et au cœur, il y a connexité. Gerbet était habile dans l'art de gouverner une âme pour l'oublier.

Or, le grand emploi du cœur, c'est la charité et le dévouement.

C'est Gerbet qui l'a écrit quelque part : « La première association de charité fut fondée par des femmes, sous l'inspiration des derniers soupirs du Rédempteur... Il semble qu'elles ont recueilli une plus grande abondance de compassion avec les larmes des saintes femmes du Calvaire... les hommes n'ont hérité que des larmes uniques de saint Jean (1).

Il sollicita le cœur de la pauvre veuve désolée en faveur de diverses œuvres qui conviennent au « sexe dévoué (2). » Alexandrine y goûta de pures jouissances et de vraies consolations. Son sage directeur avait su tourner une activité dévo-

(1) *Keepsake religieux*, in-8°, art. de l'abbé Gerbet, intitulé *Marie*.
(2) *Devoto femineo sexu* (Liturgie).

rante qui aurait pu se perdre dans des extases, vers les œuvres extérieures, utiles au prochain.

Aussi, quand arriva le jour de la translation des restes de son Albert, cérémonie présidée par l'abbé Gerbet, Madame de Craven put écrire dans son beau *Récit :* « Elle regardait avec une sorte de joie cette fosse vide, qui, fermée pendant un peu de temps encore, se rouvrira quand toutes ses peines auront cessé, quand sa soumission à la volonté de Dieu, sa constance dans l'espérance et sa charité lui auront obtenu la récompense promise, car elle aura *bien* souffert et *bien* aimé (1). »

Sur cette tombe, elle inscrivit :

« Dieu a donné à la douleur et à l'amour quelque chose de sa toute-puissance !... (2) »

(1) *Récit d'une sœur,* t. II, p. 144.
(2) *Ibid.* p. 194.

IV

A ROME

A ROME

Sommaire. — Parti pour quelques jours. — Les souvenirs de Mgr de la Bouillerie. — *Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique.* — Le parfum de Rome, d'après Mgr Berteaut.— *Esquisse de Rome chrétienne.*— Les tombeaux. — Le Chant des Catacombes. — Gerbet aux Catacombes. — Une belle vue funèbre. — Louis Veuillot et Sainte-Beuve. — Rome vivante. — Le *Dialogue entre Platon et Fénelon.* — Une mort selon Jésus-Christ. — La conversion de M. Ratisbonne.— Lettre de Gerbet à Mme Craven. — Témoignage de Madame Craven. — Chez les Volkrowski. — Comment Gerbet prêcha l'empereur Alexandre.— Pie IX hérite de l'affection de Grégoire XVI pour l'abbé Gerbet.— A Gaëte. — Appel de Mgr Sibour. — Offres de Mgr Donnet.— L'amitié dans un évêché. — Le concile provincial de Paris.— La requête d'un concierge.

I.

L'abbé Gerbet partit une fois de Juilly, sans bagage, pour une visite de quelques jours dans

les environs. Il prolongea son absence ; la surprise eut été de le revoir au moment indiqué.

Puis, on apprit qu'il était à Rome, se préparant à revenir.

— Oui, dit l'abbé de Salinis, il reviendra, si quelqu'un nous le rapporte !

Ceux qui l'avaient emmené retournèrent sans lui ; d'autres l'avaient gardé (1).

Un de ses compagnons de Rome l'a raconté éloquemment, le jour même des obsèques de Gerbet.

Mêlant ses propres souvenirs à ceux de son illustre ami, Mgr de la Bouillerie, avec cet accent du cœur et cette exposition ingénieuse qui sont le propre de son génie, reprend la chose de plus haut.

« C'est surtout dans son cabinet et la plume à
« la main que cette belle nature était à l'aise...
« Et vraiment, je ne suis pas surpris qu'un jour,

(1) Louis Veuillot. *Le parfum de Rome*, tome II, page 360.

« voulant se donner pleine carrière, elle ait chois « de préférence le beau thème de l'Eucharistie. « Là où est le corps divin , c'est là que les « aigles se rassemblent. Et en même temps les « âmes les plus pieuses aiment à dire au pied de « l'autel : « Mon bien-aimé est à moi, et moi je suis « à lui. » L'Eucharistie convenait à cette âme « tendre et élevée. L'Eucharistie inspira à votre « Evêque le plus beau livre qu'on ait écrit en ce « siècle à l'honneur du Très-Saint Sacrement : « *Le dogme générateur de la piété catholique* (1)...

(1) C'est un traité de l'Eucharistie, et l'un des beaux livres de ce siècle. Gerbet nous explique lui-même ce qu'il a entendu faire, en publiant ses *Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique :* « Ce petit ouvrage, dit-il, n'est ni un traité dogmati- « que, ni un livre de dévotion, mais quelque chose « d'intermédiaire ; le genre auquel il appartient forme « le lien qui unit ces deux ordres d'idées. La religion « nourrit l'intelligence de vérités, comme elle nourrit « le cœur de sentiments : de là deux manières de la « considérer, l'une rationnelle, l'autre édifiante. Ces « deux aspects , combinés entre eux , produisent un « troisième point de vue, dans lequel on considère la « liaison des vérités, en tant qu'elle correspond aux « développements de l'amour dans l'âme humaine. « C'est donc à ce point de vue que nous nous sommes « placé pour contempler le mystère, qui est le fonde- « ment de la foi catholique. *(Préface.)* »

« Je me souviens que, peu d'années après, je
« méditais moi-même l'Eucharistie ; mais je la
« méditais humblement, comme la colombe ; et
« lui avait pris son vol, jusque dans les profon-
« deurs du mystère, comme l'aigle......

« Le tabernacle eucharistique est la cité spiri-
« tuelle des âmes, Rome en est la cité terrestre,
« et comme la capitale de leur empire. J'ai sou-
« vent remarqué que, du tabernacle eucharisti-
« que à Rome, la distance est très-courte. Quand
« on aime l'Eucharistie, on aime aussi la pierre
« fondamentale, sur laquelle repose l'Eglise, qui
« abrite le tabernacle. L'Eucharistie avait été
« une des premières et des plus hautes inspira-
« tions de votre évêque : Rome fut sa plus cons-
« tante et peut-être sa plus glorieuse.

« C'est encore un de mes souvenirs qu'il y a
« plus de vingt ans, nous entrâmes à Rome en-
« semble. Il me dit à son arrivée qu'il devait y
« passer trois semaines ; il y demeura dix ans...
« Je n'en suis pas étonné. Un séjour à Rome

« ressemble beaucoup à l'éternité bienheureuse. « Les jours s'y écoulent et on ne les compte « plus... Ils s'écoulèrent pour votre Evêque « dans une contemplation et une étude constan- « tes. Rome était tout à la fois pour lui et un « admirable symbole et la réalité vivante de « l'Eglise. A Rome, il étudia tout, il interpréta « tout, depuis l'eau des fontaines qui coule si « abondamment dans les rues et dans les places « publiques, et qui lui semble l'image de la grâce, « jusqu'aux majestueux secrets des catacombes « qui lui ouvrirent leurs trésors (1). »

Un autre évêque, dont l'Eglise de France cherche et regrette les syllabes d'or, malheureusement négligées par celui-là même qui les prodiguait à tous vents favorables, sans se soucier qu'elles fussent recueillies et rangées dans l'écrin où nous les garderions avec fierté, un autre ami de Gerbet, l'a dit encore, devant sa tombe :

(1) Mgr de la Bouillerie, *Discours prononcé à la cérémonie des obsèques de Mgr Gerbet.*

« De bonne heure, le parfum de Rome l'avait « attiré. La rose traduit sa présence par son « parfum ; on la saisit sans l'avoir vûe, *odore* « *tenetur antequam videatur.* — Dans un verger « où se cache un buisson de ces belles et odo- « rantes fleurs, des exhalaisons embaumées, « s'échappant de tous les calices, décèlent leur « présence au promeneur ; et alors, il veut voir « et admirer de près la couleur de ces fleurs, qui « répandent une odeur si suave. Rome aussi, « Rome chrétienne, a pour les âmes d'élite des « parfums surnaturels qui n'affectent pas les âmes « triviales. Le chrétien à Rome se trouve au « milieu d'une ambroisie délicieuse, d'un nectar « céleste, mais lui seul sait les savourer ; et cela « ne doit pas vous surprendre : le chrétien a le « sens plus exquis. Rien n'est beau comme cette « Rome chrétienne, avec son manteau empourpré « par le sang des martyrs, *excedit orbis una pul-* « *chritudines.* Mgr Gerbet avait senti de loin le « parfum de Rome ; il voulut voir et « contem-

« pler de près la couleur du manteau de la ville
« éternelle, » ce « manteau de pourpre » que la
« corruption ne peut atteindre de ses souillures,
« ce manteau qui « ne peut s'érailler, ni perdre
« sa couleur. (1) »

II

Ce long séjour dans la ville des Papes nous a valu un beau livre, un chef-d'œuvre : *Esquisse de Rome chrétienne.*

« La pensée fondamentale de ce livre, dit-il,
« est de recueillir dans les réalités visibles de
« Rome chrétienne, l'empreinte, et, pour ainsi
« dire, le portrait de son essence spirituelle. (2) »

(1) Résumé de l'*Oraison Funèbre de Mgr Gerbet*, par Mgr Berteaud, le 2 mars 1865.

(2) *Esquisse de Rome chrétienne*, préface, page VI.

Il avait d'abord voulu intituler son livre « *Idea Romæ*, l'idée de Rome. (1) »

« Interprète excellent dans cette voie qu'il s'est choisie, il se met à considérer les monuments, non avec la science sèche de l'antiquaire moderne (2), non avec l'enthousiasme naïf d'un fidèle du moyen-âge, mais avec une admiration réfléchie (3), qui unit la philosophie et la piété. (4) »

Tout d'abord, ce sont les tombeaux qui l'attirent.

A Rome, les tombeaux sont un grand souvenir. Ils furent le berceau et l'asile du christianisme, pendant trois siècles.

Quand il y entra pour la première fois, sa belle

(1) *Université Catholique*, t. VIII, p. 245.

(2) « Je n'écris point pour l'Académie des inscriptions et belles-lettres, (Préface, p. VII.) »

(3) « J'ai dû choisir, parmi les innombrables produits de la science, les résultats qui répondent, non aux goûts favoris des antiquaires, mais à la raison et à l'âme du chrétien et de l'homme. (*Ibid*). »

(4) Sainte Beuve, *Causeries du Lundi*, t. VI, p. 316.

âme s'épancha en un hymne, connu, dans la littérature chrétienne, sous son vrai nom de *Chant des Catacombes*, car il est destiné à être chanté, sur l'air de Scudo, la douce et triste mélodie du *Fil de la Vierge :*

Hier, j'ai visité les grandes catacombes
Des temps anciens;
J'ai touché de mon front les immortelles tombes
Des vieux chrétiens ;
Et ni l'astre du jour, ni les célestes sphères,
Lettres de feu ,
Ne m'avaient mieux fait lire en profonds caractères
Le nom de Dieu.

Un ermite au froc noir, à la tête blanchie,
Marchait d'abord,
Vieux concierge du temps, vieux portier de la vie
Et de la mort ;
Et nous l'interrogions sur les saintes reliques
Du grand combat,
Comme on aime écouter sur les exploits antiques
Un vieux soldat.

Un roc sert de portique à la funèbre voûte.
Sur ce fronton,
Un artiste martyr, dont les anges, sans doute,
Savent le nom,

Peignit les traits du Christ, sa chevelure blonde,
Et ses grands yeux,
D'où s'échappe un regard d'une douceur profonde
Comme les cieux.

Plus loin sur les tombeaux j'ai baisé maint symbole
Du saint adieu,
Et la palme, et le phare, et l'oiseau qui s'envole
Au sein de Dieu ;
Jonas, après trois jours sortant de la baleine
Avec des chants,
Comme on sort de ce monde, après trois jours de peine,
Nommés le temps.

C'est là que ehacun d'eux, près de sa fosse prête,
Spectre vivant,
S'exerçait à la lutte, ou reposait sa tête,
En attendant.
Pour se faire d'avance, au jour des grands supplices,
Un cœur plus fort,
Ils essayaient leur tombe, et voulaient par prémices
Goûter la mort,

La vierge, destinée aux fleurs que l'hymen donne,
Ces fleurs d'un jour,
Au tombeau d'une sœur méditait la couronne
D'un autre amour.
Près d'un enfant sans pain, une mère intrépide
Rêvait d'Abel
Et ses pleurs, qui semblaient joncher le sol humide,
Montaient au ciel.

Et quand l'enfant disait : Le soleil , ô ma mère,
Astre si beau,
Reviendra-t-il bientôt chauffer de sa lumière
Mon froid berceau ?
La mère répondait qu'une aurore inconnue
Bientôt luirait,
Et qu'un ange du ciel sur son aile étendue
Le bercerait.

Lieux sacrés, où l'amour pour les seuls biens de l'âme
Sut tant souffrir,
En vous interrogeant, j'ai senti que sa flamme
Ne peut périr.
Qu'à chaque être d'un jour, qui mourut pour défendre
La vérité,
L'Etre Eternel et vrai, pour prix du temps, doit rendre
L'Eternité.

J'ai sondé du regard la poussière bénie,
Et j'ai compris
Que leur âme a laissé comme un souffle de vie
Dans ces débris ;
Que, dans ce sable humain, qui, dans nos mains débiles,
Pèse si peu,
Germent, pour le grand jour, les formes éternelles
De presque un Dieu

C'est là qu'à chaque pas on croit voir apparaitre
Un trône d'or,
Et qu'en foulant du pied des tombeaux, je crus être
Sur le Thabor !

Descendez, descendez, au pied des catacombes,
Aux plus bas lieux ;
Descendez, le cœur monte, et, du haut de ces tombes,
On voit les cieux ! (1).

III

/

Les catacombes restèrent le but de prédilection de ses promenades, durant ce long séjour

(1) Imprimé, pour la première fois, par Bonnetty, dans les *Annales de Philosophie Chrétienne* (t. X, l. III, page 17), par une sorte d'indiscrétion et à l'insu de l'auteur, ce chant, admiré de Sainte-Beuve, fournit plus tard à Gerbet l'occasion de laisser voir son exquise modestie : « Très peu supportable à la lecture, dira-t-il, « cet opuscule peut tout au plus offrir quelques-unes « de ses stances aux personnes qui aiment à chanter « des paroles religieuses, et qui pardonnent volontiers à « la forme en faveur du fond, aux vers en faveur de la « musique.... L'auteur a supposé que le chant pourrait « faire passer le reste. Il espère aussi qu'on lui par- « donnera d'avoir dérobé quelques moments à des occu- « pations plus sérieuses. S'il osait citer de grands noms « pour couvrir une bien petite chose, il rappellerait que « le pape saint Damase a composé des vers pour les « catacombes, que saint Grégoire de Nazianze parle « dans les siens de sainte Anastasie, et que saint « Paulin de Nole en a fait sur sa cathédrale. (*Notice sur « sainte Theudosie*, Préface.) »

de Rome. C'est là qu'il aimait à mener avec lui ses bons amis de Juilly quand ils venaient le visiter, l'abbé de Salinis et l'abbé Combalot ; c'est là qu'il conduisit l'ami des jours difficiles, Lacordaire, quand il revint à Rome, sous la blanche robe des Frères Prêcheurs.

« Nous allons aux Catacombes avec l'abbé « Gerbet, qui en fait un pèlerinage aussi édifiant « qu'instructif, écrivait Ozanam, au retour d'une de ces visites... Rien n'est plus admirable que « ce digne M. Gerbet, avec sa belle figure éclai« rée par les cierges, expliquant les peintures et « les rites sacrés du temps des martyrs, ou bien « s'asseyant sur de vieilles chaires épiscopales « taillées dans le tuf, pour y lire une homélie « de saint Grégoire le Grand sur les désirs du « ciel, ou encore nous faisant réciter les litanies « devant l'image de la Vierge, découverte il y a « quelques années au-dessus d'un tombeau du « III[e] siècle (1). »

(1) Ozanam. *Correspondance*, tome II, page 160.

Les Catacombes ont fourni à l'auteur de l'*Esquisse* des pages admirables, qui ont fait de ce livre l'œuvre la plus considérable de Gerbet, celle qui lui fera le plus d'honneur devant la postérité.

Quel beau commentaire de la parole de Bossuet, disant, d'après Tertullien, que le cadavre de l'homme « devient un je ne sais quoi qui n'a « plus de nom dans aucune langue, » quel admirable développement de ce mot du grand Evêque, dans cette page que Gerbet finit ainsi :

« Dans le sépulcre voisin, tout ce qui fut un « corps humain n'est déjà plus, excepté une « seule partie, qu'une espèce de nappe de pous- « sière, un peu chiffonnée et déployée comme « un petit suaire blanchâtre, d'où sort une tête. « Regardez enfin dans cette autre niche : là, il « n'y a décidément plus rien que de la pure « poussière, dont la couleur même est un peu « douteuse, à raison d'une légère teinte de rous- « sure. Voilà donc, dites-vous, la destruction

« consommée ! Pas encore. En y regardant bien,
« vous reconnaîtrez des contours humains : ce
« petit tas, qui touche à une des extrémités
« longitudinales de la niche, c'est la tête ; ces
« deux autres tas, plus petits encore et plus dé-
« primés, placés parallèlement un peu au-des-
« sous, à droite et à gauche du premier, ce sont
« les épaules ; ces deux autres, les genoux. Les
« longs ossements sont représentés par ces
« faibles traînées, dans lesquelles vous remar-
« quez quelques interruptions. Ce dernier calque
« de l'homme, cette forme si vague, si effacée, à
« peine empreinte sur une poussière à peu près
« impalpable, volatile, presque transparente, d'un
« blanc mat et incertain, est ce qui donne le
« mieux quelque idée de ce que les anciens ap-
« pelaient une *ombre*. Si vous introduisez votre
« tête dans ce sépulcre pour mieux voir, prenez
« garde : ne remuez plus, ne parlez pas, retenez
« votre respiration. Cette forme est plus frêle que
« l'aile d'un papillon, plus prompte à s'évanouir

« que la goutte de rosée suspendue à un brin
« d'herbe au soleil ; un peu d'air agité par votre
« main, un souffle, un son, deviennent ici des
« agents puissants qui peuvent anéantir en une
« seconde ce que dix-sept siècles, peut-être, de
« destruction, ont épargné. Voyez, vous venez
« de respirer, et la forme a disparu. Voilà la
« fin de l'histoire de l'homme en ce monde (1). »

« C'est là, ce me semble, dit Sainte-Beuve, une assez belle vue funèbre, et le chrétien s'en autorise aussitôt pour remonter vers ce qui est au-dessus de la destruction et qui échappe à toutes les catacombes, vers le principe immortel de vie, d'amour, de sainteté et de sacrifice. Je ne puis qu'indiquer, en passant, à tous ceux qui sont avides d'étudier dans Rome matérielle la cité supérieure et intelligible, ces hautes et vives considérations (2). »

(1) *Esquisse de Rome chrétienne,* t. I, ch. III, p. 179.

(2) Sainte-Beuve, *loc. cit.,* p. 320.

IV

A un autre point de vue, un autre critique, non moins compétent (1), a pu dire, parlant encore de ce livre :

(1) Veuillot et Sainte-Beuve, dans des camps bien divers, ont plus d'un point de rapprochement. Par une de ces secrètes affinités d'esprit, sorte d'instinct supérieur, propre à certaines natures, qui ne s'en rendent même souvent pas compte à elles-mêmes, toutes les fois que le terrain le leur a permis, ces deux lettrés se sont tendus la main.

« Veuillot, dit M. Fréd. Godefroy, excelle dans les articles de critique littéraire... Nul ne sait mieux que lui mettre le doigt sur les endroits faibles ; personne non plus ne sait mieux voir et faire valoir les beautés. *Il est nombre de ces morceaux qu'un Sainte-Beuve eut été fier de signer.* (Les Prosateurs du XIXe siècle, t. I, p. 419.) »

Quand il parle de Sainte-Beuve, Veuillot ne contient pas son admiration pour le critique littéraire. « Grâce « à lui, dit-il, la critique est en meilleur état. *(Mélanges*, 29 déc. 1854). » Il avait dit précédemment : « Portraits pleins de vie, jugements pleins de probité, « sincères partout, sinon partout irréformables... Dans « l'art et dans la morale, il ne laisse point franchir « les bornes du goût, que lui-même alors, dans ses « écrits personnels, il n'observait pas rigoureusement. « Avec une force douce et déférente, il fait ses réser- « ves, il dit où il prétend rester. Après trente et « quarante ans, c'est là que le sentiment public est « resté avec lui, et les esprits éminents qui ont passé « outre se sont égarés. (*Univers, 23 aout 1851*). »

« Rome, notre Rome, est vivante dans ces pages, toutes vibrantes de ses profondes et mystérieuses harmonies. L'auteur ne possède pas seulement les connaissances variées de l'historien et les sûres lumières du docteur catholique ; il a encore, au degré le plus éminent, le don de l'artiste, ce sens exquis et rare, qui pénètre les choses, qui en saisit les secrètes beautés et qui les livre à nos regards. Il nous rend compte du charme mystérieux de Rome, il l'accroît en le divulguant. Sa langue est digne des majestueuses douceurs de la Ville Sainte. C'est une langue sereine, mélodieuse, admirablement pure, dont le caractère fondamental est la grâce, mais qui atteint naturellement et sans effort toutes les hauteurs. (1) »

(1) L. Veuillot, *loc. cit.*, p. 370.

V

D'autres travaux marquèrent le séjour de Gerbet à Rome.

Il ne pouvait y oublier les âmes dirigées par lui, et, parmi elles, cette veuve, qu'il avait élevée dans les hauteurs surnaturelles, en secondant par la grâce les dispositions de la nature en elle.

Ce souvenir lui restait cher. Il lui inspira un Dialogue, dont Lamartine disait : « C'est ainsi que parlerait Platon chrétien. (1) »

C'est en effet un *Dialogue entre Platon et Fénelon*, placé à la suite du *Dogme Générateur* (2),

(1) Lamartine, *Entretiens de littérature*, art. Gerbet.

(2) Sainte-Beuve dit que ce dialogue est « peut-être le chef-d'œuvre » de Gerbet.

dans l'opuscule que l'auteur y consacre à ses *Vues sur la Pénitence*.

Fénelon y révèle au disciple de Socrate ce qu'il lui a manqué de savoir sur les choses d'au-delà, et il raconte, sous un voile à demi-soulevé, ce que c'est qu'une mort selon Jésus-Christ.

« O vous, qui avez écrit le *Phédon*, vous, le
« peintre à jamais admiré d'une immortelle ago-
« nie, que ne vous est-il donné d'être témoin de
« ce que nous voyons de nos yeux, de ce que
« nous entendons de nos oreilles, de ce que
« nous saisissons de tous les sens de l'âme,
« lorsque, par un concours de circonstances que
« Dieu a faites, par une complication rare de joie
« et de douleur, la mort chrétienne, se révélant
« sous un demi-jour nouveau, ressemble à ces
« soirées extraordinaires dont le crépuscule a des
« teintes inconnues et sans nom. Vous ne com-
« prendrez pas tout ce que je vais vous dire : je
« ne peux vous parler de ces choses que dans

« la langue nouvelle que le christianisme a faite;
« mais vous en comprendrez toujours assez.

« Sachez donc que, de deux âmes qui s'étaient
« attendues sur la terre et qui s'y étaient ren-
« contrées et que Dieu avait unies par le nom
« d'époux et d'épouse, en ouvrant devant elles
« une longue perspective de ce qu'on appelle
« bonheur ; que, de ces deux âmes, l'une arri-
« vait, par une volonté pure, à la vraie foi, au
« moment où l'autre arrivait, par une sainte
« mort, à la vraie vie ; l'une sortait des ombres
« de l'erreur, comme l'autre était près de sortir
« des ombres de la terre ; l'une se disposait à
« participer pour la première fois au plus au-
« guste des mystères du Christ, lorsque l'autre
« allait le recevoir comme une transition der-
« nière à la communion éternelle... (1) »

Nous connaissons déjà cette scène touchante,

(1) Gerbet. *Vues sur la Pénitence*, Dialogue.

l'abbé Gerbet l'exprime admirablement. Que de larmes ont arrosé ces pages !...

VI.

Le dimanche 16 janvier 1842, le comte de la Ferronnays dînait chez Madame la princesse Borghèse en compagnie de l'abbé Dupanloup et de Théodore de Bussières, récemment converti au catholicisme. Il entendit ce nouveau converti, qui avait toutes les ardeurs généreuses du néophyte, parler avec le plus vif intérêt d'un jeune juif français, son compatriote, de passage à Rome, et qu'il désirait vivement gagner à Jésus-Christ.

Rentré chez lui sous l'impression des conversations de la soirée, il parla aux siens du pieux projet conçu par M. de Bussières, il se ménagea du temps pour aller déposer ses vœux, ses espérances... son sacrifice !... aux pieds de la sainte Vierge, dans l'église de sainte Marie-Majeure.

« Il fit à genoux devant l'image de la Vierge de la chapelle Borghèse, qui était découverte ce jour-là, sa préparation à la mort qu'il disait tous les jours, puis plus de vingt fois le *Souvenez-vous* (1). »

Dans la soirée, il fut pris d'un étouffement subit, dont on crut d'abord s'être rendu maître, mais qui reparut plus menaçant. L'abbé Gerbet, l'hôte de la maison, eut le temps d'accourir, de donner à la hâte une absolution, et de prêcher la confiance.

— Oh ! je suis plein de confiance, répondit le moribond (2).

C'était le 18 janvier. A quatre jours de là, Gerbet écrivait à Madame Craven :

« Chère enfant, lorsque, dans une dernière lettre adressée à M. Craven, je vous disais que, tout en pleurant beaucoup, vous aviez aussi à

(1) Gerbet. *Vues sur la Pénitence*, Dialogue.
(2) Craven. *Récit d'une Sœur*, t. II., p. 303.

remercier beaucoup ; lorsque je vous disais d'élever votre cœur vers Dieu, parce que la sainte mort d'un père était aussi une grande grâce pour ses enfants, je ne savais pas encore à quel point ce mot se vérifierait. Dieu a accordé à votre famille, à vous, une des plus magnifiques consolations qu'on puisse imaginer ; une de ces consolations rares, extraordinaires, qu'on n'oserait demander. Je ne puis encore vous donner, dans cette lettre, tous les détails, vous verrez tout à l'heure pourquoi ; mais j'ai hâte de vous la faire connaître par le fond.

« Vous savez, chère enfant, combien je suis peu disposé à croire légèrement aux choses miraculeuses. La vénération même qu'on leur doit oblige à ne pas ajouter foi, sans de graves raisons, aux faits de ce genre. Mais ni beaucoup de personnes ni moi ne pourrons nous empêcher de croire à celle dont il s'agit. Ecoutez.

(1) De Ladoue. *Mgr Gerbet*, etc., t. II, p. 156.

« Un Juif, appartenant à une très-riche famille d'Alsace, qui se trouvait accidentellement à Rome, se promenant dans l'église de Sant'Andrea delle Fratte, pendant qu'on y faisait les préparatifs pour les obsèques de votre bon père (1), s'y est converti subitement comme saint Paul sur le chemin de Damas, par un de ces coups miraculeux de la puissance et de la bonté divines. Il se trouvait debout en face d'une chapelle dédiée à l'ange gardien, à quelques pas, lorsque tout à coup il a eu une apparition lumineuse de la Sainte-Vierge, qui lui a fait signe d'aller vers

(1) Le converti a raconté lui-même ce qui se passa à ce moment : « On y faisait (dans l'église) des préparatifs funéraires, et je m'informais du nom du défunt qui devait y recevoir les derniers honneurs. M. de Bussières me répondit : « C'est un de mes amis, M. le comte « de la Ferronnays ; sa mort subite, ajouta-t-il, est la « cause de la tristesse que vous avez remarquée en « moi depuis deux jours. » Je ne connaissais pas M. de la Ferronnays : je ne l'avais jamais vu, et je n'éprouvai d'autre impression que celle d'une peine assez vague qu'on ressent toujours à la nouvelle d'une mort subite. M. de Bussières me quitta pour aller retenir une tribune destinée à la famille du défunt .. » Tout ce récit, si plein d'intérêt, a été inséré dans les *Annales de philosophie chrétienne*. (Tome XXIV, p. 326.)

cette chapelle. Une force irrésistible l'y a entraîné, il y est tombé à genoux, et il a été à l'instant chrétien.

« Sa première parole à celui qui l'avait accompagné a été, en relevant son visage inondé de larmes : *Il faut que ce monsieur ait beaucoup prié pour moi !...* Quelle parole, chère enfant, sur votre bon père dont on allait apporter le corps dans cette église !

« Il n'y a pas moyen de suspecter la sincérité de ce jeune homme, comme je vous l'ai dit. Il est très-riche, et on ne peut avoir, à son égard, le genre de soupçon qu'on pourrait avoir sur un Juif pauvre, qui pouvait se faire chrétien pour être secouru par des aumônes.

« Celui-ci se nomme M. Ratisbonne, il est fils d'un banquier de Strasbourg, qui jouit d'une très-grande fortune et de beaucoup de considération. Il devait épouser au printemps une jeune Juive, sa parente, et sa conversion rompra problablement son mariage. Tous ses intérêts tem-

porels devaient empêcher sa conversion, et ses idées juives, jointes à un certain indifférentisme pour les pratiques religieuses, s'y opposaient aussi ; c'est d'ailleurs un jeune homme de très-bonnes manières, très-spirituel et s'exprimant très-bien.

« J'ai vu M. Ratisbonne, j'ai recueilli de sa bouche divers détails. Il est impossible de vous dire à quel point il donne une vive idée de la conversion de Saint Paul. « J'ai été, me disait-il, retourné en un instant... » La première parole qu'il a dite, après le coup de la grâce, est déjà bien significative par rapport à l'influence de votre père, mais il y a d'autres circonstances que je vous dirai... (1). »

Ainsi, le père d'Albert, ce chrétien généreux, dont la direction de l'abbé Gerbet avait fait un saint, avait, comme son fils, obtenu de Dieu par un héroïque sacrifice la conversion d'une âme.

(1) Lettre à M[me] Craven du 22 janvier 1842.

Mme Craven raconte qu'au mois de juin de l'année 1842, ayant eu occasion de rencontrer Théodore Ratisbonne à Paris, elle recueillit de sa bouche un témoignage, dont il est impossible de méconnaître l'autorité : « Il n'y a pas sur la terre, lui dit-il, de lien aussi fort que celui par lequel je me sens attaché à votre père. — Je lui dois plus que la vie, et je me sens plus son enfant que vous-même. (1) »

VII.

Toujours apôtre, l'abbé Gerbet fit aussi rayonner son action dans la famille Volkrowski, chez qui il avait été reçu, lorsque les La Feronnays quittèrent Rome. Le prince abjura le schisme, et Gerbet, instrument de la conversion du mari,

(2) *Récit d'une Sœur,* t. II, p. 325.

instruisit sa pieuse femme dans les voies de la plus haute perfection.

Le fils de l'empereur Nicolas vint à Rome — celui-là même qui vient de mourir d'une façon si tragique. — La présence du czarewitch suggéra aux hôtes de l'abbé Gerbet une pensée, dont ils lui confièrent l'appréciation et l'exécution.

Alexandre se trouvait à Rome à l'époque du carnaval, une des plus grandes réjouissances, comme on sait, de la vieille cité. Or, il est d'usage, lorsque le cortége carnavalesque traverse le *Corso*, que, des fenêtres qui bordent la rue, on jette, sur les voitures des grands seigneurs nationaux ou étrangers, qui défilent mystérieusement à la suite les unes des autres, des *confetti*, auxquels on joint souvent des placets, des requêtes. On avait tout lieu de croire que le czarewitch voudrait avoir sa place dans le cortège.

— N'est-ce pas, dit-on à l'abbé Gerbet, une bonne occasion de faire arriver la vérité jusqu'aux oreilles de ceux qui l'entendent si rarement ? Qu

sait si une parole catholique n'éveillera pas, dans l'âme du successeur de Nicolas, des sentiments d'humanité, peut-être même des sentiments conformes à ceux d'Alexandre ?

L'idée est acceptée ; une adresse est rédigée, inutile de dire avec quel tact et quelle délicatesse, et, au moment du défilé, une main élégante dirigea l'adresse vers sa destination.

On sut le lendemain qu'elle avait passé sous les yeux du prince, qui en avait été vivement impressionné. (1)

En racontant cette anecdote, l'abbé Gerbet aimait à dire :

— J'ai prêché l'empereur Alexandre !...

VII.

Rome n'est le centre de la catholicité, que parce que Pierre y réside.

(1) Ladoue, *op. cit.*, p. 164 et 165.

De la présence du Vicaire de Jésus-Christ résulte cet attrait, doux parfum, qui séduit et fixe les âmes. « Ces senteurs de Rome se trouvent surtout sur les lèvres de son saint Pontife, qui exhalent au loin les parfums de l'amour. Gerbet est allé à Rome, il s'est jeté aux pieds du Pontife, dont les parfums l'avaient attiré ; mais, tandis qu'il se prosternait humblement, le Pontife le relevait avec amour. (1) »

Grégoire XVI se disait heureux de voir Gerbet prolonger son séjour dans la Cité des Papes. Les volumes de Gerbet sur Rome, ses dissertations sur le symbolisme chrétien et sur l'histoire de l'Eglise, ses observations pleines de grâce ou de grandeur, les beaux et touchants tableaux (2) qu'il intitulait si modestement une *Esquisse*, ravissaient le cœur du vieillard auguste, consolé de voir le disciple rangé à sa droite, tandis que le maître avait fui dans les sentiers déviés.

(1) Mgr Berteaud, *Oraison funèbre de Mgr Gerbet.*
(2) Sainte-Beuve, *op. cit.*, p. 317.

« Le christianisme, avait dit Gerbet, n'est,
« dans son ensemble, qu'une grande aumône
« faite à une grande misère ! (1) »

Cette belle et profonde parole touchait l'âme de Grégoire XVI.

Son successeur n'eut qu'à voir Gerbet pour l'aimer.

Le prêtre fidèle assista aux ovations qui marquèrent le début du pontificat de Pie IX. Le nouveau Pape savait qu'il avait suffi d'une parole, d'un souffle émané du Vatican, pour dissiper ce qui pouvait sembler nuageux et obscur dans les doctrines de l'abbé Gerbet. Ses douces nuées, à lui, — Pie IX le savait — ne renfermaient pas d'orage, et, en s'écartant, elles avaient laissé voir un fond de ciel serein, à peine voilé par places, mais pur et serein. (2)

Pie IX voulut s'attacher Gerbet.

(1) *Considérations sur le dogme générateur de la piété*, etc.
(2) Sainte-Beuve, *op. cit.*, p. 314.

En 1848, le coup de vent des agitations politiques les conduisit tous deux sur les bords du golfe de Gaëte. Entre les bouleversements de la veille et les incertitudes du lendemain, impossible de recueillir sa pensée pour travailler. (1)

IX.

On le sut en France, et un prélat, alors à l'affût de tout ce qui pouvait accroître le lustre du siége de Paris, Mgr Sibour, lui offrit de remplacer l'abbé Cœur dans la chaire d'éloquence sacrée à la Sorbonne.

Déjà, huit années auparavant, un autre prélat, dont le long et fécond épiscopat aura été mêlé à tous les grands faits de l'histoire ecclésiastique en France durant un demi-siècle, Mgr Donnet,

(1) Gerbet. *Lettre du 24 décembre 1848,* adressée à M. Bonnetty.

archevêque de Bordeaux, avait voulu l'attacher à la Faculté de Théologie de sa ville archiépiscopale. On murmurait autour de l'archevêque : « Je sais, répondit-il, qu'il y a des gens « qui ont peur de l'abbé Gerbet. Mais il ne faut « pas oublier que, dans tous les temps, les hom« mes sortant de la ligne font peur, et ce sont ce« pendant ceux-là seuls qui font marcher !...(1)»

Admirable parole, qui dénote une rare intuition des hommes et des choses.

Mgr Sibour fut plus heureux en 1848.

Ici, nous laisserons parler l'historien de Gerbet. (2)

En rappelant l'abbé Gerbet, Mgr Sibour n'avait pas eu, pensons-nous, pour but principal, d'en faire un professeur à la Sorbonne ; il avait songé avant tout à avoir près de lui un ami sûr

(5) Mgr Donnet. *Lettre à l'abbé de Salinis,* 4 octobre 1841.

(6) De Ladoue, *op. et loc. cit.*, p. 245 et suiv.

et un coopérateur utile pour les œuvres qu'il méditait.

La solitude d'un évêché, même au milieu des cités les plus animées, est parfois bien sévère et bien lourde, sans les épanchements de l'amitié. Les sollicitudes d'un vaste diocèse, qui aboutissent toutes, et pour ainsi dire sans intermédiaire, au centre ; les entraves perpétuelles, même pour les affaires les plus minimes, des règles administratives ; les fatigues journalières de fonctions nombreuses à remplir : tout cela rend nécessaires les délassements qu'un évêque ne peut guère trouver que dans les rapports d'une intimité affectueuse.

L'abbé Gerbet vint donc s'asseoir comme ami au foyer du nouvel archevêque : logé sous son toit, partageant sa table, vivant de sa vie.

X.

L'un des témoins de cette vie de douce inti-

mité, qu'il partageait et dont il conserva jusqu'à la mort un souvenir précieux (1), attestait que l'abbé Gerbet en formait le charme principal. On eût dit qu'il avait apporté avec lui comme un parfum de Rome chrétienne, qui s'exhalait dans toutes ses conversations et dans toutes ses démarches.

Le soir, quand le petit cercle de famille était formé, et que l'abbé Gerbet de sa voix douce et faible (2) racontait quelque épisode des derniers évènements de Rome, il captivait l'attention de

(1) L'abbé Dedoue, chanoine de Notre-Dame.

(2) Sainte-Beuve a fait un portrait charmant de Gerbet, causeur et dans l'intimité : « Imaginez-vous une démarche longue et lente, un peu penchée, dans une paisible allée où l'on cause à deux du côté de l'ombre, et où il s'arrête souvent en causant ; voyez de près ce sourire affectueux et fin, cette physionomie bénigne où il se mêle quelque chose du Fléchier et du Fénelon; écoutez cette parole ingénieuse, élevée, fertile en idées, un peu entrecoupée par la fatigue de la voix, et qui reprend haleine souvent ; remarquez, au milieu des vues de doctrines et des aperçus explicatifs qui s'essaient et naissent d'eux-mêmes sur ses lèvres, des mots heureux, des anecdotes agréables, un discours semé de souvenirs, orné proprement d'aménité : et ne demandez pas si c'est un autre, c'est lui. (*Causeries du Lundi*, t. VI, p. 321). »

tous, et ouvrait les cœurs à un amour plus effusif envers le Pontife élu de Dieu.

Parfois, les causeries étaient moins sérieuses ; elles tournaient à la plaisanterie, mais à des plaisanteries que la charité purifiait et sanctifiait.

En voici un exemple.

Mgr Sibour, habitué à l'air vif des montagnes des Alpes et incommodé par les chaleurs accablantes de l'intérieur de Paris, avait à Saint-Germain une maison de campagne, où il se retirait pendant l'été.

Il avait là pour concierge un homme qui cumulait beaucoup d'emplois ; ébéniste de son état, il était encore sacristain et jardinier. Qui s'étonnera que l'un ou l'autre de ces services fût quelquefois négligé ? Mgr Sibour avait résolu d'appliquer le remède recommandé par les économistes modernes : la division du travail ; et le pauvre ébéniste était menacé dans sa place de concierge, Mais, ce concierge-ébéniste-jardinier-sacristain était en même temps charitable, il avait retiré auprès de

lui une jeune fille qu'il faisait élever. Or, cette enfant, aimable et gracieuse, avait gagné le cœur de l'abbé Gerbet.

Un soir donc, que l'on était réuni après le dîner, le concierge vient remettre un *pli* important à Sa Grandeur, annonçant que c'est pour *affaire urgente.*

On décachète ce pli mystérieux, et on y trouve les vers suivants, que l'on n'attribua pas, assure-t-on, au concierge :

A MONSEIGNEUR SIBOUR

Archevêque de Paris

Vous n'avez pas, Monseigneur, pour portier
Un moliniste, ou bien un janséniste :
Ces métiers-là ne sont pas son métier ;
Il n'est ni plus ni moins qu'un ébéniste.
Vous comprenez que sa profession
Vous garantit un concierge exemplaire :
Lui qui posait les portes d'un salon,
Peut bien garder une porte cochère.

On vous dira qu'un artiste à rabot
Est du jardin un gardien mal habile.
Mais je détruis ce soupçon d'un seul mot,
Et grâce à vous ma réplique est facile :
Ne peut-on pas suffire à deux emplois,
Lorsqu'au travail les mains sont toujours prêtes !
Vous faites bien cent choses à la fois,
Qui n'en sont pas cela pour cela plus mal faites.

Nul soin, dit-on, ne vous est étranger
Et rien n'échappe à votre surveillance.
Vous abaissez jusqu'au vil potager,
Ces vifs regards qui planent sur la France.
Oh ! laissez donc le chou blanc, le chou vert,
L'oignon, l'asperge et tout grotesque herbage,
Hormis les jours où la Place Maubert
Sait vous en faire un populaire hommage.

D'un autre soin votre cœur est jaloux :
C'est du bonheur de toute une famille.
Quels artichauts pourraient valoir, pour vous,
Les chapelets de ma petite-fille ?
Dans l'atelier, dans la loge, au jardin,
Guettant le vent qui vers ces lieux vous porte,
Nous serions tous heureux, sauf le chagrin
De vous ouvrir trop rarement la porte.

Pour émouvoir votre cœur paternel,
J'ai confié ma requête à Saint Pierre,
Ce porte-clés, ce concierge du ciel,
Qui prend pitié des portiers de la terre.
Il voit les maux dans leur loge amassés...
Du ciel, hélas! elle n'est point l'image;
Mais, en ouvrant la porte où vous passez,
Du ciel du moins j'entrevois le présage.

Saint-Germain-en-Laye, septembre 1849.

V

A L'ÉVÊCHÉ D'AMIENS

A L'EVÊCHÉ D'AMIENS

Sommaire. — L'abbé de Salinis est nommé Evêque d'Amiens. — Rôle de Gerbet au Concile provincial de Soissons. — On demande son élévation à l'épiscopat.— A l'Evêché d'Amiens.— Un cabinet d'études.— Les *Conférences d'Albéric d'Assise.* — Le Communisme est la conséquence logique du Rationalisme.— Conclusions formulées dans un parallélisme. — Travail acharné. — Rôle de Gerbet dans l'administration du diocèse— Gerbet directeur spirituel chez les Dames du Sacré-Cœur d'Amiens. — Les salons de l'Evêché. — Portrait par Sainte-Beuve.— Les *Nigauds* de l'abbé Gerbet. — Au Concile provincial d'Amiens. — Les intérêts du clergé inférieur.— Retour aux saintes règles du Droit.— Les reliques d'une sainte amiénoise.— Le *Livre de Sainte Theudosie.*— Né pour l'épiscopat.— Il n'est pas administrateur ! — Les génies d'administration.— Un manifeste académique. — La candidature de l'abbé Gerbet à l'Académie Française échoue. — Nomination à l'Evêché de Perpignan. — Joie de Pie IX. — Les larmes de l'adieu. — La Croix à l'entrée d'un chemin.

I.

Le 29 août 1849, l'abbé de Salinis prenait possession de l'évêché d'Amiens.

A quelques jours de là, s'ouvrait, à Soissons, le concile de la province de Reims. Le nouvel évêque y vint, accompagné de Gerbet, qui venait de prendre part aux travaux du concile provincial de Paris et accourait prêter son concours, comme théologien, à son vieil et fidèle ami.

Le rôle de Gerbet à Soissons fut si considérable qu'à la clôture du concile, les Pères adressèrent au Président de la République une adresse collective, demandant son élévation à l'épiscopat.

II

De Soissons, l'abbé Gerbet vint à Amiens. En entrant dans cet évêché, qui lui était inconnu la veille, il lui sembla qu'il rentrait chez lui ; il prit immédiatement possession de l'appartement modeste, mais commode, qui lui avait été préparé, et il ne jeta pas un regard préoccupé, soit vers

le passé, soit vers l'avenir. Ne lui demandez pas combien de temps il compte rester dans cet asile ? Le sait-il ? — Etes-vous inquiet de ses moyens d'existence ? Est-ce que la Providence ne veille pas ? — Mais quelle sera sa position ? Est-ce qu'il n'est pas chez un ami ? — Si, quelques jours plus tard, vous étiez entré dans cette chambre, en supposant qu'elle ne fût pas fermée à l'intérieur — ce qui arrivait souvent — vous auriez vu, sur les fauteuils, sur le canapé, sur la commode, sur le poële, des livres ouverts, des feuilles de papier, et... par dessus livres et papiers... une bonne et belle couche de tabac. A ne pas s'y tromper, c'est le cabinet d'un homme de travail (1).

III

Examinons les œuvres qui en sont sorties.

(1) Ladoue. *Mgr Gerbet,* t. II, p. 268.

Déjà, les économistes devaient à Gerbet les *Conférences d'Albéric d'Assise.*

Albéric est un jeune Père, réel ou imaginaire, de l'ordre de saint François. Ce jeune Père, avec un esprit élevé et un charme séduisant, essaie d'expliquer à ses frères les deux grandes lois de justice et de charité. Cet essai contient les idées économiques de l'abbé Gerbet, son économie politique fondée sur les bases du christianisme.

Jusque-là, l'économie s'était traînée dans l'ornière des financiers et des physiocrates ; elle avait prôné comme oracles Quesnay, Turgot, Adam Smith, Jean-Baptiste Say, Malthus et Ricardo. Elle se disait la science de la richesse ; et, outrepassant ses limites comme elle méconnaissait ses devoirs, elle entendait réduire la vie sociale aux exigences d'un budget. — Combien vous dois-je ? — Combien me devez-vous ? — Telle était la Loi et les Prophètes.

Gerbet ne put s'enfermer dans ces horizons étroits et s'arrêter à ces vues charnelles. Dans

sa pensée, la propriété doit avoir pour correctif la charité, et au droit de posséder correspond, dans l'harmonie sociale, le devoir de donner.

Thèse admirable, connue dans l'Eglise depuis les premiers siècles, mais jusqu'alors négligée dans sa formulation scientifique.

Gerbet s'efforce d'en découvrir les lois : il le fait avec une langue enchantée et une adorable bonté (1).

Il développa cette œuvre à Amiens, en 1850.

A cette date, le communisme menaçait la propriété en France.

Quelques annnées auparavant, sous la Restauration et sous le Gouvernement de Juillet, l'Eglise, revendiquant ses justes libertés, n'avait pu obtenir des sectaires du Rationalisme la reconnaissance de ses droits. Menacés aujourd'hui dans leurs intérêts, ils ouvraient les yeux à la vérité.

Gerbet entreprit de les éclairer complètement.

(1) J. Fèvre. *L'abbé Gerbet,* troisième et dernière partie.

« J'entends, dit-il, par Rationalisme, la souve-
« raineté de l'individu dans l'ordre intellectuel,
« son affranchissement des entraves et des rè-
« gles qu'imposent les sociétés domestique et
« civile, fondées sur la transmission héréditaire
« des biens. Je veux démontrer que le commu-
« nisme est la conséquence logique du rationa
« lisme (1). »

Sur quoi, il examine les théories rationalistes sur la raison humaine, sur l'origine des choses, sur l'état originaire du genre humain, sur l'organisation matérielle de l'Eglise, sur l'éducation, sur la société religieuse, sur les caractères de la propriété, et il démontre, avec une grande logique, qu'elles aboutissent toutes au plus pur communisme.

« S'ils rencontrent dans ce livre un seul passage où j'essaie de substituer la passion au raisonnement, je prie mes lecteurs de laisser ce livre (2) »

(1) *Rapports du Rationalisme avec le Communisme*. Introduction.
(2) Ibid.

Ainsi parlait l'auteur, en ouvrant son étude, et, arrivé au terme de sa rigoureuse démonstration, il en résumait les saisissantes conclusions, dans un tableau, dont nous donnerons au moins un aperçu, ne pouvant tout citer

RATIONALISME	COMMUNISME
La société humaine tend nécessairement à s'affranchir du joug des prêtres, parce qu'elle passe par deux phases, l'une, qui est celle de l'enfance, pendant laquelle elle vit instinctivement de croyances et de tradition ; l'autre, qui est celle de la maturité, pendant laquelle elle substitue un ensemble de vérités rationnelles aux aveugles affirmations de la foi.	La société humaine tend nécessairement à s'affranchir du joug des propriétaires, parce qu'elle passe par deux phases, l'une dans laquelle elle s'attache instinctivement au principe d'hérédité, l'autre dans laquelle elle substitue une organisation scientifique aux aveugles combinaisons de la naissance.
Toute inégalité intellectuelle, provenant d'une autre cause que l'inégalité des facultés, est une violation de l'indépendance naturelle de la raison de chaque homme; il ne doit point y avoir de privilégiés dans l'empire de l'intelligence.	Toute inégalité sociale, fondée sur l'hérédité des biens et provenant par là même d'une autre cause que la capacité personnelle, est radicalement illégitime, puisqu'en fournissant aux riches des moyens d'instruction dont les autres sont dépourvus, elle fait des privilégiés, même dans l'empire de l'intelligence.
Nul homme ne peut admettre comme vraies que les choses dont il a découvert la vérité par l'activité de sa propre raison.	Nul homme ne peut posséder comme bien légitime que les choses dont il a acquis la jouissance par son propre travail.

La loi du progrès veut qu'un système de conceptions rationnelles remplace les croyances irrationnelles qui reposent sur la foi mystérieuse d'une révélation.

La loi du progrès veut que, dans l'ordre de l'intelligence, l'élément de liberté prévale sur l'enseignement traditionnel, qui est une sorte de fatalité pour la raison.

La loi du progrès veut que le privilége d'égalité extirpe le principe de la hiérarchie catholique, en vertu duquel les prêtres constitu nt une aristocratie dans l'ordre spirituel.

La loi civile sur la propriété ne doit être liée à aucun système religieux, parce qu'il ne doit point y avoir de théologie légale.

La liberté de l'esprit humain serait enchaînée, si le droit de propriété était érigé en dogme immuable au nom de la religion.

Le dogme religieux de la propriété, qui serait considéré aujourd'hui comme une vérité, peut être une fausseté demain.

La loi du progrès veut qu'une répartition rationnelle des biens remplace la tradition irrationnelle qui repose sur la loi mystérieuse de la naissance.

La loi du progrès veut que, dans l'ordre des jouissances, l'élément de liberté prévale sur la transmission héréditaire des biens, qui est une sorte de fatalité dans la vie sociale.

La loi du progrès veut que le principe d'égalité extirpe le principe de la hiérarchie sociale, en vertu duquel les propriétaires constituent une aristocratie dans l'ordre temporel.

La loi civile sur la propriété ne doit être liée à aucun système religieux, parce qu'il ne doit point y avoir de métaphysique légale.

La liberté de l'esprit serait enchaînée, si le droit de propriété était érigé en dogme immuable au nom de la philosophie.

Le dogme philosophique de la propriété, qui serait une vérité aujourd'hui, peut être une fausseté demain.

La société doit être constituée indépendamment du dogme de la vie future; l'harmonie du devoir et du bonheur doit se réaliser sur la terre.

L'harmonie du bonheur et du devoir devant se réaliser sur la terre, la société ne doit pas être constituée en deux classes d'hommes, dont les uns ont de grandes jouissances même sans travailler, et dont les autres sont privés de ces jouissances, même en travaillant.

La société tend à se faire son ciel sur la terre : l'individu peut croire à une rémunération théologique ; la société ne peut croire qu'à une loi de rémunération positive dans la vie présente.

Si la société tend à se faire son ciel sur la terre, elle doit y réaliser définitivement la justice distributive, suivant laquelle les biens de ce monde sont répartis, non d'après la loi de naissance, mais uniquement d'après la loi du mérite et des œuvres (1).

IV

A l'évêché d'Amiens, la plus grande partie de la vie de Gerbet appartenait à son cabinet d'études. A certaines époques, ce maître exigeant

(1) *Rapports du Rationalisme avec le Communisme*. conclusion.

exerçait un tel empire qu'on ne pouvait lui arracher même un quart d'heure pour le déjeuner ou le dîner, à plus forte raison pour une distraction quelconque ; à peine permettait-il d'entr'ouvrir la porte pour laisser passer le peu de nourriture nécessaire pour soutenir le corps sans nuire au travail. — Et cela durait huit jours, quinze jours. (1)

En dehors de ces circonstances, il faut le dire exceptionnelles, l'hôte de l'Evêché prêtait son concours, toujours utile, aux œuvres de l'administration ecclésiastique.

Quand venait un synode ou un concile, il ouvrait son trésor tout entier. Avait-on besoin de conseil dans une affaire grave, on le trouvait chez lui, sûr, lumineux. Il assistait aux réunions ecclésiastiques qui se tenaient à l'Evêché, et l'on se pressait pour entendre les sons de sa voix qui n'arrivaient que difficilement aux oreilles, mais

(1) Ladoue, *op. cit.*, passim.

qui jetaient dans les esprits de vives clartés ; il prenait part aux œuvres de zèle ; il consentit même à se charger de la direction des Dames du Sacré-Cœur, qui possèdent, à Amiens, au berceau même de leur congrégation, un pensionnat florissant.

V

Au début, le dévouement sacerdotal l'avait seul décidé à accepter cette mission, qui le détournait toujours un peu de ses occupations intellectuelles. Une affection tendre et paternelle vint plus tard se joindre à ce premier sentiment, et en augmenter l'activité. (1).

Le directeur des religieuses s'occupait aussi des élèves, il songeait toujours à les instruire et quelquefois à les distraire, ou plutôt, pour dire

(1) Ladoue, *op. cit.* t. II, p. 276.

le mot vrai, à les amuser. Quoi de plus touchant que cette condescendance attentive d'un puissant esprit ! Le poète aimable remplaçait alors le théologien. Il écrivait de charmantes pièces en vers, dont un connaisseur (1) a dit qu'il y passait comme un souffle d'*Esther ;* mais d'une *Esther*, ajouterons-nous , où la muse, ne cherchant jamais le ton tragique, se livrait tout entière à l' « allégresse légère » d'un cœur tranquille et pur. (2)

VI.

L'abbé Gerbet se pliait à d'autres exigences. Mgr de Salinis, qui aimait à recevoir et s'y entendait parfaitement, ouvrait, le dimanche soir, les salons de l'Evêché...

(1) Sainte-Beuve.
(2) Eugène Veuillot, *Monseigneur Gerbet* (dans les *Célébrités Contemporaines*), p. 235.

Mais, je laisse la parole au fin critique que je viens de citer, et qui a dit, avec beaucoup de charme, cet épisode de la vie de Gerbet à Amiens.

« La nature de l'abbé Gerbet est de celles qui, seules, ne se suffisent point à elles-mêmes et qui ont besoin d'un ami ; on dirait qu'il n'a toute sa force que quand il peut s'y appuyer. Longtemps, il crut avoir trouvé cet ami plus ferme de volonté et de dessein dans la personne de M. de Lamennais ; mais ces volontés plus fortes finissent, souvent sans y songer, par nous prendre comme leur proie et par nous jeter ensuite comme une dépouille. L'amitié vraie, telle que l'entendait La Fontaine, demande plus de soin et d'égalité. L'abbé Gerbet a donc trouvé un ami égal et tendre, et tout conforme à sa belle et fidèle nature, en M. de Salinis ; parler bien de l'un, c'est s'attirer aussitôt la reconnaissance de l'autre. Puis-je sans indiscrétion pénétrer dans l'agrément de cet intérieur et y ouvrir un jour, du moins pour ce qu'il a de littéraire et

d'ingénieux ? L'abbé Gerbet, comme Fléchier que j'ai nommé à son sujet, a un esprit de société plein de charme, de douceur et d'invention. Ce qu'il a fait et semé, dans tous les lieux où il a vécu et dans les sociétés qu'il a traversées, de jolis vers, de petits poèmes allégoriques, de couplets de fête et de circonstance, il l'a lui-même oublié. Il est de ceux qui édifient sans tristesse, et qui savent animer les heures sans les dissiper. Dans cette vie déjà longue où pas une mauvaise pensée ne s'est glissée, et qui a échappé à toute passion troublante, il a gardé la joie première d'une belle âme pure. La spiritualité discrète se combine chez lui avec l'allégresse légère...

« Les soirs du dimanche, Mgr l'évêque d'Amiens a l'habitude de recevoir, on vient avec plaisir dans ce salon qui n'a rien de sévère, et où la bonne compagnie se trouve naturellement chez elle. On y joue à quelques jeux ; on y tire quelque loterie, et, pour qu'il soit dit que personne ne perdra, il est convenu que l'abbé

Gerbet fera des vers pour le perdant, pour celui qui s'appelle, je crois, le *nigaud.* Ces *nigauds* de l'abbé Gerbet sont pleins d'esprit et d'à-propos : il les fait « par obéissance, » ce qui le sauve, dit-il, de tout reproche et de toute idée de ridicule. Il est difficile de détacher ces vers des circonstances de société qui les produisent ; voici pourtant une de ces petites pièces improvisées, à l'usage et pour la consolation des perdants. Elle a pour titre :

LE JEU DU SOIR

C'est aujourd'hui la Fête de la Vierge,
Mais, entre nous, je voudrais bien savoir,
Si, quand on doit le matin prendre un cierge,
On peut tenir une carte le soir.

Je ne veux pas, censeur trop difficile,
Blâmer un jeu que permet le salon,
Mais je vous dis que, sous un air futile,
Ce jeu vous donne une grave leçon.

Rappelez-vous, à chaque loterie,
Que tous nos jours sont un frivole jeu,
Si l'on ne gagne, au soir de cette vie,
Un lot tombé du grand trésor de Dieu.

Si Dieu préside à vos heures légères,
Ce jeu du soir est un temps bien passé,
Et, du matin rejoignant les prières,
Finit le jour comme il a commencé.

Je vous surprends, par mon langage austère;
Vous voulez rire, et je vous ai prêché :
Au jeu mondain un sermon ne va guère,
Mais on le passe au jeu de l'Evêché. (1)

VII

Comme à Paris et à Soissons, la forte théologie de Gerbet se fit jour au concile provincial, qui se tint à Amiens, durant son séjour auprès de Salinis, et qui a laissé, dans l'histoire de

(1) Sainte-Beuve. *Causeries du lundi,* t. VI, pages 322 et 323.

l'Eglise de France sous le second Empire, un souvenir, dont les émotions ne sont pas encore calmées.

Nous y reviendrons, mais, en ce moment, 'on nous laisse saluer, dans le noble cœur de Gerbet, cette touchante et constante préoccupation des intérêts du clergé inférieur.

La situation du clergé français, nous l'avons dit ailleurs (1), est aujourd'hui encore exceptionnelle. Comme, au sortir de la Terreur, quand il s'agit de reconstituer et de courir au plus pressé, les prêtres vivent, sur bien des points, en dehors du droit commun, fixé par les règles générales de l'Eglise.

Gerbet souffrait de cette situation, qui réclame, du côté des prêtres, un esprit d'abnégation poussé parfois jusqu'à l'héroïsme, et, du côté des évêques, une initiative dont plus d'un gémit, souvent assez haut pour que la fin de cet

(1) *Lamennais et son Ecole*, chap. 3, 5, etc.

état de choses — disons-le, anormal, — puisse être prophétisée prochaine.

La collation des bénéfices, l'inamovibilité des charges d'âmes, les jugements ecclésiastiques, et bien d'autres questions, auxquelles on ne touche pas sans trembler, préoccupèrent Gerbet. Elles lui dictèrent une série de *Postulata* et lui inspirèrent la rédaction de décrets conciliaires, que Pie IX accueillit avec une paternelle satisfaction.

A la reprise du concile du Vatican, ces questions se poseront à l'Eglise catholique, réunie sons la présidence du Père commun des fidèles. Les prémices dûs à l'abbé Gerbet seront alors un jalon lumineux, et l'Eglise de France recouvrera sa splendeur, en retrouvant ce qui assure l'action et protége l'activité de ses prêtres : le retour aux saintes règles du Droit.

Salinis revint de Rome, porteur de l'approbalion des décrets du Concile d'Amiens, dont les grands théologiens Romains avaient tout loué,

même « la latinité qui en est excellente. » Ce compliment allait droit au rédacteur, M. l'abbé Gerbet.

VIII.

En outre, le pieux prélat rapportait un autre trésor : le corps d'une sainte martyre, découverte dans les catacombes, et dont l'inscription du tombeau attestait qu'elle était née à Amiens.

« En entrant dans les rues de la ville moderne,
« en traversant ses rues, cette Amiénoise de la
« ville antique, cette Romaine des catacombes,
« transportera tout d'un coup leurs pensées au
« berceau de leur foi, et leur donnera, en plein
« XIX[e] siècle, comme une vision des anciens
« jours... Elle est devenue leur protectrice, de-
« puis le jour où elle a uni le berceau de notre

« Eglise naissante au tombeau de saint Pierre
« par la communion du sang (1). »

Après l'exhortation et l'histoire, le chant.

Salut, ange de paix, salut, sœur inconnue
Qui nous reviens !
Salut, étoile antique et si longtemps perdue
Pour Amiens !
Vivante, tu lui fis, timide et consternée,
Un long adieu ;
Morte, tu le revis, joyeuse et couronnée
Des mains de Dieu !

La belle âme de Gerbet se complaît à fêter le retour de sainte Theudosie, et le livre qu'il lui a consacré, en avivant la piété des Amiénois envers leur sainte compatriote, a fixé le souvenir des fêtes magnifiques qui marquèrent le retour de la martyre dans sa ville natale.

IX.

On l'a dit avec beaucoup de finesse et de raison:

(1) Gerbet. *Livre de sainte Theudosie*, p. 116.

« L'abbé Gerbet était un de ces prêtres qui semblent nés pour l'épiscopat. Aux grandes qualités, aux grandes vertus du prêtre, il joignait les dons que le monde apprécie ; mais, aux yeux de certaines gens, qui décident trop souvent des affaires, sa supériorité même était un écueil. — Ce n'est pas, disait-on, un esprit pratique, il serait mauvais administrateur : comme si, pour être administrateur et pratique, la première condition n'était pas la supériorité d'intelligence. Bref, on lui reprochait de n'avoir pas les grands mérites d'un petit expéditeur et la petite science d'un grand chef de bureau. Et, en effet, il ne les avait pas ; il n'était pas homme à se complaire dans les petits détails et à faire briller, sous la mitre, les hautes capacités d'un bon doyen, il avait une nature d'évêque, c'est-à-dire, suivant l'étymologie du mot, d'un homme qui voit de haut, qui puise, dans l'habitude des grandes pensées, la noble entente des affaires (1). »

(1) Fèvre. — *Op. cit.*, 1re partie.

Et cependant, Mgr de Salinis formait des vœux ardents pour voir enfin sur le chandelier cette lumière, trop longtemps voilée. Les Pères du Concile de Soissons l'avaient présenté au choix des gouvernants, ils renouvelèrent leur demande à Amiens. Aux Cultes, l'un des ministres était son ancien élève, l'autre son compatriote et ami. Mais, toutes les bonnes dispositions échouèrent longtemps devant cette fin de non-recevoir: M. Gerbet n'est pas administrateur ! — Les apôtres auraient bien souri, s'ils avaient entendu énoncer ce motif d'exclusion (1).

Bonnetty l'écrivait à Mgr de Salinis : « M. de Crousilhes est arrêté par l'éternelle fin de non-recevoir de la prétendue *incapacité administrative* de M. Gerbet (2). »

Un des meilleurs prédicateurs des Retraites Pastorales en ce temps (3), amené à traiter

(2) Ladoue. — *Op. et loc cit.*, p. 326.
(3) Lettre du 26 juillet 1851.
(1) Le Père Caussette, vicaire-général de Toulouse.

cette question délicate, des obligations de l'ecclésiastique comme administrateur, amenait un sourire sur les lèvres de ses graves auditeurs, quand il disait :

« Généralement, on dit de tout homme en fonctions, de qui il n'y a rien à dire : Il est administrateur. Ce titre semble l'apanage convenu de ceux qui n'en méritent pas d'autre. Combien d'incapacités ont fait leur chemin sur cette recommandation et trôné sous une telle enseigne ! Il y a plus, les hommes qui se croient un pareil talent le refusent volontiers à ceux qui les dépassent, et ils trouvent aisément des complices de leur injustice dans ces passions de la foule : « On n'accorde pas volontiers deux mérites à la « même personne, et il est rare qu'on ne lui « retire pas d'une main ce qu'on lui a donné de « l'autre. Qu'un homme ait de l'esprit, c'est « assez pour qu'on lui refuse le jugement. C'est « ainsi que la jalousie se console, que la mé-

« diocrité se revanche (1) ».... et que les administrateurs sont vengés (2).

Hélas ! on n'en a vu que trop, de ces prétendus génies d'administration, pour qui l'idéal du gouvernement consiste à se mirer complaisamment dans une série de registres, où le Doit et l'Avoir sont majestueusement étalés à l'encre noire et à l'encre rouge. La netteté des écritures, les lignes bien droites et tirées avec une rare correction, tout cela, c'est très-bien, mais, de bonne foi, est-ce tout, quand ce n'est pas un trompe-l'œil ?

Gerbet ne sera jamais ce comptable que l'on nous vante : Il sera évêque avant tout, et, parce qu'il sera évêque, parce qu'il aimera son église, il saura travailler pour le diocèse que vous lui confierez, sans négliger l'administration. Bien plus, il sera la gloire du siège sur lequel vous

(1) *Pensées morales et littéraires.*
(2) *Manrèze du Prêtre*, t. II, p. 268.

le ferez s'asseoir, et, le nom de son église se confondant avec le sien, partout, dans l'Eglise universelle où son beau talent fera rayonner son action vraiment épiscopale, on dira, parlant de lui : le grand Evêque de Perpignan !

Mais, la négociation fut longue. Elle dura plusieurs années, et, au moment où nous en sommes, elle sembla définitivement avortée.

X

Pendant qu'on travaillait à le faire évêque, les amis du dehors visaient à le faire académicien.

Un des amis d'autrefois, dont l'amitié avait survécu à bien des vicissitudes, et dont sans doute plus d'un puritain reprochait à Gerbet, la faveur constante, Sainte-Beuve prit chaleureusement en mains la direction de cette campagne.

Le 15 août 1852, le *Constitutionnel* publiait, sous ce titre : *L'abbé Gerbet*, un vrai manifeste académique, signé d'un nom qui faisait autorité dans le monde des lettres.

L'article débutait ainsi :

« Voici un sujet que je m'étais proposé depuis « longtemps pour un jour de fête, pour une Fête-« Dieu, ou pour une fête de Marie ; car il y entre « de la sainteté, de l'onction, de la grâce mêlée « à la science, et un pieux sourire. Comment, « diront quelques-uns de mes lecteurs habituels, « comment le nom de l'abbé Gerbet signifie-t-il « tout cela ? Je voudrais tâcher de le leur ex-« pliquer, leur donner idée d'un des hommes les « plus savants, les plus distingués et les plus « vraiment aimables, que puisse citer l'Eglise de « France, et l'un de nos meilleurs écrivains, et, « sans m'embarquer dans une situation difficile « ou controversée, mettre doucement en lumière « la personne même et le talent (1). »

(1) *Causeries du lundi,* t. VI, p. 308.

Suit une appréciation, qui comptera parmi les chefs-d'œuvre de l'éminent critique.

Il la concluait, en écrivant :

« L'abbé Gerbet, à ces mérites élevés que je « n'ai pu que faire entrevoir, mêle une douce « gaieté, un agrément naturel et fleuri, qui rap- « pelle, jusque dans les jeux de vacances, l'en- « jouement des Rapin, des Bougeant et des « Bouhours. On a beaucoup disputé, tous ces « temps derniers, sur la question des études et « sur le degré de littérature autorisé par le cler- « gé ; on a mis en avant bien des noms empres- « sés et bruyants : j'ai voulu rappeler un nom « aussi distingué que modeste (1). »

Puis, démasquant ses batteries, l'académicien terminait par cette déclaration :

« Il y a longtemps que je me suis dit : Si l'on « avait à nommer un ecclésiastique à l'Académie « française, comme je sais bien d'avance quel se-

(1) *Causeries du lundi.* p. 323.

« rait mon choix ! Et il y a plus : je suis bien sûr « que la philosophie dans la personne de M. « Cousin, la religion par l'organe de M. de Mon- « talembert, la poésie par la bouche de M. de « Lamartine, ne me démentiraient pas (1). »

Au grand scandale des Pharisiens, la candidature de l'abbé Gerbet à l'Académie se trouva ainsi introduite.

Nous ne referons pas l'histoire des négociations auxquelles elle donna lieu. Qu'il suffise de dire qu'au moment où elle allait aboutir, tout fut subitement rompu, et ajoutons que le candidat, qui se laissait pousser, sans la moindre envie de forcer les portes, s'en consola facilement.

Mais, par une intervention de la Providence qui se joue des calculs humains, au moment même où la candidature académique échouait, l'autre réussissait inopinément, par l'intervention personnelle et inattendue du Chef de l'Etat.

(1) *Causeries du lundi*, p. 324.

Le 16 avril 1854, Pie IX, heureux d'un choix qui répondait à ses plus ardents souhaits, faisait parvenir, à Amiens, la nouvelle de la préconisation de M. l'abbé Gerbet au siége épiscopal de Perpignan.

C'était le saint jour de Pâques.

A l'allégresse publique, répondait, dans le cœur aimant du nouveau prélat, une douleur : celle de quitter ses chères œuvres d'Amiens, celle surtout de se séparer d'un ami, « un ami « de trente ans, disait-il, grand espace dans la « durée des amitiés humaines ! » Il ajoutait, avec une tendre et affectueuse insistance : « Pendant ces années sujettes à tant de vicissi-« tudes, nos vies ont été entrelacées de tant de « manières, qu'en le quittant nous ressentons « dans une seule séparation plusieurs déchire-« ments et une multiplicité d'adieux dans un « seul (1). »

(1) *Mandement de prise de possession* de l'Évêché de Perpignan.

Mais, la belle âme de Gerbet savait que tout coopère au bien de ceux qui aiment Dieu (1) et la sainte Eglise.

Du sacrifice, il sut faire un échelon vers le ciel, et, c'est dans les termes les plus touchants, qu'il le dit :

« Lorsque Dieu conduit là où il prépare de « grandes consolations, il place presque tou- « jours des privations à l'entrée de la carrière, « il y fait fleurir quelques souffrances. Ces « épreuves ressemblent à une croix qu'un voya- « geur rencontre sur son chemin, au moment où « il se met en route : elles sont à la fois tristes « et rassurantes. Sans elles, la mission d'un « évêque serait privée d'un trait qui doit en « marquer le début ; il lui manquerait un des pré- « sages ordinaires des faveurs divines, elle pour- « rait s'alarmer de se trouver d'abord trop heu- « reuse. Nous avons donc à remercier Dieu

(1) Saint Paul. *Épître aux Romains*, VIII, 28.

« d'avoir permis que nous eussions des peines à « lui offrir, en allant nous offrir à vous, et que, « dès notre premier pas pour nous rendre à son « appel, il y eût du sacrifice dans notre obéis- « sance (1). »

(1) *Mandement de prise de possession.*

VI

GERBET ÉVÊQUE

GERBET EVÊQUE

Sommaire. — L'administrateur modèle d'après saint Ambroise. — Mandement d'installation. — Le choléra à Perpignan.— Vis-à-vis de ses prêtres. — Récit de l'abbé Casamajor. — L'Evêque. — Directeur de religieuses. — Le désir d'une chape noire. — L'artiste. — Il ambitionne peu la gloire des lettres humaines. — Les intérêts généraux de la chrétienté. — L'*instruction pastorale sur diverses erreurs du temps présent.* — La colère aimante et la haine parfaite. — Résidence. — Auprès de Salinis mourant. — Pressentiments de fin prochaine. — Un coup de foudre. — Le rayon lumineux. — La tombe de Gerbet.

I

Un grand Evêque des grands siècles ecclésiastiques a défini l'administrateur modèle. Il doit réunir quatre qualités : « la modération dans les négociations, l'ordre dans les dispositions, le

choix « du temps, la mesure dans les paroles (1). »

Si je faisais un panégyrique classique de l'épiscopat de Gerbet, il me serait aisé d'y retrouver les conditions exigées par Saint Ambroise, qui, certes, s'entendait en administration episcopale et civile.

Cette démonstration ressortira suffisamment des faits : inutile d'y insister par un développement quelconque, car, à la fin de ce chapitre, une conclusion s'imposera à tout appréciateur de bonne foi ; celle-ci :

« Durant les dix années de son épiscopat,
« Mgr Gerbet se montra le pasteur le plus dé-
« voué à ses ouailles, le plus préoccupé de tous
« les besoins de son diocèse (2). »

Son mandement d'installation traçait un programme dont il n'a pas dévié.

(1) Moderatio in negotiis, ordo rerum, opportunitas temporis, mensura verborum. (Amb., *de Offic.*)
(2) Fréd. Godefroy. *Les Prosateurs au XIX[e] siècle*, t. I, p. 408.

« Nous avons promis, du fond du cœur, disait-
« il, et la face contre terre, de garder sans tache
« l'église que Dieu nous a choisie, de dédaigner
« tous les intérêts mondains pour concentrer
« tous nos soins sur elle, d'avoir une tendre
« compassion pour tous ses membres souffrants,
« de l'aimer d'un amour si vrai que nous
« sachions, s'il le fallait quelquefois, nous rési-
« gner à être sévère, mais alors de faire en sorte
« que la bonté soit la seconde moitié de la jus-
« tice ; de l'entourer, en un mot, de tant de
« sollicitude que nous puissions espérer de ne
« jamais lui donner un sujet de plainte, et de ne
« pas troubler, par notre faute, la sérénité des
« jours que nous passerons ensemble, sur la
« terre... Nous ne sommes devenu la tête de ce
« diocèse, que pour en être aussi le cœur... »

Nobles paroles, qui furent la règle d'une vie épiscopale irréprochable.

Gerbet était une belle intelligence, c'était par dessus tout un grand cœur, et un cœur, qui,

ayant souffert beaucoup, pouvait redire la parole de Paul : « Vous n'avez pas un pontife qui ne puisse pas compatir à vos infirmités ; le nôtre a passé par toutes les épreuves (1). »

A peine sacré, Dieu lui fournit l'occasion d'en donner un éclatant témoignage.

Le nouvel évêque, dont la santé était ébranlée, se disposait, avant de commencer ses fonctions pastorales, à aller chercher aux Eaux-Bonnes les forces qui lui étaient nécessaires, lorsqu'il apprit, par un journal, que le choléra s'était déclaré dans le Midi. Craignant que l'épidémie n'atteignît son diocèse, il voulut partir sans retard : ce voyage précipité, accompli pendant des chaleurs excessives, acheva de l'épuiser. Le mal se déclara avec des symptômes alarmants, et ceux qui l'entouraient conçurent de vives inquiétudes ; des soins énergiques en triomphèrent, et le généreux pasteur put, le 23

(1) Saint Paul, *Epître aux Hébreux*, IV, 15.

juillet 1854, faire son entrée solennelle à Perpignan, au milieu des acclamations d'un peuple reconnaissant, accouru de tous les points du diocèse.

Un mois à peine s'était écoulé, quand le choléra éclata dans le département, et y fit d'effroyables ravages. Le bon pasteur proportionna les secours à l'intensité du fléau : par sa présence, ses paroles, ses aumônes, il relevait les courages abattus, adoucissait d'amères douleurs et faisait bénir sa charité (1).

II

Après l'épidémie, il commença à administrer.

« Mais, c'est ici, que vous devriez parler à ma place, vous qui l'avez admiré, se faisant tout à tous, petit avec les petits, infirme avec les in-

(2) *Moniteur*. Art. nécrologique sur Mgr Gerbet.

firmes, ne voulant rien savoir parmi vous, sinon Jésus, et Jésus crucifié. Sa vie humble et retirée s'écoulait modestement ici. Le père aimait ses enfants, et les enfants vénéraient leur père. Voilà presque son épiscopat tout entier (1). »

Cette bonté, qui s'épanchait sur tous, avait cependant pour objet privilégié ses prêtres. « Qui de vous, écrivaient ses anciens vicairesgénéraux au clergé de Perpignan, qui de vous s'est entretenu avec lui, et ne s'est retourné éclairé, touché, consolé ? Mais, c'est surtout dans ces retraites pastorales, dans ces réunions de frères sous le regard d'uu père, qu'il aimait à vous parler souvent, longuement, et jusqu'à épuisement de ses forces... Et, malgré la fatigue, comme il aimait encore à entretenir chacun de vous en particulier, n'ayant qu'une crainte : c'est que quelqu'un peut-être, pendant ces journées qui

(1) Mgr de la Bouillerie. *Éloge funèbre de Mgr Gerbet.*

s'écoulaient trop vite, ne pût parvenir à lui parler (1). »

Aussi, eut-il soin de réunir son clergé en synode, et il voulut que toutes les règles de l'Eglise y fussent scrupuleusement observées, afin de pouvoir entrer en communication avec ses prêtres, connaître, écouter leurs désirs et les faire vivre de sa vie.

Suivant ses bien-aimés coopérateurs dans leurs pauvres paroisses, il aimait à s'asseoir familièrement à leur foyer, comme un père, mieux encore peut-être, comme un frère, revêtu de la plénitude de ce sacerdoce qu'il respectait en eux.

Avait-il à leur demander un acte d'obéissance, un sacrifice utile à l'Eglise et pénible à la nature, il y mettait une bonté, qui remuait les âmes sacerdotales et les rendait capables d'héroïsme.

Je n'en citerai qu'un trait.

Un de ses prêtres, qui l'avait accompagné à

(1) *Mandement des Vicaires Capitulaires à l'occasion de la mort de Mgr Gerbet.*

Rome en 1863, dut rentrer en France avant l'évêque. Il alla prendre congé de cette aimable Grandeur, « non, dit-il lui-même, non, sans quelque tristesse. »

« Je dirai un mot de cet adieu, continue-t-il, parce qu'il servira à montrer les attentions vraiment délicates, que Mgr Gerbet ne dédaignait pas d'apporter dans ses relations avec le moindre de ses prêtres. Il me prit affectueusement les deux mains sans rien dire. Il imprima à mes mains une forte pression que je ne compris pas d'abord. Je devinai au bout d'un instant qu'il me voulait à genoux devant lui. Je m'agenouillai aussitôt. Il me dit alors, en tenant toujours mes deux mains dans les siennes : « Me promettez-« vous d'aimer vos paroissiens de Molity, comme « vous avez aimé vos paroissiens de Canaveil-« les ? » Je ne répondis rien. Il m'annonçait ainsi mon changement de paroisse, mais l'engagement qu'il me demandait était au-dessus de mes forces. Il répéta mot pour mot la même question :

« Me promettez-vous ?... » Après un moment de silence, je levai la tête et lui répondis : « Oui, « Monseigneur, je vous le promets. » Il me releva, m'embrassa, et il me dit, entre autres choses : « Je savais que vous ne me refuseriez pas ; je « m'y attendais bien... » Aucun sacrifice ne pèse quand l'évêque, au lieu de l'imposer de par son autorité, le demande avec cette grâce, qui est une des meilleures formes de la charité chez les hommes, investis du droit de commander aux autres. On voit toujours, sous la rosée d'affection que répand le cœur du chef, et surtout le cœur de l'évêque, les dévouements fleurir bien vite dans l'âme des subordonnés (1). »

Sans cesse occupé de son clergé, l'évêque de Perpignan témoignait le plus tendre intérêt à ses séminaires et ne négligeait rien pour élever l'enseignement, et former une génération de prêtres vertueux et éclairés. Dans ses tournées pasto-

(1) L'abbé CASAMAJOR. *Séjour de Mgr Gerbet à Rome en* 1863.

rales, le prélat se transformait en simple missionnaire, se livrant à la prédication, passant au confessionnal une partie considérable de la journée, et accueillant avec bonté tous ceux qui s'adressaient à lui.

Les pauvres et les malades avaient une large part dans sa sollicitude, et il s'attachait à multiplier les établissements où ils reçoivent des secours (1).

III.

Une de ses joies, sa plus grande joie peut-être, était de penser que la prière ne cessait jamais dans son diocèse. Que de fois on l'entendit dire, en se promenant, le soir, sur la terrasse de l'Evêché : « Quel bonheur ! Jour et nuit, des « diverses parties de mon diocèse, la prière

(1) *Moniteur*, art. cit.

« monte vers le ciel ! » Et, quand il parlait ainsi, son noble et doux visage rayonnait.

Pour encoûrager les saintes âmes à qui l'Eglise confie ce sublime ministère de la prière, il ne dédaignait pas, comme autrefois Bossuet pour la sœur Cornuau, de diriger leur conscience et de se faire leur confesseur attitré. Il disait à la supérieure des sœurs Garde-Malades, qu'il avait établies à Perpignan : « Est-ce que ces enfants n'ont « pas peur de s'adresser à un évêque ? Je ne suis « pas plus qu'un autre. Dites-leur de ne rien « craindre. » Sur ce, ajoute la supérieure, je le vis prendre un surplis à l'usage de M. l'aumônier, et se diriger vers le confessionnal. »

Un jour, une autre supérieure, celle du Bon-Pasteur, lui expose que la sacristine manque de ressources pour se procurer les ornements les plus indispensables ; il n'y a pas de chape noire, et pas d'argent pour s'en procurer.

— Adressez-vous de ma part, dit le bon Evêque, aux Dames du Sacré-Cœur, qui, avec le

concours des dames de la ville, Enfants de Marie, confectionnent des ornements pour les églises pauvres... Mais non, ajouta-t-il après une pause, non, c'est à moi à faire la demande. Je vous l'enverrai demain.

Elle arriva en effet le lendemain, et la voici :

LA SUPÉRIEURE DU BON-PASTEUR AUX ENFANTS DE MARIE DU VERNET

Je viens vous faire une confession,
Bien surprenante et pourtant bien sincère,
Je vois germer un grain d'ambition
Sous l'humble toit de notre monastère;
Que toute envie doive s'y amortir,
C'est notre règle et non pas notre histoire ;
Car malgré tout il nous reste un désir :
    Le désir d'une chape noire.

Le saint habit qu'on prend au Bon-Pasteur
A, grâce à Dieu, la blancheur en partage ;
Nous chérissons cette belle couleur
Qui de nos cœurs devrait être l'image ;
Ce fond si blanc pourtant se rembrunit,
Quand, à nos yeux, entr'ouvrant son armoire,
La sacristine, en gémissant, nous dit :
    Il nous manque une chape noire.

En vain les champs ont pour nous des épis,
En vain les ceps nous donnent quelques grappes,
La sœur quêteuse, en courant le pays,
Ne peut jamais y récolter des chapes.
Le Vernet seul, par la bonté du ciel,
Fait un miracle auquel nous aimons croire,
Produit, dit-on, l'arbre surnaturel
Où l'on cueille une chape noire.

En promettant que Dieu vous la paiera,
Nous vous dirions, si vous étiez mondaines,
Que parmi nous souvent on le priera
De vous donner des cadeaux par centaines,
Rideaux de soie et tapis précieux,
Chapeaux, rubans, dentelles, satin, moire !...
Mais vous savez qu'on obtient beaucoup mieux
En donnant une chape noire !

Quand de ce monde il vous faudra partir,
Nous porterons à Dieu cette prière :
« Seigneur, daignez assister et bénir
« Les bienfaiteurs de notre heure dernière.
« Le Bon-Pasteur reçut pour un instant
« Du Sacré-Cœur le concours méritoire,
« L'un au cercueil donna le linceul blanc,
« L'autre au convoi la chape noire. »

VI.

Docteur sur sa chaire épiscopale, polémiste ardent au milieu des combats de la foi, Gerbet évêque, comme autrefois Grégoire de Nazianze, demeurait l'ami du beau dans les arts et dans toutes les œuvres qui touchent à l'esthétique : disons le mot, il restait artiste !

Comment il comprenait l'artiste, il l'a dit lui-même, en peignant Albéric d'Assise, c'est-à-dire en se peignant lui-même.

« Son imagination et sa sensibilité... cherchaient dans les arts leur aliment. La peinture lui semblait être un présage de la vie future et de la résurrection des corps. Pourquoi, disait-il, l'homme aurait-il la puissance, non pas seulement de concevoir le beau, mais aussi de le reproduire, s'il n'était pas destiné à reproduire l'éter-

nelle essence ? Comment les formes terrestres nous en offriraient-elles l'expression, la ressemblance, si elles n'avaient avec lui quelque parenté, si par conséquent il n'y avait pas en elles quelque chose d'impérissable ? Il prenait plaisir à en saisir... dans leur expression matérielle, les mystères sublimes de la musique, à laquelle il attachait une idée singulière. La musique, formée par la mélodie et par l'harmonie, représentait, selon lui, la destinée qui doit se composer de vertu et de bonheur. La mélodie, qui se soutient par elle-même, et qui exprime la pensée fondamentale d'une composition, représentait la vertu, base suprême de notre destinée. Le bonheur, qui doit procéder de la vertu, qui doit en être l'accompagnement, était figuré par la simple harmonie, laquelle se réfère et se coordonne à la mélodie, comme à un principe régénérateur. Sur la terre, la vertu et le bonheur sont habituellement séparés, leur union nécessaire devra donc se rétablir ailleurs. C'est pour cela que la musique, qui

offre déjà, dans ce monde, l'union de la mélodie et de l'harmonie, lui paraissait être un pressentiment du ciel. Avec de pareilles dispositions, tous les instincts poétiques avaient dû se développer, chez lui, à un assez haut degré. Il ne parlait que par images, parce que chaque objet matériel avait à ses yeux une signification idéale. De même qu'à l'aide du microscope l'œil distingue des facettes brillantes dans un grain de poussière, de même sa pensée croyait découvrir, dans les phénomènes les plus petits et les plus grossiers, quelques parcelles étincelantes du monde invisible. Chaque idée, en passant par son âme, en sortait revêtue d'une forme vive et colorée. Les vrais poètes étaient pour lui les grands peintres de la pensée : ils étaient tous ses amis (1) »

(1) Un. Cath. XXI. 23.

V

On le voit, si le goût des choses de l'art dominait chez Gerbet, si le cœur aussi dominait l'esprit, tout cela était encore dominé par la piété. N'est-ce pas de lui-même qu'il a voulu parler, en disant d'Albéric d'Assise :

« On ne pouvait pas dire que tout son temps fût partagé entre l'étude et la prière ; car cette distinction n'existait pas pour lui. La prière, source d'une lumière qui ne descend dans l'esprit qu'en passant par le cœur, était pour Albéric une étude transcendante et sans effort. L'étude, continuellement rapportée à Dieu, était une prière laborieuse (1). »

(1) *Ibid.*, 25.

Puis, disons-le, cet esprit tout sacerdotal ambitionnait peu la gloire des lettres humaines ; cependant, il comptera parmi ceux qui les ont le plus honorées au dix-neuvième siècle par la pureté du goût, la correction et l'élégance antique du style, par cette éloquence sage qui naît du fond même des choses et s'insinue doucement dans les âmes.

Moins pieux et plus exclusivement académique, Gerbet eut eu une vogue autrement générale. Il ne lui a manqué, pour être encore plus répandu et plus goûté qu'il ne l'est, dit Sainte-Beuve, que de combiner un peu moins la dialectique avec le sentiment affectueux (1).

— Ah ! répond Gerbet, sans la charité, les vertus sont d'illustres indigentes (2). Laissez-moi chercher le royaume de Dieu et sa justice (3), le reste importe peu.

(1) *Causeries du lundi*, t. VI, p. 316.
(2 *Mandement sur la Doctrine de l'amour de Dieu*.
(3) Matth. VI, 33.

VI

Mais, l'Evêque n'est pas seulement posé par le Saint-Esprit pour régir une église particulière, il fait partie de l'Église enseignante, et les intérêts généraux de la chrétienté ne sauraient lui rester indifférents.

Peu d'évêques ont été mêlés, autant que Gerbet, aux grands évènements de l'histoire ecclésiastique pendant son épiscopat. Il portait partout ses regards de sentinelle vigilante.

Toujours debout, attentif, l'œil perçant les ténèbres dans la nuit, l'oreille tendue, il tressaillait au moindre bruit.

« Des quatre coins de l'Eglise, a dit Mgr de la Bouillerie, parlant de ce gardien d'Israël, les catholiques poussaient vers nous le cri d'alarme de la République : « *Caveant consules !* que les

consuls prennent garde ! » Nous, consuls, je le dis avec fierté, nous n'avons pas failli à notre devoir, nous avons su monter à la brèche, et nous avons prouvé que nous n'étions pas des chiens muets !... Mais alors que nous partions au combat avec nos armures légéres, avec la fronde et la pierre de David, lui, il semblait brandir dans ses mains l'épée céleste de Judas Machabée. Et, quand nous poussions nos aboiements pour sauvegarder le troupeau et le pasteur suprême du troupeau, il était comme le chien que l'ordre illustre de saint Dominique a choisi pour son emblème, tenant à sa gueule une torche brillante et enflammée... Ses magnifiques écrits furent alors un de nos soutiens les plus fermes, et lorsque, après la mêlée, nous vînmes tous nous agenouiller aux pieds de notre chef, il était là, comme Jeanne d'Arc, digne d'assister au triomphe, parce qu'il avait porté la bannière dans le combat. Et nous aimions à montrer

du doigt celui qui avait si habilement manié le glaive, — le grand Evêque de Perpignan!.., (1) »

VII

Impossible d'énumérer tous les actes et les écrits épiscopaux, auxquels l'éloquent orateur vient de faire allusion. Ils seront un jour — puisse-t-il être prochain! — réunis aux autres œuvres, dont le digne héritier (2) des pensées de Gerbet prépare l'édition complète.

Citons cependant la célèbre *Instruction pastorale sur diverses erreurs du temps présent*, du 23 juillet 1860.

« Les unes, disait-il, ont déjà été condamnées, « les autres n'ont pas encore été l'objet d'une « censure expresse, sous la forme où elles se pro-

(1) *Eloge funèbre de Mgr Gerbet.*
(2) Mgr Bornet, ancien vicaire-général à Perpignan, aujourd'hui à Bordeaux.

« duisent. Les unes sont évidemment opposées à « des points de foi ; les autres sont, à divers « degrés, contraires à la saine doctrine, et quel« ques unes au moins pernicieuses, surtout « aujourd'hui, particulièrement à raison du but « que se proposent ceux qui voudraient les faire « prévaloir (1). »

On sait l'éclat qui suivit cette magistrale instruction et la sanction dont elle fut honorée, par l'acte pontifical du 8 décembre 1864.

« L'amour de l'Eglise a été la passion de cette « vie prématurément éteinte (2). »

Et pourtant, Gerbet était doux, aimable envers tous les hommes; ses lèvres étaient de miel! « Mais, ajoute l'évêque de Tulle, quand la foi était attaquée, quand l'impiété s'insurgeait contre l'Eglise et son Christ, alors son génie s'enflammait; il connaissait la *colère aimante* et la *haine*

(1) *Instruction pastorale,* etc. Introduction.
(2) Léon Gautier. *Portraits contemporains.*

parfaite (1)... Dieu connaît cette colère aimante et cette haine parfaite. Dieu ne hait rien de ce qu'il a fait (2), parce que rien de ce qu'il a fait n'est mauvais, n'est haïssable. ... Dieu aime toutes ses œuvres, mais il déteste le mal que l'homme y a mêlé ; il le hait d'un amour immense, infini ; il le hait de tout l'amour qu'il a pour ses œuvres et pour lui-même... Ainsi de l'Eglise, qui est comme Dieu ; qui est vérité, justice, sainteté comme Dieu. Elle aussi, elle hait le mal que l'homme met dans les œuvres de Dieu ; elle ne peut ni se taire devant l'erreur, ni transiger avec l'iniquité ; elle les combat avec toute l'ardeur qu'elle puise dans son amour de la vérité et de la vertu. Elle aime, dans les œuvres de Dieu, leur fond, leur substance ; mais le mal, qui est adventice, « un accident corrupteur », elle le hait d'une haine implacable. Dans l'homme, elle hait ses erreurs, ses vices, ses désordres ; mais l'homme,

(1) Ps. CXXXVIII, 22.
(2) Sagesse, XI, 25.

quoique criminel et avili, elle ne peut le haïr. Comment le haïrait-elle? Ne sait-elle pas que, si l'homme, par sa liberté, est ici-bas le seul être qui puisse faire le mal, il est aussi le seul qui puisse le réparer?... Votre évêque était ainsi. Vous savez combien il était bienveillant, ouvert à tous... Ses paroles étaient douces comme le miel; on les recueillait comme une ambroisie... Vous savez que ses relations étaient brillantes, ses amitiés honorables, parce qu'il répandait sur tout le commerce de la vie une douceur et un charme exquis. Avec tout cela, il était « le haïsseur parfait, » il « entrait en colère avec amour (1). »

« Dieu lui avait donné les deux qualités éminentes qui font les pasteurs de son Eglise : un grand esprit et une plus grande bonté. Oh ! que ce mélange est aimable ! Un grand esprit et une grande bonté, voilà, je le répète, les deux qualités du pasteur. (2) »

(1) Mgr Berteaud. *Oraison funèbre de Mgr Gerbet.*
(2) Mgr de la Bouillerie. *Eloge funèbre de Mgr Gerbet.*

VIII

Aussi, comme la résidence lui était facile ! Qu'il lui en coûtait pour s'arracher, même un jour, à son cher diocèse ! Ce n'est pas lui que Paris attirait. Rome même, Rome, le grand objet de son amour, l'attendit longtemps, et Pie IX dut le dispenser d'accomplir son voyage *ad limina.* On ne l'y vit qu'en 1863, pour déployer l'étendard de Jeanne d'Arc, dont Mgr de la Bouillerie a si éloquemment parlé.

Mais quand l'amitié le réclama, il accourut, par deux fois, auprès de Salinis, la première pour l'aider à accomplir le sacrifice, qui d'Amiens le transférait à Auch, la seconde pour assister à son agonie.

C'était le 25 janvier, au cœur de l'hiver, Gerbet arriva, tandis que son ami mourant goûtait quel-

ques instants de sommeil. Il ne voulut pas le réveiller.

— Ah ! dit Salinis, ne savez-vous pas, mon ami, que le meilleur repos pour moi, c'est le plaisir de vous embrasser ! Oh ! que je suis heureux de vous savoir sous mon toit... J'ai eu la consolation ce matin de recevoir le Bon Dieu au milieu d'âmes bien ferventes... Je me suis donné tout à Dieu.

Puis, dans l'effusion d'une âme timorée, qui retrouve avec bonheur l'ancien dépositaire de ses secrets les plus intimes :

— Je désire profiter de votre visite, pour faire une confession générale, avant de paraître devant Dieu.

Gerbet, ému, dit au prélat mourant qu'il le trouvait trop fatigué pour donner suite à cette ouverture.

— Pourtant, mon ami, répondit Salinis, ce serait une grande consolation pour moi !

S'adressant alors à ses familiers :

— Son voyage a été si pénible !... Dites bien qu'on lui donne des soins : le bon évêque de Perpignan y songerait peu lui-même... N'oubliez pas qu'il fût un de mes premiers compagnons d'armes...

IX.

Quand il partit d'Auch, après avoir pieusement enseveli de ses mains fraternelles l'ami des anciens jours, Gerbet se sentit frappé au cœur.

Dès lors, les pressentiments d'une fin prochaine se font jour à travers ses écrits, ses correspondances, ses effusions de l'intimité.

Pour tous, sa mort, arrivée le 7 août 1864, fut un coup de foudre. Lui seul n'en fut pas surpris, il l'attendait, comme une amie, comme une libératrice.

Terrassé par l'affreux mal qui l'avait déjà une fois mis à deux doigts du tombeau, le jour même

de son entrée à Perpignan, à dix ans de distance, il comprit que tout était fini.

— Oui, mon Dieu, comme vous le voudrez !

Ce fut sa réponse aux avertissements de la maladie, quand elle l'eut couché sur le lit de mort.

Un de ses vicaires-généraux lui présenta le crucifix. Il le prit d'une main défaillante, le plaça tendrement sur son cœur. On l'entendit murmurer le nom sacré du Maître. Puis, il porta la croix à ses lèvres, voulant mourir dans ce baiser d'amour ! Tout à coup, ses mains se détendirent autour du crucifix, qui retomba des lèvres sur son cœur, et, à travers ses lèvres doucement entr'ouvertes, son âme s'envola...

X.

« Et maintenant, tout cela est fini, s'écriait l'Evêque de Carcassonne devant son frère mort,

étendu dans le cercueil, au milieu de cette chère cathédrale de Perpignan, près de cette chaire épiscopale qu'il a tant honorée, tout est fini, « et voilà ce qui reste de cet homme. Un coup de « foudre vous l'a enlevé, quand il avait son front « dans les cieux ; oui, son front dans les cieux ! « car sa dernière parole fut son dernier écrit, et « son dernier écrit la condamnation de la grande « impiété de nos jours : contre celui qui a osé « nier la divinité du Sauveur, il écrivait la pa- « role de Pierre : Tu es le Christ, Fils du Dieu « vivant... » Il l'écrivait !... La plume tomba de « ses mains, et il se trouva face à face devant le « Christ, Fils du Dieu vivant ! »

Au moment où on le descendait dans le tombeau, un rayon lumineux, sortant tout à coup d'une vitrine en forme de soleil placée au-dessus de l'autel, vint éclairer l'entrée du sépulcre.

C'était un symbole. L'Eglise venait de perdre une de ses lumières, mais, ce tombeau restera lumineux. Placé sur nos frontières pyrénéennes,

il y est comme un phare, et, tandis que le fondateur de l'Ecole menaisienne gît dans une fosse inconnue, sur laquelle la croix ne brille point, son meilleur disciple dresse encore, du sein de son glorieux sépulcre, cette croix du Christ, toujours debout, toujours la même, parmi les vicissitudes et les révolutions qui passent !

Nous avons cité bien des hommages rendus à la mémoire de Gerbet. Nul ne l'a loué avec plus d'autorité que son successeur sur le siége de Perpignan.

Voici comment s'exprimait à son sujet Mgr Ramadié, aujourd'hui archevêque d'Albi.

« Vous pleurez encore, N. T. C. F., le saint Pontife qui rendit à notre chère église d'Elne sa vieille gloire avec sa dignité d'épouse (1) : sa générosité et ses bienfaits vous rendaient sa mémoire chère. Pour consoler votre juste douleur, la Providence vous envoya pour évêque

(1) Mgr de Saunhac de Belcastel.

un docteur illustre entre tous ; il vous vint couronné des glorieux lauriers qui déjà lui avaient ouvert l'enceinte de cette savante école de la Sorbonne, jadis la gloire de la France et de l'Eglise, et qui se montre aujourd'hui si jalouse et si digne de retrouver son antique splendeur. L'Evêque de Perpignan devait avoir sa part de cet honneur réservé à notre âge ; sa parole toujours gracieuse était un chant ; sa plume écrivait pour la postérité : à cette douce éloquence, qu'embaument les parfums d'une angélique piété, se mêlent, dans ses admirables écrits, les charmes de la poésie et les profondeurs de la philosophie. Aucune des facultés de l'âme humaine n'échappe à son talent ; il parle en même temps à la raison et à la foi, au cœur et à l'imagination. Qui de nos jours a célébré comme lui le mystère eucharistique ? Qui recueillit, avec plus d'intelligence et d'amour, les religieux échos des catacombes ? Qui peignit avec de plus vives couleurs les gloires de Rome et du Vati-

can? Qui pénétra plus avant dans les abîmes de la sagesse et de la science infinies ? (1)

« Son caractère sincèrement catholique était à la hauteur de son talent. Vous connaissez cette honorable histoire. Un jour, disciple et ami d'un nouvel Origène, il fut trop fidèle à son maître ; mais bientôt, comme Denis d'Alexandrie (2), mettant, au-dessus des intérêts de l'école et des droits d'une intime amitié, les intérêts de la vérité et les droits de l'Eglise, pour rester fidèle à la foi, il passa sur son propre cœur ; suivant encore les traces du saint patriarche d'Alexandrie, il réfuta par de savantes pages le philosophe égaré et pleura sa chûte.

« En vérité, nous ignorons quelle gloire pourrait manquer à l'auréole de notre prédécesseur : il fut apôtre, apologiste, confesseur ; maintenant le voilà martyr ! Martyr de la pensée, martyr

(1) Ep. aux Rom. II, 33.
(2) Eusèbe. *Hist. Ecclés.*, l. XII. c. XXVIII.

de la foi, martyr du zèle pour la cause de Dieu, martyr de la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il est mort en la proclamant, et pour la mieux défendre : *Tu es Christus filius Dei vivi* (1).

« Le parfum de l'encens et le parfum des fleurs ont embaumé sa tombe : une vieille amitié y a déposé deux couronnes d'éloquents accents (2) ; mais rien ne l'a embellie autant que vos larmes ; nous l'avons tous pleuré, ce digne et saint Pontife : son honneur ne saurait être mieux établi que par le deuil qu'en porte l'Eglise.

« Au XII[e] siècle, pour éterniser la mémoire de l'un de ses plus grands évêques (3) l'église d'Elne fit graver sur son mausolée ce magnifique éloge :

« Il fut l'honneur de la ville et du monde, et « maintenant il en est la douleur ; tout le peu-

(1) Matth. XVI.
(2) Mgr de Carcassonne et Mgr de Tulle.
(3) Guillaume de Jorda.

« ple le pleure, et l'univers entier compatit à ses
« pleurs (1). »

« Nous ignorons si l'amitié qui inspira cette épitaphe ne se fit pas trop complaisante, ou si elle nous révèle ainsi des gloires incontestables ; mais ce que nous savons bien, c'est que nous voudrions l'inscrire sur la tombe de l'illustrissisme et révérendissisme Mgr Olympe-Philippe Gerbet. »

(1) Urbis et orbis honor, sed nunc dolor urbis et orbis pro quo tota flet urbs cui totus condolet orbis..

TABLE DES MATIÈRES

I.	Naissance, Education, Séminaires	3
II.	Gerbet et Lamennais	47
III.	A Juilly	89
IV.	A Rome	135
V.	A l'Evêché d'Amiens	177
VI.	Gerbet, évêque	211

